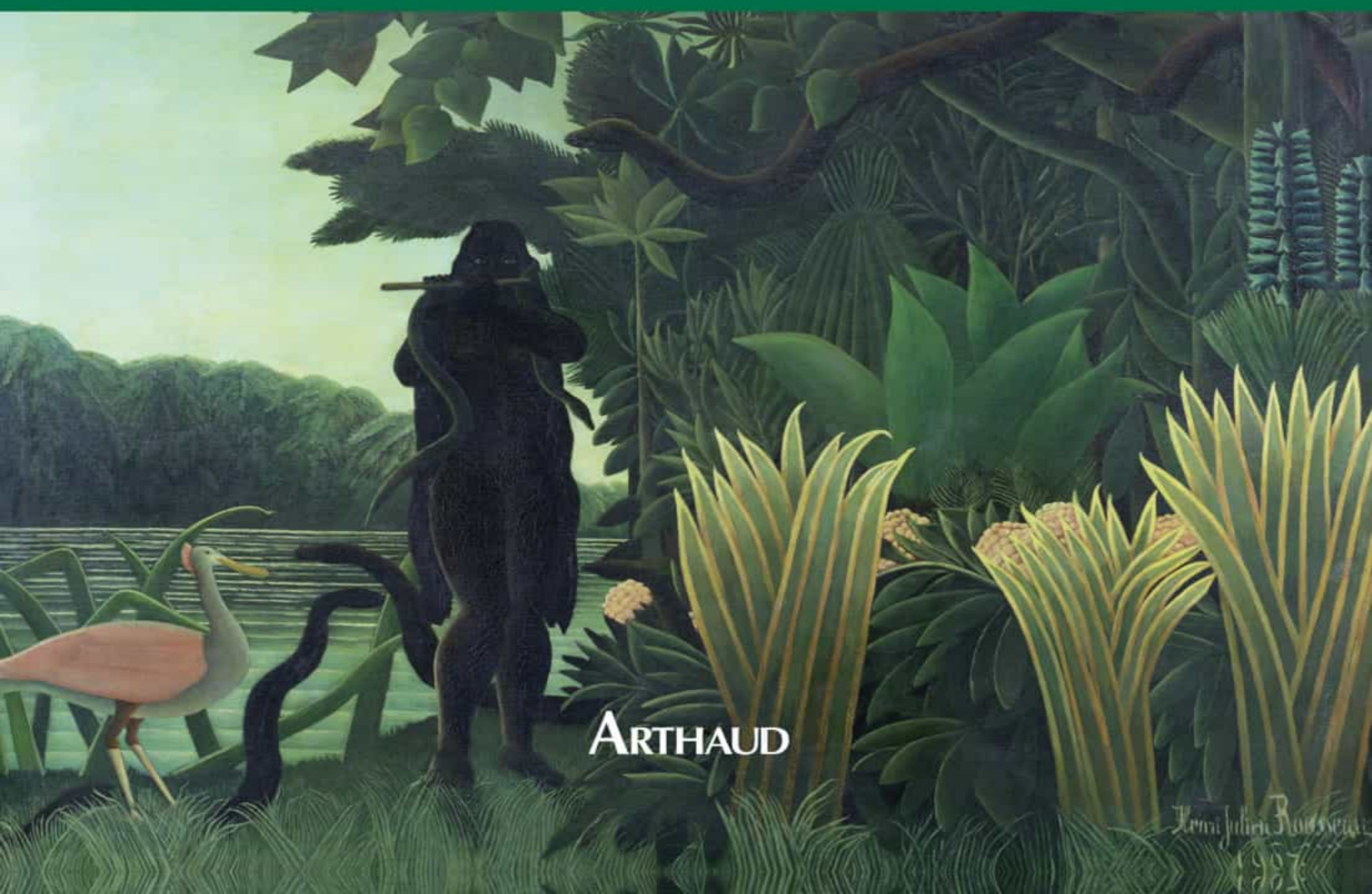
« esprit d'**aventure** »

Ricardo Uztarroz

Amazonie mangeuse d'hommes

incroyables aventures dans l'Enfer vert

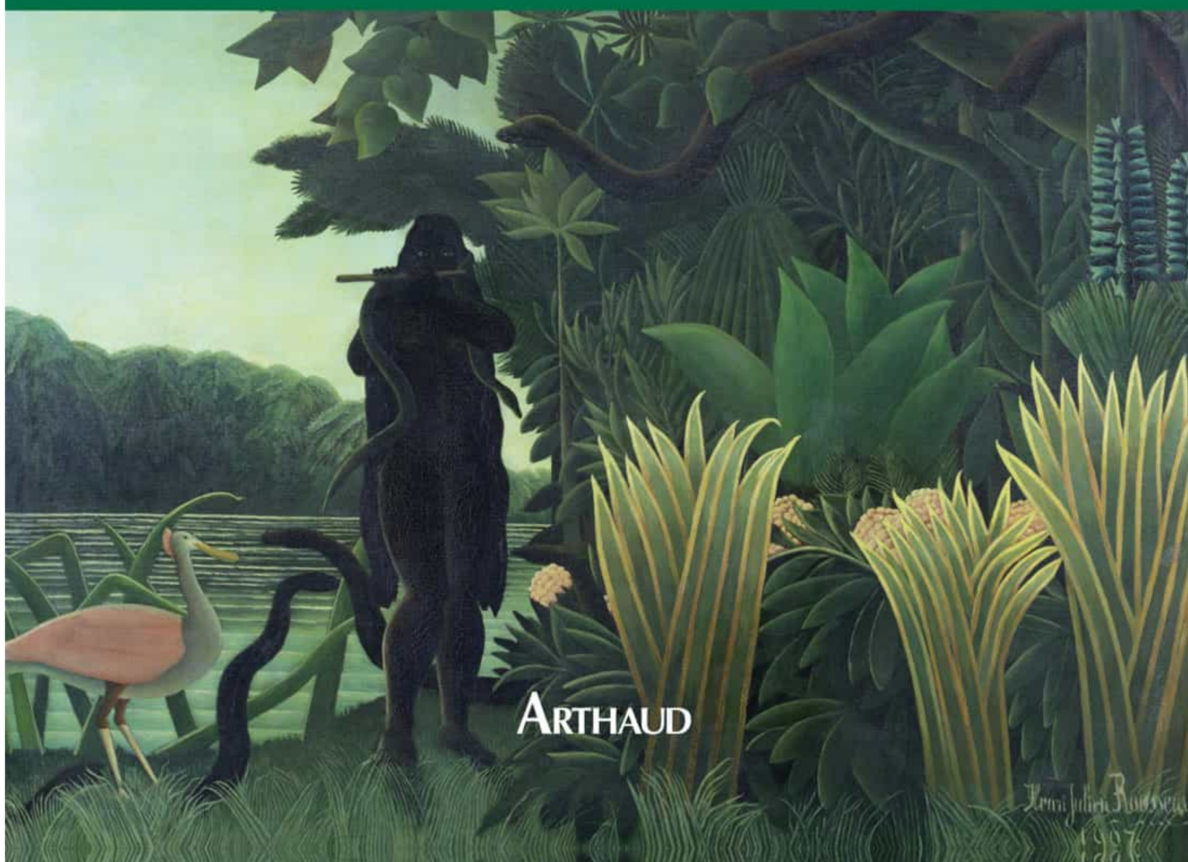


« esprit d'**aventure** »

Ricardo Uztarroz

Amazonie mangeuse d'hommes

incroyables aventures dans l'Enfer vert



Ricardo Uztarroz

Amazonie mangeuse d'hommes

incroyables aventures dans l'Enfer vert

Arthaud

Uztarroz Ricardo

Amazonie mangeuse d’hommes

incroyables aventures dans l’Enfer vert

Flammarion

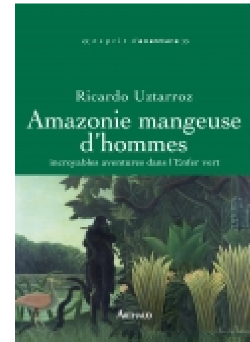
Maison d’édition : Arthaud

Dépôt légal : mars 2008

ISBN numérique : 978-2-0812-4631-7
N° d’édition numérique : N.01EBNN000109.N001

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 978-2-7003-0078-9
N° d’édition : L.01EBNN000122.N001

Ouvrage composé et converti par Nord Compo



Couverture : La Charmeuse de serpents, Henri J.F Rousseau (le douanier) © The Bridgeman Art Library

Présentation de l'éditeur :

Dès la découverte de l'Amazonie, une malédiction semble frapper ceux qui s'y aventurent. Francisco de Orellana meurt lors de l'expédition qu'il monte pour donner à Charles Quint ce territoire inconnu, peuplé d'étranges tribus, dont celle des Amazones qui n'existent que dans l'esprit enfiévré de son scribe... Le second, Lope de Aguirre, habité par une sourde haine contre la Couronne espagnole, sera exécuté pour avoir proclamé l'indépendance du Pérou alors qu'il dérivait sur l'Amazone. Enfin, Walter Raleigh, pirate anglais, fondateur du mythe de l'Eldorado, aura la tête tranchée pour l'avoir " inventé "... Les explorations récentes furent tout aussi dramatiques : celle de Percy Fawcett, explorateur anglais, disparu en 1925, " précurseur " indirect d'Indiana Jones, ou du Français Raymond Maufrais, qui périt en 1950 lors d'une traversée en solitaire dans l'Enfer vert... Si le nom de ces aventuriers est aujourd'hui oublié, leurs aventures ont marqué l'apogée d'un mythe qui a alimenté la littérature populaire : celui de la forêt vierge dévorant ceux qui osent la violer...

Du même auteur

Amazonie, la foire d'empoigne (dirigé par Ricardo Uztarroz et Jean-Jacques Sévilla), éditions Autrement, 1990

La Véritable histoire de Robinson Crusoé, Arthaud, 2006

Dans la même collection

La Quête du désert, Éric Milet, 2005
Coups de folie en mer, Hugo Verlomme, 2006
La Véritable Histoire de Robinson Crusoé, Ricardo Uztarroz, 2006
Toute la terre m'appartient, Christian Delacampagne, 2007
Le Voyage à pied, Philippe Lemonnier, 2007

À tous ceux qui sont passés de l'autre côté de l'horizon.
Et à mon fils unique.
Mes remerciements à deux femmes qui se reconnaîtront.

Présentation : Mythique, délirante, fascinante

AMAZONES, Eldorado, hommes sans tête, géants trois fois plus grands que le commun des mortels, rois blancs de tribu indienne, Indiens blancs et blonds, civilisations disparues, enfer vert ou paradis vierge : l'Amazonie est née mythique, a-t-on coutume de dire. À vrai dire, elle est moins née mythique que délirante, comme l'illustrent les six aventures racontées dans cet ouvrage.

Si elle a d'emblée fasciné, et fascine encore de nos jours tous ceux qui l'approchent, c'est précisément à cause des délires suscités par sa démesure et son uniformité, véritable continent dans le continent. Délires qui ont accompagné sa découverte à une époque où la ligne de démarcation entre imaginaire et réalité était singulièrement floue, pour ne pas dire inexistante, une époque où l'invraisemblable était de l'ordre du possible. Ne venait-on pas de découvrir un continent peuplé d'êtres qui ressemblaient aux hommes qui les découvraient et leur étaient pourtant si étrangers dans leurs comportements, plein d'animaux inconnus et de plantes encore plus bizarres : la pomme de terre, la tomate, le piment, le haricot, le chocolat, le tabac ? Un continent enfin où l'on trouvait deux métaux précieux, l'or et l'argent, à profusion...

Aujourd'hui, dans une très large mesure, le mythe, ou le délire, persiste : dans sa touffeur inextricable, dans ses immensités où aucun homme n'a pénétré, se cache peut-être la molécule de la panacée. Comme nul ne peut apporter la preuve du contraire, rien n'interdit d'en être convaincu. Coffre-fort planétaire de la biodiversité, plus grande réserve d'eau douce du globe, plus grand massif forestier sur terre, dont les essences ne sont pas toutes recensées et dont le sous-sol garde encore tous ses secrets, l'Amazonie est perçue comme un nouvel Eldorado en ces temps

d'incertitudes écologiques. L'*Eldorado* ne pouvait pas être trouvé, tout simplement parce qu'il était partout ! Omniprésent, il était invisible.

La représentation que se fit l'imaginaire européen ébahi de l'Amazonie trouve son origine dans deux textes qui ont révélé son existence : le récit, par le père Gaspar de Carbajal, de la première descente d'un fleuve aussitôt comparé à une mer d'eau douce intérieure, et surtout, un demi-siècle plus tard, la relation de l'exploration de l'embouchure de l'Orénoque et de la Guyane par le dandy Walter Raleigh, favori d'Elizabeth I d'Angleterre. Ce dernier – et non les conquistadors – est le véritable créateur du mythe de l'Eldorado. Mais le père Carbajal et Walter Raleigh sont tous les deux, s'il faut en trouver, les coupables de tous les mythes dont a été investie l'Amazonie dès qu'elle a été connue.

Avec le recul de l'histoire, et à la lecture attentive de leurs récits, on peut se demander s'ils crurent réellement eux-mêmes aux extravagances qu'ils racontaient. Jamais – sage précaution de leur part face à l'histoire – ils ne prétendent avoir été les témoins oculaires de leurs fantastiques affabulations. Une seule fois, et encore incidemment, le père Carbajal glisse du bout de sa plume d'oie qu'il a reconnu une dizaine de « farouches Amazones » à bord de l'armada de pirogues qui montaient à l'abordage du brigantin commandé par Francisco de Orellana, le découvreur malgré lui de l'Amazone.

Tandis que je me faisais ces réflexions, le tapis vert ininterrompu de la forêt vierge défilait sous le bimoteur Beechcraft. Vue d'en haut, la forêt ressemblait à un champ de brocolis géants. C'était mon troisième séjour en une quinzaine d'années en Amazonie (depuis, j'y suis retourné fréquemment, surtout à Iquitos et Santarem). L'Agence France-Presse, dont j'étais en 1986 un des correspondants à Rio de Janeiro, m'avait envoyé vérifier ce qu'il en était réellement d'une nouvelle qui avait fait le tour du monde, la une de tous les quotidiens du matin ou du soir et l'ouverture de tous les bulletins radio et journaux télévisés de la planète.

Dans un communiqué, deux députés du parti gouvernemental brésilien d'alors avaient annoncé l'imminence d'une terrible guerre entre Indiens et *garimpeiros*, les chercheurs d'or qui avaient envahi leur territoire, au sud d'Itaituba. Les guerriers de tribus entières se rassemblaient et s'apprêtaient à fondre en pirogues sur les campements de fortune des pouilleux orpailleurs, que ceux-ci avaient transformés en fortins pour résister à

l’assaut. Une fois sur place, je ne pus que constater que l’Amazonie avait à nouveau frappé les esprits. Elle était encore une fois à l’origine d’un délire qui était tout de suite devenu collectif et presque universel : la menace d’une grande bataille entre « sauvages » et « civilisés » annoncée n’avait existé que dans l’imagination de ceux qui l’avaient dénoncée.

Le Beechcraft ne cachait pas les stigmates de son âge et d’une existence de baroudeur de la jungle, passée à décoller et atterrir sur des pistes ouvertes à la hâte en pleine forêt vierge, pour approvisionner les garimpeiros en nourriture, boisson, tabac, médicaments, sérum antivenin contre les morsures de serpent, gazole, mercure pour précipiter l’or, et parfois une ou deux putes à crédit pour un après-midi, en échange de quelques pépites.

Son pilote, surnommé *O Polaco* (le Polonais) à cause de sa tignasse blonde ébouriffée et de ses yeux bleus, n’avait pas la prestance de Buck Danny ou de Tanguy et Laverdure. Les pans de sa chemise élimée, trop courts, et la ceinture de son jean fatigué, trop basse, laissaient apparaître un ventre proéminent. Les tennis neuves qu’il avait chaussées ce jour-là prouvaient cependant que c’était plus par négligence personnelle que par impécuniosité qu’il était aussi misérablement accoutré. D’ailleurs, pourquoi s’habiller pour aller dans un *garimpo* attendre d’hypothétiques vagues d’assaut ? La veille au soir, c’était lui qui nous avait régalé d’une soirée bien arrosée dans le meilleur restaurant de Manaus, d’où l’on pouvait apercevoir le port fluvial et un paquebot de croisière de luxe tout illuminé amarré à un quai.

On avait décollé de l’aéroport de Manaus juste quand le disque rouge du soleil avait surgi de derrière la forêt. Au moment de mettre les gaz, O Polaco s’était signé subrepticement et avait baisé l’ongle de son pouce droit. Je l’avais entendu murmurer : « Dieu, faites que ce soit une journée de travail comme les autres. » Le photographe argentin qui m’accompagnait, Jorge Duran, était un vétéran de la guerre des Malouines ; il avait à son actif plusieurs allers-retours au ras des vagues à bord d’appareils militaires, entre Rio Gallegos, en Patagonie argentine, et la possession britannique de l’Atlantique sud, au plus fort des hostilités. Quand, à sa demande, je lui répétai la phrase en espagnol, il éclata de rire : « Si lui s’en remet à Dieu, doute de son avion... à qui devons-nous nous en remettre, nous ? »

Le bruit des moteurs interdisant la moindre conversation, chacun de son côté s'abandonna à ses divagations. C'est ainsi que me revint soudain à la mémoire le nom d'un jeune Français, disparu en Guyane en 1950, en pleine jungle. Sa funeste aventure avait frappé alors mon imagination de gamin, en même temps que celle de mes petits camarades de la Soule. Et les forêts, les fourrés broussailleux de cette petite vallée du Pays basque intérieur avaient vu bien des expéditions partir à la recherche de Raymond Maufrais. La petite bande d'explorateurs en culottes courtes s'armait de sécateurs et de hachettes empruntés en cachette à l'outillage des parents, pour se frayer un passage dans une jungle mythique. Puis il y eut la lecture du Bob Morane sur la piste de Fawcett. L'Amazonie venait de me contaminer.

Le mauvais temps nous obligea à faire escale à Itaituba. Son aéroport était la plaque tournante de tout le trafic aérien qui desservait une multitude de garimpos perdus en pleine jungle. L'atterrissage sous une averse tropicale battante faillit donner raison à la prière du pilote. À peine avait-il touché le tarmac inondé que le Beechcraft fit de l'aquaplaning, se mit de travers et fila à bonne allure vers les arbres qui marquaient la fin de la piste. Il finit par s'arrêter à une distance respectable de ces derniers, restés impassibles, à la différence des passagers de l'avion. « Merde, dit O Polaco. J'ai mal purgé un frein, ce matin... »

Nous passâmes la journée à la buvette, au milieu d'une foule de garimpeiros et de pilotes qui attendaient comme nous une éclaircie pour repartir. On ne parlait que d'or et d'atterrissages acrobatiques. Certains pilotes étaient vêtus d'un semblant d'uniforme : pantalon bleu ciel, chemise blanche (mais aucune barrette aux épaulettes) ; d'autres étaient en bermuda et marcel ; d'autres encore ressemblaient à O Polaco. On reconnaissait les garimpeiros aux bottes de caoutchouc qu'ils portaient tous, malgré la chaleur et l'humidité. Dès que la pluie cessait, les décollages reprenaient, pour s'interrompre aux premières gouttes de l'averse suivante. À chaque fois, les Cessna ou les Beechcraft, transformés en avions de charge et remplis à ras bord, donnaient l'impression qu'ils allaient se fracasser sur la cime des arbres. Et, à chaque fois, ils passaient au-dessus de justesse.

C'est alors que j'eus une révélation : j'étais sans le savoir en plein Eldorado. Pour tous ces chercheurs d'or, l'Amazonie était bien l'Eldorado. À défaut du récit épique d'une bataille trop précocement annoncée, je revins à Rio de Janeiro avec une série d'articles dont le titre général fut :

« Eldorado, un mythe toujours réel au Brésil ». Le livre que vous allez lire est né ce jour-là.

L'aventure post mortem du vrai Indiana Jones

« Les hommes ne meurent que pour ce qui n'existe pas. »

André Malraux

TINTIN descend le Badurayal[1]. Il se rend chez les plus féroces Indiens de toute l'Amérique du Sud, les Arumbayas. Dans la pirogue, ne reste plus que son indéfectible Milou, leur guide ayant profité de la nuit pour lâchement les abandonner en pleine jungle. Avant son départ pour cette périlleuse expédition au cœur de la forêt, on l'avait pourtant dûment averti : « L'explorateur anglais Ridgewell a été le dernier à tenter ce voyage, il y a dix ans ; on ne l'a plus jamais revu. »

Soudain, un rapide entraîne la pirogue. C'est le naufrage. Tintin rattrape de justesse Milou que le fleuve allait emporter. Sains et saufs sur la berge, leur soulagement est de courte durée : Tintin se sent épié. La confirmation ne tarde pas. Une fléchette se fiche dans le tronc d'un arbre, à hauteur de son visage. Le jeune reporter défie ses invisibles assaillants : « Montrez-vous si... » Apparaît alors un vieillard chenu, à la chevelure longue et la barbe identique, armé d'une sarbacane. Tintin ne peut contenir sa surprise : Ridgewell !

L'explorateur lui raconte qu'il était las du monde civilisé. Les Arumbayas l'ont adopté. En remerciement, il leur a inculqué quelques rudiments de golf : un Anglais reste toujours un Anglais... et Hergé un grand amateur de clichés.

Trente-trois ans plus tard, à Maracaibo, l'ami de Corto Maltese[2] Jeremiah Steiner entre dans la boutique d'antiquités de leur comparse Lévi Colombia. Au milieu d'un incroyable bric-à-brac d'objets étranges,

d’inquiétantes têtes humaines réduites par les Indiens jivaros sont suspendues aux murs par leur toison.

Lévi Colombia lui a demandé de venir le voir pour lui montrer un carnet. Il s’agit du journal de l’explorateur anglais Eliah Corbett, parti à la recherche de l’El Dorado. Lui non plus, on ne l’a jamais revu. Il lui en lit un bref extrait : *« Désormais nos guides ne reviendront plus. Ils ont eu peur en voyant cette espèce de tour cylindrique au milieu de la jungle. »* Lévi Colombia voudrait que Corto Maltese aille vérifier si cette tour existe réellement. Corto refuse. Steiner s’en étonne ; il lui demande si c’est parce qu’il ne croit pas à cette histoire de Corbett et de son El Dorado. « Mais oui que j’y crois, lui répond Corto. Mais je veux que personne ne le sache. Un jour nous irons le chercher pour notre compte, sans associés. » Distrait par d’autres aventures, il ne prendra en fait jamais le chemin d’El Dorado.

Les explorateurs Ridgewell et Corbett qui apparaissent subrepticement dans ces deux aventures ne sont en réalité qu’un seul et même individu qui, lui, a bel et bien existé. Hergé et Pratt se sont en effet inspirés tous les deux du tragique et dérisoire destin que l’Amazonie réserva à un explorateur anglais, ancien colonel artilleur de l’armée des Indes : Percival Harrison Fawcett, plus communément appelé Percy Fawcett. En 1925, à l’âge de 57 ans, Fawcett a disparu en pleine jungle amazonienne, en compagnie de son fils aîné Jack et de l’ami de ce dernier, Raleigh Rimmel, aspirant acteur à Hollywood. Les deux jeunes gens avaient tout juste 22 ans.

Le trio était parti à la recherche d’une mystérieuse cité perdue, sans guide ni porteurs, de manière à ce que personne ne trahisse au retour le secret de son emplacement s’ils la découvraient. Fawcett l’avait même baptisée « point Z », afin que le secret protège jusqu’à son nom. Il était convaincu que cette cité, dissimulée dans la touffeur de la forêt amazonienne, était le vestige d’une énigmatique civilisation fondée des millénaires auparavant par de probables survivants de l’Atlantide.

La disparition des trois hommes, dès qu’elle ne fit plus de doute (il fallut quasiment deux ans pour cela), donna lieu à d’innombrables spéculations, dont certaines totalement loufoques : ils auraient été recueillis par une civilisation souterraine secrète, qui se nicherait sous la Serra do Roncador[3], un massif de plateaux désolés, peu élevés, situé à l’ouest du Brésil, dans l’État du Mato Grosso, la lisière sud de l’Amazonie.

Hergé et Pratt n'ont pas été les seuls auteurs à s'emparer du personnage. Fawcett a également inspiré sir Arthur Conan Doyle. Dans un roman qui marqua par son innovation une rupture avec la fonction du monstre dans la littérature, le père de Sherlock Holmes – qui fut aussi l'un des précurseurs de la science-fiction – raconte l'histoire d'un paléontologue anglais fou et colérique, George Edward Challenger, qui a découvert une région isolée de l'Amérique du Sud peuplée d'animaux préhistoriques. Les stégosaures et ichtyosaures ont échappé là, par un étrange miracle, à l'implacable loi de l'évolution des espèces et à la fatalité de l'extinction des mammifères géants.

L'idée, et jusqu'au titre de ce *Monde perdu* publié en 1912, Conan Doyle les doit à Percy Fawcett. L'explorateur et l'écrivain se connaissaient ; le fait de partager quelques accointances occultistes les avait sans doute rapprochés. Un jour, très certainement en 1910, au retour d'une de ses expéditions en Amazonie, Percy Fawcett décrit à Conan Doyle l'un des plus étonnants et troublants paysages que, jamais auparavant, il ne lui a été donné d'apercevoir. À l'ouest du Brésil, à proximité de la frontière bolivienne, surgit de la forêt une chaîne de plateaux, la Serra Ricardo Franco. À sa vue, l'impression qu'on ressent est celle d'un monde perdu, oublié, désolé, inhospitalier et mystérieux, figé hors du temps. Des falaises nues et escarpées, profondément entaillées, interdisent l'accès à ses sommets plats et boisés. Il n'est pas impossible qu'une faune et une flore uniques, d'une époque révolue, inconnues de l'homme, y subsistent.

Pourquoi les animaux qui peuplent cette étrange région ne seraient-ils pas carrément des dinosaures, des ptérosauriens, des stégosaures ou des ichtyosaures ? se dit Conan Doyle, captivé par ce récit intrigant. L'idée de confronter l'homme à un univers hostile d'où il est par essence exclu excite sa fertile imagination. D'ailleurs une menace analogue ne pèse-t-elle pas sur son époque ? En ce début de XXe siècle, la machine n'est-elle pas en train d'exclure l'homme en le remplaçant ?

Jusqu'alors, le monstre symbolisait traditionnellement le chaos d'avant la civilisation. Le tuer constituait l'acte fondateur de cette dernière. Au contraire, dans *Le Monde perdu*, la résurgence de monstres disparus d'avant même l'apparition de l'homme exprime paradoxalement la crainte, non pas du chaos originel, mais d'un chaos potentiel, qui surgirait soudain dans notre monde. Avec la révolution industrielle et technique, le retour de la préhistoire risque d'être l'avenir de l'histoire, le retour à une terre sans

humains. Au vu des débats actuels sur le désastre écologique qui se profilerait, *Le Monde perdu* paraît singulièrement prémonitoire.

Par la suite, le thème de l'irruption à l'époque contemporaine d'animaux préhistoriques sera repris par d'autres auteurs, le dernier en date à y recourir étant l'Américain Michael Crichton dans *Jurassic Park*, publié en 1990 et porté à l'écran trois ans plus tard par Steven Spielberg. Les dinosaures y sont issus d'une manipulation génétique ; ils ne sont pas la survivance, comme dans *Le Monde perdu*, d'une aberration de la nature, mais ils symbolisent également une appréhension du futur et plus précisément du mauvais usage qui peut être fait de la science. Par une de ces étranges coïncidences qu'aménage parfois l'histoire, la sortie du livre et du film eut lieu au moment précis où le monde basculait d'un ordre prévisible dans un désordre imprévisible qui semble se pérenniser.

Le personnage du professeur Challenger lui-même doit beaucoup à Percy Fawcett ; une farouche propension à défier envers et contre tout la réalité les habite tous deux, même s'ils sont physiquement et mentalement l'opposé l'un de l'autre. Le premier est dépeint comme un être brutal, qui n'hésite pas à faire le coup de poing contre ses contradicteurs, alors que Percy Fawcett était pétri au contraire de cette réserve si britannique qui s'acquiert dans les *public schools*. Comme tout Anglais de bonne famille de son époque, Percy Fawcett est un amateur inconditionnel de cricket. Durant sa jeunesse, sa seule audace fut de pratiquer la boxe, ce noble art auquel tout gentleman se devait de s'adonner ; il atteignit un respectable niveau amateur.

L'unique portrait photographique de Percy Fawcett dont on dispose montre un homme mince, grand, un visage émacié orné d'une moustache en accent circonflexe aux longues pointes soigneusement gominées, une barbe courte, fumant une pipe au long conduit. Il est vêtu d'une vareuse de grosse laine et coiffé d'un bonnet bizarre. Sa discrète cravate est impeccablement nouée. Ses mollets sont enserrés dans des guêtres de cuir. Mais, surtout, il porte la traditionnelle culotte de cheval de l'armée britannique, qui semble avoir été le vêtement de base de sa garde-robe.

Il a, à la fois, la dégaine décontractée de l'aventurier intrépide et du savant rêveur. Immanquablement, on pense en le voyant à Indiana Jones, lui aussi archéologue et baroudeur. Il est indubitable que George Lucas et Steven Spielberg n'ont pu que s'en inspirer pour créer leur personnage. Lorsqu'on examine les deux seules autres photos de Percy Fawcett

disponibles, au milieu d'un groupe en pleine jungle bolivienne, aucun doute ne subsiste : Indiana Jones, c'est lui. Feutre vissé sur le crâne, chemise à manches longues retroussées sur l'avant-bras, pantalon kaki, la similitude entre les deux silhouettes et la tenue vestimentaire, à quelques détails près, est patente.

Enfin, l'argument du premier film de la série, *Les Chevaliers de l'arche perdue*, même si l'histoire se déroule pour l'essentiel en Égypte – elle commence cependant en Amérique du Sud –, est de toute évidence une déclinaison de la destinée de Percy Fawcett. Le titre, au demeurant, est une claire allusion à la cité perdue.

L'idée du personnage d'Indiana Jones, le scénariste du film, George Lucas, l'a certainement puisée dans ses souvenirs de lecture de jeunesse. Jusqu'à la fin des années 1950, la disparition de Percy Fawcett fut aux États-Unis le thème d'innombrables bandes dessinées et romans d'aventures bon marché, au point d'en devenir un genre à part entière. Pour leurs auteurs, prolifiques et anonymes, Percy Fawcett était l'archétype de l'aventurier moderne, le modèle parfait. Quant aux jeunes lecteurs, les clones de Percy Fawcett les soustrayaient à leur morne et confortable existence de collégiens dans une grande Amérique triomphante et sûre d'elle-même.

Porté par cette déferlante qui sévissait outre-Atlantique, l'écrivain culte des adolescents français de cette époque, auteur de plus de deux cents titres, Henri Vernes, ne pouvait faire autrement en 1954 que d'envoyer à son tour son héros récurrent, Bob Morane, *Sur la piste de Fawcett*[4]. À défaut de pouvoir retrouver ce dernier, Morane y découvre la mystérieuse cité perdue. La description qu'il en donne correspond presque mot pour mot à la représentation que s'en faisait Percy Fawcett. Quand, mission accomplie, Bob Morane quitte le Brésil pour aller affronter ailleurs d'autres dangers, il a cette réflexion qui, à elle seule, résume ce qu'a été dans les années cinquante et soixante la principale veine qui a nourri toute une mythologie de l'aventure moderne : *« Dans le fond, la terre entière n'est elle-même qu'une vaste cité perdue. »*

On peut aussi se demander si Percy Fawcett n'a pas inspiré à B. Traven[5], l'énigmatique écrivain anarchiste allemand exilé au Mexique, son *Trésor de la sierra Madre*[6], paru en 1927 et porté à l'écran par John Houston en 1947, aujourd'hui devenu un film culte du cinéma d'aventures. Le trio d'aventuriers partant à la recherche d'une mine d'or n'est pas sans

évoquer celui que formaient l'explorateur anglais avec son fils et l'ami de celui-ci. Cette réminiscence ne peut être fortuite. Les journaux américains qui finançaient leur expédition avaient consacré une large couverture aux préparatifs, au départ de celle-ci et aux premières craintes de leur éventuelle disparition. B. Traven en avait forcément eu connaissance. Quoi qu'il en soit, la mine de la sierra Madre, c'est évidemment la cité perdue.

*

Rien ne prédestinait Percival Harrison Fawcett, à sa naissance le 31 août 1867 à Torquay, dans le Devon, comté du sud-est de l'Angleterre au bord de la Manche, à une vie d'aventurier, encore moins à devenir une icône. Son père est un dandy alcoolique, né en Inde, ami du prince de Galles, membre assidu de la Société royale de géographie, qui meurt à l'âge de 45 ans d'une cirrhose. Sa mère, issue de la haute société écossaise, est assez fantasque et très imprégnée de mysticisme celtique. Très vite, pour des raisons qui demeurent obscures, Percy est le mal-aimé des cinq enfants (entre un frère aîné et trois sœurs cadettes) du couple Fawcett. *« Mon enfance,* confessera-t-il, *a été si dépourvue d'affection familiale qu'elle m'a obligé à me replier sur moi-même. »*

Il fréquente d'abord la public school de Newton Abbott, où réside la famille. Mais, dès qu'il en a l'âge, sa mère adorant l'uniforme des artilleurs, on l'inscrit à l'école des officiers de ce corps de l'armée britannique à Woolwich. Très certainement, il n'a pu que se sentir alors renié, voire sacrifié. Il en éprouve un fort ressentiment, qui se traduit par une détestation inflexible de ses prénoms et de son patronyme. À partir de ce moment, il ne se désignera plus que par ses initiales PHF et prend ses distances avec son milieu social.

Quand il sort diplômé et avec le grade d'officier de Woolwich, à 19 ans, il est affecté à un régiment qui a ses quartiers à Trincomalay, un port de la côte nord-est de Ceylan (aujourd'hui Sri Lanka), en territoire tamoul. La vie de garnison lui fait vite comprendre que le métier des armes ne lui convient pas. Aux beuveries entre camarades de régiment ou aux parties de cartes accompagnées de rixes et à la fréquentation régulière du bordel, il préfère les promenades en solitaire. Lors d'une de ces sorties, une averse le surprend. Il se réfugie sous un arbre et, au milieu de la végétation qui l'entoure, remarque une pierre couverte de hiéroglyphes hindous qui excite

sa curiosité. Sa passion pour l'archéologie et le mystère de l'origine des sociétés est née. Au fil du temps, il se convainc qu'il a existé il y a des millénaires une civilisation très avancée, mère de toutes les civilisations contemporaines : l'Atlantide. Cette croyance le conduit à s'intéresser aux sciences dites occultes, très en vogue à l'époque, sans doute par réaction contre le triomphe de la raison scientifique en cette fin du XIXe siècle.

Son mariage et la naissance de son premier enfant ne vont que renforcer le penchant de Percy à s'imaginer un univers parallèle et secret mu par des forces mystérieuses. Ce que sa future épouse, dont il a fait la connaissance dans un club de tennis à l'occasion d'une permission à Kalutora, une soixantaine de miles au sud de Colombo, ne démentira pas, fervente adepte elle-même de télépathie, tables tournantes et autres activités de cet acabit.

De trois ans sa cadette, Nina est la fille d'un juge écossais, George Watson Paterson, en poste dans cette localité où la future Mrs Fawcett a vu le jour. Le soir de ses noces, Percy connaît une triste déconvenue. Son épouse n'est pas la pure jeune femme qu'il croyait. Ses parents et elle lui ont caché qu'elle est la jeune veuve d'Herbert Prichard, lui aussi officier dans l'armée des Indes, qui a succombé à une embolie quelques années auparavant alors qu'il était en garnison à Alexandrie. Cette omission affecte profondément Fawcett. Le reste de sa vie, il ne se départira plus d'une mélancolie discrète, dans laquelle beaucoup virent cependant une forme de coquetterie très britannique et non la dissimulation d'une languissante douleur.

À peine sont-ils mariés, en 1901, que Percy est muté à Malte, où sa femme, pour une raison mystérieuse, peut-être une prémonition, l'incite à se former à la topographie. Cette décision se révélera quelques années plus tard comme le grand tournant de son existence. Pour le compte de la Couronne anglaise, il effectue pendant la même période une mission d'espionnage dans un pays d'Afrique du Nord ; on ignore lequel, il en garda jalousement le secret toute sa vie, à l'instar de bien d'autres choses : secret, codage... si Fawcett n'a pas persévéré dans la profession d'espion, ce n'est assurément pas faute de goût pour la dissimulation.

En 1903, pour son plus grand bonheur, le couple est de retour à Ceylan après un détour par Hong-Kong. Un soir, alors que Nina – qui a déjà 30 ans, un âge avancé à l'époque pour avoir son premier enfant – est enceinte de Jack, Percy prend le frais en solitaire sous la véranda de leur bungalow au bord de l'océan Indien, verre de whisky dans une main, pipe dans l'autre.

Un devin vient à passer. Il s’arrête et l’interpelle. Fawcett accepte d’écouter ses oracles. Le devin lui prédit alors la date de naissance de son fils, le 19 mai de cette année-là, le jour anniversaire de Bouddha. Il lui annonce aussi que cet enfant sera la réincarnation d’un grand esprit. La prédiction s’est réalisée au moins sur un point : le jour de la naissance, un mois avant terme.

Les sciences reconnues comme telles ne laissent pas non plus Percy Fawcett insensible, notamment les mathématiques appliquées. Il est l’inventeur d’une courbe dite « ichtyoïde » qui, s’inspirant de la morphologie des poissons, permet d’augmenter la vitesse des voiliers de plusieurs nœuds grâce à un meilleur profilage de leur coque. Cette invention lui attire une renommée dans le milieu maritime. Un constructeur de yacht réputé lui proposera même un poste d’architecte. Mais il déclinera l’offre pour une autre, qui d’emblée lui paraît autrement plus excitante. À une fortune prévisible, il préférera l’incertitude de l’aventure.

En 1906, le couple, après un séjour en Irlande, toujours sous domination anglaise, s’est retrouvé à Londres. Un jour, à sa surprise, Percy Fawcett reçoit une invitation du président de la Société royale de géographie, sir George Taubman Goldic. Une fois les formules de politesse échangées, celui-ci lui demande ce qu’il sait de la Bolivie. La réponse est laconique : rien. Le président de la Société royale étale alors devant lui une carte de l’Amérique du Sud et lui montre une zone couverte de taches blanches, en Amazonie, entre le Brésil et la Bolivie. Il lui explique que cette région reste à explorer, que les fleuves qui y figurent ont été tracés au jugé. C’est l’époque du grand boum du caoutchouc, dont l’Amazonie est l’unique productrice mondiale. La Bolivie, qui deux ans auparavant s’est fait déposséder du territoire de l’Acre, riche en hévéas, par le Brésil, souhaite que sa frontière soit clairement établie afin de ne plus connaître similaire mésaventure. Les exportations de latex, la sève de l’hévéa, apportent alors, grâce à l’essor de l’automobile, une manne financière qu’il convient de protéger.

Percy Fawcett, qui l’a écouté attentivement, demande à sir George en quoi cela le concerne. Celui-ci lui répond que, justement, cela le concerne au premier chef, car le gouvernement bolivien est à la recherche d’un arpenteur géomètre impartial, dont les travaux de délimitation de la frontière ne pourront être contestés par la partie adverse. Lorsqu’ils se sont adressés à la Société royale de géographie, son président a tout

naturellement pensé à lui, Fawcett, ayant eu vent qu'il était un des rares officiers formés à la topographie. Cette offre est une aubaine inespérée pour Percy. Il va enfin pouvoir se soustraire à la morne existence d'officier d'artillerie en temps de paix, à une vie familiale encore plus ennuyeuse et à une épouse envahissante qui, en toute circonstance, veut avoir le dernier mot – au point qu'il l'a surnommée « la Jacassière ».

Les formalités administratives réglées, sans attendre la naissance de son deuxième enfant (Brian), il s'embarque à destination du Pérou et, de là, gagne la Bolivie, où il résidera de 1906 à la fin de 1914. Pendant ces huit années, entrecoupées seulement de deux courts séjours en Angleterre en 1908 et 1910, il organisa cinq expéditions en Amazonie bolivienne et brésilienne. C'est lui qui a établi le tracé de la frontière entre ces deux pays, qui prévaut encore de nos jours sans susciter la moindre controverse, ce qui atteste de la rigueur avec laquelle il a exécuté sa mission.

À cette occasion, il découvre un monde insoupçonné qui le captive. Il est curieux et à l'écoute de tout. Cependant, enclin à une certaine naïveté, il prend pour argent comptant toutes les histoires fabuleuses qu'on lui raconte. Et pourquoi ne devrait-il pas y croire, à ces histoires de ruines perdues, de civilisations très avancées disparues, d'Indiens blancs et blonds forcément venus d'ailleurs, de Pygmées cannibales, si lui-même a pu voir de ses propres yeux des choses aussi extraordinaires que des chiens d'une race inconnue dotés de deux nez[7] et d'un odorat puissant, un anaconda long de dix-neuf mètres et large d'un (son scepticisme quant aux « serpents géants » qu'on lui avait décrits n'y résista pas), des singes qui tiennent dans le creux de sa main, des papillons aux mille couleurs inimaginables, des oiseaux à peine plus gros qu'une mouche, au bec effilé comme une aiguille de seringue et aux ailes invisibles tellement elles battent vite ? Ces derniers sont les *picaflor* (« pique-fleur ») des Boliviens, appelés par les Brésiliens, à la langue beaucoup plus voluptueuse, *beixaflor* (« baise-fleur »).

La naïveté de Percy est renforcée par une piètre connaissance de l'espagnol qui semble lui avoir joué quelques mauvais tours. Quand on lui assure ainsi qu'il a bien existé une peuplade de femmes guerrières nommées Mariquitas, il y croit et se demande même si les Amazones n'appartenaient pas à cette race – alors qu'il a été définitivement établi depuis longtemps que celles-ci n'ont jamais existé. En fait, en espagnol vulgaire, le mot *mariquita* signifie « homosexuel » (la traduction pourrait en être

« tapette ») ; de toute évidence, Percy Fawcett l’ignore. Qu’en la circonstance on a abusé de sa crédulité paraît évident.

Pendant ses voyages à bord des *batelons*, ces grosses pirogues peu manœuvrables recouvertes d’un toit de feuillage, dans l’enchevêtrement des cours d’eau au débit paresseux que se partagent les deux pays, il n’a d’autre chose à faire que regarder défiler des rives qui ne changent jamais en laissant divaguer son imagination. Une des réflexions qu’il se fait fréquemment c’est que, sorti des berges, rien n’a été exploré dans ces territoires. Dès lors, rien n’interdit de penser qu’il existe ou qu’il a existé une civilisation cachée dans la profondeur des terres.

En 1911, la découverte par l’archéologue américain Hiram Bingham du sanctuaire inca de Machu Picchu, au Pérou, juste à la limite des Andes et de l’Amazonie, le conforte dans ses spéculations. À vrai dire, cette découverte n’est qu’une pseudo-découverte. Machu Picchu n’a jamais été une cité perdue, contrairement à ce qu’a prétendu son inventeur. Perchées au sommet d’un piton rocheux, à plus de deux mille quatre cents mètres d’altitude, au cœur d’une vallée de cultures maraîchères très peuplée qui s’étire le long de la rivière Urubamba, les ruines de Machu Picchu étaient visibles de toutes parts. La population locale connaissait forcément leur existence, y compris les habitants de Cuzco, à cent trente kilomètres au sud, l’ancienne capitale de l’Empire inca désormais marché important où tous les environs s’approvisionnent ou vendent leurs récoltes. Mais personne n’y prêtait attention, ce n’étaient que des vieilles pierres sans intérêt et le tourisme n’avait pas encore été inventé. Quant à l’oligarchie des descendants d’Espagnols au pouvoir à Lima, elle se moquait éperdument de tout ce qui était vestige de l’Empire inca. En fait de découverte, Hiram Bingham a seulement porté à la connaissance du reste du monde l’existence de Machu Picchu.

En 1914, la Grande Guerre éclate. Elle a un besoin pressant d’hommes : Percy Fawcett est rappelé en Angleterre. En janvier 1915, il est sous les drapeaux et prend part aux hostilités ; il y gagne ses galons de colonel. À la fin de la guerre, il quitte l’armée avec une maigre pension, mais surtout le souvenir des horreurs dont il a été le témoin et le protagoniste, à jamais fâché avec la carrière militaire. Une autre vie l’attend. Pour lui, la Grande-Bretagne est sur le déclin et l’Europe n’a plus d’avenir.

Sans qu’il s’en soit rendu compte, pendant son séjour en Bolivie, il a contracté le virus de la jungle. Il suffit qu’il entende un air de musique sud-

américaine pour qu'il se sente transporté en pleine forêt amazonienne. La vie rude du broussard lui manque. Il prend conscience qu'il lui est impossible de se réadapter à une existence ordinaire, avec ses horaires fixes et ses conventions. Bien que sa famille se soit agrandie d'une fillette et que l'aîné de ses deux garçons aille sur ses 17 ans, il part pour Rio de Janeiro où il arrive en janvier 1920, sans un penny vaillant mais avec une obsession. Il est déterminé à retrouver les vestiges de cette civilisation disparue dont il est, plus que jamais, persuadé qu'elle a bel et bien existé. De spéculations en divagations, puis en élucubrations, une folie douce s'empare définitivement de lui.

Ses recherches de financement pour l'expédition qu'il projette n'ont pas abouti. Même la Société royale de géographie a fait la sourde oreille. Le président brésilien, qui l'a reçu à deux reprises, d'abord à Londres puis à Rio de Janeiro, s'est montré à chaque fois très intéressé, mais l'a poliment éconduit dès qu'il s'est agi d'argent, prétextant l'état calamiteux des finances de son pays. Cela ne le décourage pas. Il se console en se disant que son objectif peut paraître un peu trop « romanesque » à ces esprits étroits. Mais lui sait qu'il s'agit d'un enjeu historique majeur, qui bouleversera tout ce que l'on prenait pour la vérité jusqu'alors. S'ils ne sont pas encore une preuve irréfutable, les éléments dont il dispose pour étayer son hypothèse s'en approchent.

Avant son départ, l'écrivain Henry Rider Haggard, l'auteur des *Mines du roi Salomon*, lui a offert une statuette en basalte provenant d'Amazonie. Il l'aurait reçue des mains d'un ancien consul britannique à Rio, l'énigmatique sir O'Sullivan Reare, passionné lui aussi par ces histoires de civilisations anciennes disparues, qui l'aurait trouvée au Brésil lors d'un de ses voyages à l'intérieur du pays. La statuette figure un curieux personnage de vingt-cinq centimètres de haut ayant une vague similitude avec les représentations d'Égyptiens du temps des pharaons. Sur la poitrine, il porte une plaque gravée de hiéroglyphes qui, prétend Percy, lance comme une décharge électrique lorsqu'on la prend en main. Fawcett l'a fait examiner par des experts du British Museum, mais ceux-ci se sont révélés incapables de lui en indiquer l'origine, doutant même qu'il s'agisse d'une pièce archéologique. Comme la science officielle est muette, il a recours aux sciences occultes et à une séance de psychométrie. La psychométrie est une technique inventée en 1842 par un certain J. R. Bucharan, professeur à l'école de médecine de Cincinnati, qui consiste à lire le passé et l'avenir

d’un objet en le tenant dans la main, de manière à ce que le cerveau perçoive les ondes qu’il émet.

Le diagnostic établit que la statuette est originaire *« d’un vaste continent de forme irrégulière s’étendant de la côte nord de l’Afrique jusqu’en Amérique du Sud »* qui a disparu à la suite d’un cataclysme *« bien avant l’essor de l’Égypte* [ancienne] ». Elle serait donc vraisemblablement un vestige de l’Atlantide. Désormais, il la considère comme la *« clé du mystère de la cité perdue »*. Comment aurait-elle échoué au Brésil si elle n’avait pas été apportée par des survivants de cette catastrophe ? Elle prouve qu’il y a des rapports évidents entre l’Atlantide et certaines parties du Brésil.

Peu à peu, Fawcett se construit un salmigondis historique et ethnographique délirant selon lequel une grande partie du nord-est du Brésil fut un jour une île, colonisée par un peuple d’êtres supérieurs, les Toltèques, aux traits délicats, au teint cuivré assez clair, aux yeux bleus et aux cheveux châtain-roux qui auraient bâti de grandes villes agrémentées d’énormes temples dédiés au soleil. À la suite d’une catastrophe naturelle, cette île a été rattachée à d’autres, formant ainsi le sous-continent sud-américain. On discerne cependant mal le rapport qu’il y a, dans l’esprit de Percy Fawcett, entre l’île ainsi décrite et l’Atlantide.

À peine arrivé à Rio de Janeiro, Fawcett consacre l’essentiel de son temps à consulter les archives de la bibliothèque nationale relatives à la conquête du Brésil, dans l’espoir de trouver un indice sur la présence d’éventuelles ruines antiques en Amazonie. Un jour, il tombe sur un document anonyme, aujourd’hui connu sous le titre de « manuscrit 512 » (le chiffre désignant sans doute sa cote de rangement dans les rayonnages de la bibliothèque). Il s’agit du récit d’une expédition partie en 1743 à la recherche d’une mine mythique introuvable recélant une grande quantité d’or, d’argent et de pierres précieuses, la mine de Muribeca. Le dernier à connaître son emplacement, le fils de celui qui l’a découverte, est mort un peu plus d’un siècle auparavant en emportant son secret.

L’auteur du manuscrit, que Percy Fawcett baptise du nom de code Francisco Raposo (Francis le Renard), toujours sa manie du secret, raconte qu’un jour, en fin d’après-midi, l’expédition est parvenue, au terme d’une pénible ascension, à se hisser au sommet d’une corniche. Une fois là-haut, ses membres ne peuvent croire ce qu’ils voient. Au milieu d’une vaste plaine qui s’étale devant eux, à une distance de deux lieues au plus, se

dresse une ville abandonnée aux bâtiments cyclopéens. Il est trop tard pour s'en approcher, le soleil décline déjà à l'horizon. Épaule contre épaule, ils restent muets à contempler ce spectacle irréel, jusqu'à la tombée de la nuit. Le lendemain, se tenant sur leurs gardes, serrés les uns contre les autres, prêts à riposter ou à fuir en fonction de la menace qui pourrait se présenter, ils s'aventurent dans ce qui paraît être la rue principale. Il n'y a pas âme qui vive. Le décor est lugubre. Des deux côtés s'élèvent des maisons de deux étages aux murs constitués de gros blocs de pierres assemblés sans mortier. D'autres blocs gisent de-ci de-là sur le sol, brisés et mêlés à des herbes parasites. Sur certains, on distingue des hiéroglyphes que les intempéries ont en partie érodés. Puis ils arrivent à une place ; en son centre s'élance vers le ciel une gigantesque colonne de pierre noire. La statue d'un homme est visible à son sommet : une main sur la hanche, il indique de l'autre le nord.

Le manuscrit ne mentionne aucune indication permettant sa localisation, ne serait-ce qu'approximative. Du reste, l'expédition elle-même n'en a qu'une très vague idée : à plusieurs jours de marche vers l'ouest de son point de départ situé quelque part dans le nord-est du Brésil. En ces temps-là, les expéditions terrestres ne disposaient d'aucun instrument susceptible de leur indiquer leur position géographique. L'inexistence de cartes rendait la boussole parfaitement superfétatoire. Le soleil et les étoiles suffisaient pour savoir si la direction suivie était à peu près la bonne. Quand ils entreprenaient l'exploration de territoires inconnus inhabités, dépourvus de pistes ou de sentiers, les conquistadors et leurs homologues portugais, les *bandeirantes* (« porteurs de drapeau »), partaient droit devant eux au hasard et s'en remettaient à leur intuition. Ils se fixaient un cap et s'efforçaient de s'en écarter le moins possible. Les distances parcourues étaient évaluées en jours de marche. Le scribe – chaque expédition en comprenait un – notait avec minutie les particularités du relief et des paysages afin qu'elles servissent de repères à l'avenir. On laissait aussi des marques de passage bien distinctes, au cas où un demi-tour s'avérerait nécessaire. Les scribes consignaient de la manière suivante la route empruntée : « *[...] à trois jours de marche nord-est à travers une étendue plate, couverte d'une savane, avons rencontré une rivière coulant sud-est, suivi son cours vers l'amont pendant deux jours jusqu'à un méandre, franchi une chaîne de monts en reprenant direction nord-est par une vallée étroite, aperçu devant nous alors vaste forêt* », etc.

Sur le chemin du retour, les six Portugais, les douze esclaves noirs et la trentaine d'Indiens qui formaient l'expédition, ont disparu sans laisser la moindre trace, ajoutant au mystère de leur découverte. Furent-ils victimes d'une malédiction ? On ignore aussi par quel mystérieux hasard le récit de la découverte de la cité inconnue a pu parvenir à son destinataire, le vice-roi du Brésil, Luis Peregrino de Carvalho Menezes de Athayde. Ont-ils eu recours à un pigeon voyageur ? En tout cas, le document est tombé dans l'oubli depuis longtemps quand Percy Fawcett le trouve fortuitement.

À la même période, Fawcett rencontre le consul O'Sullivan Reare, qui réside toujours à Rio de Janeiro. Celui-ci lui confie que, lui aussi, s'étant rendu en 1913 dans une région de l'État de Bahia proche du fleuve San Francisco, région appelée Gongugy et qui pourrait être d'après déduction celle où l'expédition a vu la ville, il a aperçu à l'horizon quelque chose qui s'apparentait à une colonne noire. Mais, maintenant, le temps passant, il n'est plus en mesure de se souvenir de l'endroit où il se trouvait quand elle lui est apparue. Malheureusement, il n'a pu s'en approcher. Ses réserves de vivres épuisées et un brusque mauvais temps se déclarant, son guide et lui furent contraints à faire demi-tour. Poursuivre aurait mis sa vie en péril, lui assure-t-il, en exprimant son grand regret de ne pouvoir lui être plus utile.

Ce témoignage, bien que flou, suffit à Percy Fawcett. Ajouté à la statuette et au manuscrit, il ne laisse plus place au doute. La cité qu'il recherche est une réalité ! Il se persuade même qu'il est possible qu'il y ait non pas une mais plusieurs cités, dispersées dans la vaste et inexplorée Amazonie.

C'est alors que survient une nouvelle découverte dans les Andes amazoniennes du Pérou qui, s'ajoutant à la révélation de l'existence de Machu Picchu, abonde dans son sens. Cette découverte réactive soudain le mythe du Grand Païtiti, la cité mystérieuse où le prince Choque Auqui, frère de l'Inca, aurait caché l'or de l'Empire pour le soustraire à la convoitise des conquistadors. En 1921, un père dominicain, Vicente de Cenitagoya, débusque au lieu-dit Pusharo, perdu dans la jungle qui recouvre la chaîne de montagnes de Pantiacolla, proche de la frontière bolivienne, une paroi gravée sur cinquante mètres et jusqu'à hauteur d'homme de hiéroglyphes qui, pense-t-on, indiqueraient peut-être l'emplacement du Grand Païtiti. À ce jour, ces hiéroglyphes n'ont toujours pas été déchiffrés et ils continuent à alimenter d'infinies spéculations.

À la décharge de Percy Fawcett, placé dans le contexte de son époque, son délire passe pour crédible, et pas seulement aux yeux des adeptes de l'ésotérisme. Pour beaucoup d'esprits, dans un monde qui recèle encore tant de mystères, l'invraisemblable est toujours de l'ordre du probable. N'a-t-on pas exhumé en 1900 le palais de Cnossos en Crète, en 1912 le buste de Néfertiti en Égypte, en 1922 la tombe de Toutankhamon ? Depuis Champollion, les découvertes de Troie, de Mycènes, des tablettes de Tell el-Amarna, au XIXe siècle, l'archéologie est en pleine vogue. Dans ces conditions, les ruines mayas, aztèques et incas incitent à croire qu'il y a encore beaucoup à découvrir dans le Nouveau Monde.

Fawcett improvise alors deux expéditions, aussi insensées l'une que l'autre, qui se soldent par deux pitoyables échecs. D'après ses supputations, la cité, le « point Z » comme il la désigne, se trouverait quelque part entre les fleuves Xingu à l'ouest et San Francisco à l'est. Pour la première expédition, probablement en août ou septembre 1920 (les écrits de Percy Fawcett ne mentionnent aucune date à son sujet), son intention est de gagner le haut Xingu depuis Cuïaba, d'abord à cheval jusqu'à la rivière Kuliseu, affluent du Xingu, en territoire des Indiens nafuquas, et de là poursuivre en pirogue jusqu'au Xingu lui-même. Une fois le fleuve atteint, il tentera ce que nul homme n'a jamais tenté : s'enfoncer tout droit à travers la jungle.

De tout temps, l'Amazonie n'a été parcourue qu'en suivant le cours de ses fleuves. Aucune incursion, encore de nos jours, ne s'est profondément enfoncée dans la forêt – Percy Fawcett semblait projeter de s'éloigner de plusieurs centaines de kilomètres du fleuve. À moins qu'il n'ait pensé que le « point Z » était assez proche des rives du Xingu. Ses spéculations sur sa localisation sont extrêmement évasives – très certainement, encore, pour en protéger le secret. Certains auteurs affirment qu'il aurait situé la cité perdue au point 11° 30' sud et 42° 30' ouest. Mais aucun document connu de Percy Fawcett ne fait état de cette hypothèse.

Pour l'accompagner, il recrute deux incapables. Le premier est un Australien, Butch Reilly, un colosse de 1,95 mètre, large *« comme une porte de grange »*. Il se dit commandant de l'armée de son pays, décoré de guerre, dresseur de chevaux sauvages, marin, boxeur, et bien d'autres choses. En réalité, à peine enfourche-t-il un cheval que celui-ci le met à terre. Il se révèle mythomane. Fawcett l'a choisi à cause de sa carrure, estimant qu'elle aurait des vertus dissuasives. L'autre est un Brésilien, dont on ne connaît

que le prénom : Felipe. C’est un fou d’ornithologie, un boute-en-train à l’enthousiasme communicatif, mais qui sombrera dans un mutisme sépulcral dès que l’expédition quittera la ville et prendra la piste. Il ne recouvrera la parole qu’à son retour à la civilisation.

Une foule assiste à leur départ. Les distractions ne sont pas fréquentes à Cuïaba. L’art de l’équitation lui étant visiblement étranger, Butch doit se reprendre à quatre fois avant que son cheval ne le fasse plus tomber. La colonne, qui comprend les trois cavaliers, deux bœufs transportant le matériel et deux chiens destinés à servir de sentinelles nocturnes, s’éloigne au pas vers le nord, par la piste qui longe la face ouest de la Serra do Roncador. La première journée, Butch, qui se cramponne gauchement à l’encolure de son cheval, fait quatre chutes. Les deux jours suivants, il ne cesse de se retrouver à terre, tandis que Felipe s’est muré dans son silence. Un malaise s’installe. Au troisième jour, Percy Fawcett, face à une aussi évidente incompétence, congédie Butch, qui s’en retourne seul à Cuïaba.

Désormais en la seule compagnie de Felipe, Fawcett poursuit sa route à travers un paysage de savane aride. Le soir, ils s’arrêtent dans l’une des rares fazendas[8], de plus en plus espacées, qu’ils rencontrent. L’accueil y est toujours chaleureux et généreux. On leur parle de l’existence, à dix journées de marche, d’Indiens « chauve-souris », de la « pire espèce », qui vivent dans des trous creusés dans la terre (une tribu purement imaginaire), et aussi d’une ville habitée, quelque part dans le territoire des Nafuquas, « par là-bas », qui compterait plusieurs temples, et, surtout, avant d’arriver à la cité, de la présence de bâtiments éclairés de l’intérieur en permanence. C’est la première fois que Percy Fawcett entend parler de ces étranges lumières en pleine jungle, qui ne s’éteignent jamais. Tous ces propos lui confirment qu’il a pris la bonne option lorsqu’il a décidé d’entreprendre ses recherches depuis le Xingu et non San Francisco.

Enfin, un jour, ils dépassent la dernière fazenda et pénètrent en territoire exclusivement indien, un désert aride déprimant. À partir de ce moment-là, Felipe sent ses forces soudainement décliner, au point qu’un matin, au lieu d’enfourcher son cheval, il se laisse choir sur le dos et refuse d’aller plus loin. Il a craqué mentalement autant que physiquement : *« Ne vous occupez pas de moi, colonel ; continuez tout seul et laissez-moi mourir ici*[9] *»*, gémit-il. Pour Percy, il n’en est pas question. Il est exclu de l’abandonner à son sort, de le laisser mourir comme un animal. Il lui faut donc renoncer. Sur le chemin du retour, son cheval, qui n’était déjà plus en mesure de supporter

un cavalier depuis un bon moment, s'effondre à son tour, à bout de force ; il n'a pas d'autre choix que de l'abattre. C'était l'unique monture qui leur restait, celle de Felipe s'étant noyée une nuit par on ne sait quel mystère dans le petit cours d'eau auprès duquel ils bivouaquaient, une semaine après qu'un des deux bœufs s'était lui aussi couché, refusant d'aller plus loin. Épuisés et démoralisés, Percy et Felipe reviennent donc sur leurs pas à pied, en poussant devant eux l'unique bœuf qui leur reste, chargé du matériel qu'ils n'ont pas abandonné. Comme depuis le début de l'expédition, ils sont assaillis par des guêpes tenaces. Dans les jours précédents, Felipe avait abattu un des deux chiens qui donnait de sérieux signes de démence.

S'il est marri de cet échec, Percy Fawcett n'en est pas pour autant abattu. Toujours soutenu par la conviction qu'une grande découverte l'attend, il décide d'entreprendre en mai 1921 une seconde expédition, encore accompagné de Felipe, mais cette fois dans la région du San Francisco, avec pour objectif de trouver cette tour dont le consul lui a certifié l'existence. Ils se rendent dans l'État de Bahia et gagnent la région de Gongugy, proche du San Francisco. Chevauchant deux mules, ils vont errer pendant quatre mois, pareils à don Quichotte et Sancho qui poursuivaient eux aussi la chimère d'un mythique passé. Les Indiens de la région lui parlent, quand Percy les interroge, tantôt d'une cité enchantée, tantôt d'une cité de feu – ses toits d'or la font briller de mille éclats – qui se trouverait « par là-bas », toujours un peu plus loin vers l'est. Il sait d'expérience que pour eux les notions de distance et de durée sont très vagues, et il finit par douter de la présence d'une cité perdue dans ces parages. Mais il persiste. Au bout de deux mois, Felipe se lasse de cette errance et le quitte ; Fawcett persévère encore durant deux mois en solitaire jusqu'au moment où, à son tour, il se lasse.

Après ce nouvel échec, il rentre en Angleterre, sans pour autant abdiquer. Ses enfants ne retrouvent pas le papa flegmatique dont ils avaient gardé le souvenir. Percy est devenu un homme ombrageux ; un rien l'irrite. Pendant les trois années qui suivent, la famille vivote de sa maigre pension. Il consacre son temps à chercher un financement pour son projet, en vain. Quand, au milieu de l'année 1924, il désespère de le trouver, la North American Newspapers Alliance (NANA), un groupement de journaux américains, se laisse séduire et accepte de le financer, en échange de l'exclusivité du récit de son expédition. C'est l'apogée du grand reportage. Les lecteurs sont friands de relations de voyages en territoires lointains et

d’histoires extraordinaires. Percy Fawcett présente l’avantage d’offrir les deux.

La chance paraît enfin vouloir l’accompagner. À leur tour, la Société royale de géographie lui accorde son accréditation, et la reine, sa caution morale : elle lui fait remettre une lettre de recommandation destinée aux autorités brésiliennes. Il ne lui reste qu’à repartir pour le Brésil, après avoir expédié quelques affaires courantes. Échaudé par son expérience précédente avec Butch et Felipe, Fawcett ne souhaite plus recourir à l’aide d’inconnus ineptes, inaptes, et pas fiables. Cette fois, il sera accompagné de son fils Jack, qu’il croit prédestiné depuis que le devin ceylanais lui a dit que son premier-né serait la réincarnation d’un esprit supérieur. Jack est un garçon austère, costaud et sérieux. Il ne boit pas d’alcool, ne fume pas et ne court pas les filles. Afin de se préparer à affronter la faim, à laquelle ils ne manqueront pas d’être confrontés, père et fils se mettent au régime végétarien.

Au terme d’une longue croisière, ils arrivent en janvier 1925 à Rio de Janeiro. À l’escale de New York, voulue par les journaux membres de la NANA pour faire connaître les Fawcett à leurs lecteurs, Raleigh Rimmel, le grand ami de Jack depuis l’enfance, les rejoint. Sa carrière d’acteur à Hollywood n’étant pas un succès, il est quelque peu désœuvré. C’est un garçon exubérant, qui adore faire le clown, tout le contraire de Jack. La presse américaine les présente comme les plus grands et audacieux explorateurs de l’époque moderne : *« Ils vont affronter tous les dangers de la jungle », « Pendant deux ans, on sera probablement sans nouvelles d’eux », « Leur découverte va bouleverser l’histoire », « Ils partent à la découverte d’une civilisation inconnue ! »*

Pour les deux jeunes gens, l’aventure se présente plutôt comme de grandes vacances. Avant même d’être partis, ils se voient déjà de retour au printemps 1927, célèbres et riches, et s’imaginent de longues virées en moto dans le Devon, pour faire le tour de leurs amis et épater les filles. Pour Percy Fawcett, c’est l’expédition de la dernière chance. S’il échoue, il terminera ses jours en paisible retraité de l’armée, solitaire, à ressasser ses souvenirs, dans la banlieue de Londres, laissant le champ libre à d’autres pour concrétiser son intuition. Peut-être auront-ils l’élégance de reconnaître en lui un précurseur...

De son côté, le gouvernement brésilien montre quelques réticences à autoriser l’expédition. Il suspecte que, sous couvert de recherches

archéologiques, les Fawcett ne se livrent en réalité à de la prospection minière ; puis, finalement, l'autorisation est accordée. Le 20 avril, à cheval, avec quatre mules efflanquées en guise de bêtes de somme, ils quittent Cuïaba. Cette fois, personne n'assiste à leur départ. Ils empruntent le même itinéraire que la première expédition, font étape dans les mêmes fazendas, où on leur reparle des mêmes choses – à cette différence près que les bâtiments éclairés en permanence sont devenus des tours.

Le 16 mai, ils arrivent à Bakairy, le dernier poste avancé. Au-delà, c'est le territoire indien. Rares sont les Blancs qui s'y sont aventurés, hormis Percy Fawcett cinq ans plus tôt. Ils restent à Bakairy plusieurs jours. Le 19 mai, Jack fête son vingt-deuxième anniversaire. *« Le plus intéressant que j'ai fêté jusqu'ici »*, écrit-il dans une lettre adressée à son frère cadet qui réside depuis un an au Pérou. Ingénieur ferroviaire, Brian Fawcett est employé par une compagnie de chemin de fer qui transporte le minerai de cuivre de La Oroya, à quatre mille mètres d'altitude, jusqu'au port du Callao, à Lima. Exceptionnellement, poursuit Jack, ce jour-là le temps est frais. Il assure aussi qu'il ne s'est jamais aussi bien porté, que *« papa est en pleine forme »*, et que Raleigh est à peu près rétabli de la piqûre d'un sale insecte qui s'était infectée et l'empêchait de marcher.

Neuf jours plus tard, ils atteignent l'endroit où Percy Fawcett avait abattu son cheval en 1920. Ils établissent un camp, qu'ils baptisent « Cheval mort ». Ils se trouvent au nord-ouest de la Serra do Roncador. À partir de là, ils vont continuer seuls, les deux garçons de ferme qu'on leur a prêtés s'en retournant. Avant leur départ, Percy rédige une lettre pour sa femme, dans laquelle il lui raconte leur vie quotidienne. Il précise qu'ils vont poursuivre avec leurs sept bêtes et qu'ils ont suffisamment de provisions pour les jours à venir. Du cheval mort, il ne reste que des os blanchis, ajoute-t-il. Ils se baignent dans le petit cours d'eau. *« Mais les insectes nous obligent à ne pas nous attarder »*, souligne-t-il. Il pense entrer en contact avec les premiers Indiens dans *« huit à dix jours »*. Il conclut sa lettre ainsi : *« Vous n'avez à craindre aucun échec... »* La position qu'il donne dans cette lettre, 11° 43' sud 54° 35' ouest, se révélera fausse. Il est impossible que Percy Fawcett se soit trompé, il était expert en topographie. Alors pourquoi a-t-il donné une indication erronée ? Encore sa manie du secret ? À partir de ce 29 mai 1925, on ne saura plus rien d'eux. En revanche, on en entendra beaucoup parler.

*

Deux ans s’écoulent sans qu’on ait de leurs nouvelles. Au début, on ne s’en inquiète pas. Percy Fawcett avait laissé entendre qu’ils seraient absents au moins dix-huit mois. Les journaux américains commanditaires de l’expédition relancent périodiquement le sujet, avec des accroches à leurs articles de ce genre : « *Bientôt deux ans que nos trois explorateurs affrontent les mille et un dangers de l’Amazonie, ses serpents dont la morsure foudroie un homme, ses poissons carnivores, les terribles piranhas, qui en un clin d’œil dévorent un bœuf. Ils ne doivent plus être très loin de leur but, le “point Z”. Dès qu’ils l’auront atteint, nous vous le ferons savoir et nous pourrons titrer en grosses lettres : “La cité perdue existe : ils l’ont trouvée !”* » Puis, le temps passant, on commence à être perplexe.

Un jour de 1927 (la date est indéterminée), alors qu’il était en mission d’inspection de la voie ferrée dans les Andes, Brian Fawcett reçoit un appel depuis Lima d’un ingénieur français, Roger Courteville[10]. Courteville achève une traversée de l’Amérique du Sud en voiture depuis Rio de Janeiro et il affirme avoir rencontré un mois auparavant, sur le bord d’une route de l’État brésilien du Minas Gerais, un vagabond qui prétendait être le père de Brian. Celui-ci se précipite à Lima. Le Français lui raconte que l’homme, un vieillard malade et en loques, lui a dit s’appeler Fawcett. Ignorant tout de l’expédition, il ne lui a prêté qu’une attention distraite. Ce n’est qu’en arrivant à Lima qu’il a appris qui était Fawcett. « Ce ne serait pas difficile de le retrouver si nous retournions là-bas, ajoute-t-il. Il n’y a pas beaucoup de gringos dans cette région. » Bien que sceptique, Brian Fawcett prend contact avec la NANA, explique l’histoire et sollicite un financement pour aller avec le Français vérifier ses dires. Il se heurte à une sèche fin de non-recevoir ; du coup il renonce, tout en se disant que, malgré tout, cette histoire pourrait être vraie.

Si le groupement de journaux américains a refusé, c’est qu’il a tout de suite subodoré une nouvelle affaire Livingstone. Parti à la découverte de la source du Nil, le docteur David Livingstone, médecin et pasteur anglican, avait disparu en 1866. Cinq ans plus tard, le 10 novembre 1871, le journaliste américain d’origine anglaise Henry Norton Stanley, à la tête d’une expédition montée spécialement à cette fin par le quotidien *New York Herald*, le retrouve à Ujiji, une bourgade pouilleuse sur la rive du lac Tanganyika, en Tanzanie. La scène de leur rencontre est désormais

légendaire : au bout d'une rue poussiéreuse, Stanley aperçoit un vieil homme à la barbe blanche et à l'élégance britannique conversant face à un groupe d'Arabes. Sans se départir de son flegme, il s'approche prudemment, lève son chapeau pour le saluer ainsi : « Docteur Livingstone, je présume...

— Oui, lui répond l'homme en levant à son tour son chapeau.

— Je remercie Dieu qu'il m'ait permis de vous rencontrer...

— Et moi, je lui suis reconnaissant d'être ici pour vous accueillir[11]. »

En 1928, la NANA monte donc une expédition dans l'espoir de réitérer pareilles retrouvailles. La direction en est confiée à un aviateur de la marine américaine d'origine anglaise, le commandant George M. Dyott, qui a déjà participé en 1913 à une expédition en Amazonie avec le président Theodore Roosevelt.

Un matin de la fin mai, à l'aube, une caravane comme on n'en a jamais vu dans cette contrée déshéritée, véritable étalage de la puissance et de la richesse américaines, quitte Cuïaba : soixante-quatre bœufs lourdement chargés d'un incroyable matériel, dix mules au fardeau identique et vingt-six cavaliers. Parmi eux, deux cameramen et un opérateur radio. En tête, le commandant Dyott, sanglé dans sa tenue d'explorateur, Stetson sur la tête, s'engage sur la piste empruntée par Fawcett. Le 18 août, dans une dépêche adressée à ses commanditaires, qu'il nomme *« À l'est de la rivière Kuluene »*, Dyott annonce : *« J'ai le regret de vous informer que les membres de l'expédition Fawcett ont été tués par des Indiens hostiles, dans le courant du mois de juillet 1925... »*

Après six semaines de marche, l'expédition de recherche a atteint le premier village nafuqua, sur la rivière Kiliseu. Dans la hutte du chef, Aloique, le commandant trouve une cantine qui a appartenu à Percy Fawcett. Le fils du chef porte en guise de médaillon, accrochée à une ficelle passée autour de son cou, la plaque du fabricant de la cantine : SILVER & C° – LONDON. Le chef, vêtu d'un pantalon à l'européenne, lui explique par gestes que trois Blancs sont venus au village et que le plus vieux lui a fait ces cadeaux. Ensuite, il les a accompagnés à un village d'Indiens kalapalos, sur la rivière Kuluene, autre affluent du Xingu, puis les Blancs ont continué seuls vers l'est. Pendant cinq jours, on vit la fumée de leur camp, puis au sixième jour plus rien. Ce récit ne convainc pas Dyott. Pourquoi Fawcett se serait-il dirigé vers le Kuluene, situé au sud du Kuliseu, alors qu'il allait vers le nord et qu'en descendant ce dernier, il

pouvait gagner directement le Xingu, sa destination ? Il a l'impression qu'on cherche à lui dissimuler quelque chose. Il insiste ; alors les Indiens des deux tribus montent une pantomime qui représente un massacre. Toujours par gestes, ils expliquent que les trois *Caraibas* (Blancs) ont effectivement été tués, par une autre tribu, les Sayas. L'explication, si elle satisfait Dyott, en laisse beaucoup sceptiques, d'autant que le langage des gestes prête aisément aux malentendus. Son scoop fait un flop. Les rumeurs s'amplifient : ils ne sont pas morts, mais retenus prisonniers ; ils ont été adoptés ; ils ne veulent plus revenir ; ils ont trouvé la cité perdue, qui était toujours habitée ; Percy Fawcett a été proclamé roi d'une civilisation inconnue...

Deux ans après l'expédition Dyott, un jeune journaliste californien, Albert De Winton, part en solitaire à leur recherche. On ne le reverra plus et personne n'ira à sa rescousse. Des années plus tard, il se disait qu'il était arrivé au village Kabukuiri, celui où l'on avait vu pour la dernière fois Percy Fawcett. Le trouvant trop curieux sur le sort des trois disparus, les Kalapalos l'auraient empoisonné. Alors qu'il était encore agonisant, ils l'auraient allongé dans une pirogue, auraient poussé celle-ci et le courant l'aurait emportée. Quelques jours plus tard, un couple d'Indiens d'une autre tribu la voient. Ils s'en approchent et découvrent De Winton à l'article de la mort, secoué par de faibles spasmes, la bave à la bouche, les yeux convulsionnés. Par pitié, ils auraient décidé d'écourter sa souffrance. Et la jungle se serait chargée de l'avaler à jamais.

En 1932, coup de théâtre : un vagabond suisse, Stefan Rattin, se disant « trappeur » se présente un jour au consulat britannique de São Paulo. Il affirme avoir récemment rencontré un Blanc qui se prétendait colonel anglais, retenu prisonnier par une tribu dans une région située au nord-ouest de Cuïaba, autrement dit à l'opposé de la région vers laquelle s'était dirigé Percy Fawcett. Quand il a pu s'approcher de lui et échanger quelques mots en anglais, le présumé colonel de Sa Gracieuse Majesté lui a demandé d'alerter la représentation diplomatique de son pays sur son sort. Le portrait que Rattin dresse de lui ne correspond pas tout à fait à Percy Fawcett, mais sait-on jamais ? Les témoignages sont toujours si précaires et imprécis. Il est aussi curieux que ce colonel ne lui ait pas dit son nom. Néanmoins, le corps consulaire veut organiser une expédition. Rattin dissuade les diplomates britanniques de le faire pour le moment : il va d'abord retourner à ce village et tenter de ramener le colonel en question. Il ne demande

aucun argent. Avec un comparse, il repart quelque temps après en suivant apparemment la piste qu'avait empruntée Percy Fawcett, alors qu'il avait affirmé avoir vu ce dernier à l'opposé de cette direction. On ne l'a plus revu non plus, sans doute avalé par la jungle. Personne ne s'en est soucié.

La même année, une autre expédition, forte de quatorze hommes et conduite par un journaliste uruguayen, Horacio Fusoni, revient elle saine et sauve, mais bredouille. L'année suivante, les autorités britanniques déclarent Percy Fawcett, son fils et son ami décédés. Mais voilà que surgit le témoignage d'une Indienne nafuqua, s'exprimant toujours par gestes, qui affirme que trois Blancs vivent dans la tribu des Aruvudus, particulièrement « sauvages ». Le plus vieux, qui porte une barbe blanche, est maintenant le chef de la tribu ; un des deux jeunes, qui serait son fils, s'est marié à une Indienne avec laquelle il a eu un enfant, confie-t-elle au chef de l'expédition, Virginio Pessione, qui l'interroge. Ce témoignage relance les rumeurs, surtout que, de son côté, l'épouse de Percy Fawcett ajoute en 1934 qu'elle a pu entrer en contact par télépathie avec lui. Un an après, un écrivain et médium irlandais, Geraldine Cummins, soutient qu'elle aussi a eu une communication avec le disparu par le même moyen. Percy Fawcett et ses deux compagnons se trouvent en un lieu, révèle-t-elle, où il y a une construction de pierre surgissant de la cime des arbres qui ressemble aux pyramides égyptiennes. Percy possède aussi, désormais, la faculté de remonter dans le temps grâce à l'absorption d'une drogue indigène.

Dans la presse britannique, il ne se passe plus une semaine sans que ne soit publié un article se perdant en conjectures sur le mystère Fawcett. Une fois, on a retrouvé une boussole et un théodolite ; en fait du matériel qu'il avait abandonné en 1920 lors de sa première expédition. Une autre fois, c'est un missionnaire protestant, Paul Guiley, qui prétend en 1934 avoir rencontré un enfant indien à la peau blanche qui serait le fils de Jack. Cette histoire sera reprise trois ans après par une autre missionnaire protestante, Marthe Moennich. Dans une lettre adressée à Nina Fawcett, elle affirme qu'un garçon blanc, s'appelant Dulipe, vivant parmi les Indiens kuikuros, est l'enfant de son fils Jack. Elle joint des photos prouvant, dit-elle, la ressemblance. En fait, ce garçon blanc se révélera être un Indien albinos. Quelques années après, ayant quitté sa tribu, il périra poignardé dans une rixe d'ivrognes à Cuïaba.

Incitées par ce contexte, les expéditions se suivent, sans qu'on puisse les recenser toutes. Certains auteurs avancent le chiffre, impossible à

vérifier, de treize. La dernière, en 1996, tourna court. Elle était parfaitement inutile : soixante-dix ans après les faits, les derniers témoins n’étaient plus de ce monde depuis longtemps. Elle avait été montée par deux riches financiers brésiliens, James Lynch et René Delmotte, dandys de l’aventure, qui n’avaient pas lésiné à la dépense pour l’équiper d’embarcations modernes, de véhicules 4×4 et de moyens de communication satellitaires. À peine les douze hommes qui la composaient entrèrent-ils en territoire kalapalos qu’ils furent encerclés. Retenus en otages pendant cinq jours, ils n’eurent d’autre solution pour sauver leur vie que de s’en retourner d’où ils venaient et d’abandonner tout leur matériel, estimé à l’époque à soixante mille dollars.

En 1933, l’écrivain Peter Fleming, considéré comme un des précurseurs de la littérature voyageuse[12], au style facétieux, frère du père de James Bond, a participé pour le compte du *Times* à l’une de ces expéditions, pas très sérieuse, qui très vite a tourné à l’excursion touristique assez loufoque. Il en a rapporté un livre, *Un aventurier au Brésil*[13].

À l’inverse, l’expédition d’un instituteur néo-zélandais de Wellington, Hugh McCarthy, âgé de 32 ans, a été la plus pathétique de toutes. En 1947, il part en solitaire, pas seulement à la recherche des disparus, mais aussi de la cité perdue. Pour donner de ses nouvelles régulièrement à son ami le révérend Jonathan Wells resté à Cuïaba, il a l’idée d’emmener avec lui sept pigeons voyageurs. Les deux hommes ont convenu de coder les messages afin de protéger le secret de l’éventuelle découverte. Sur sept pigeons, seuls trois arriveront à destination. Le premier, qui était le troisième dans l’ordre des départs prévus, annonce qu’il s’est blessé à une jambe et qu’il a été soigné par une Indienne, aux yeux bleus, répondant au nom de Tana dont il est tombé amoureux. Cependant, il ne peut renoncer à sa mission, bien que la tentation soit forte. Il indique qu’il doit repartir le lendemain vers des montagnes situées à cinq jours de marche. Six semaines après, arrive un nouveau pigeon, le cinquième dans l’ordre des départs. Le message indique qu’il a atteint *« une montagne dont le sommet est couvert de neige »*. Il est à court de provisions, ne se nourrit plus que de fruits sauvages et se plaint du froid nocturne, qui l’empêche de dormir. Passent trois semaines avant que le révérend ne reçoive un troisième pigeon, le dernier dans l’ordre de départ. Hugh McCarthy écrit : *« Je sais que les mains froides de la mort vont me saisir bientôt. Quelle voie merveilleuse j’ai choisie pour quitter ce monde. »* Il fait aussi allusion à son sixième envoi, qui n’est jamais parvenu, dans

lequel il dit qu'il espère que la carte indiquant l'emplacement de la cité disparue est bien arrivée. Son souhait est maintenant qu'une expédition vienne confirmer sa découverte. Le message se conclut sur cet adieu : *« Ma mission est terminée. Je meurs heureux de savoir que ma conviction n'était pas vaine. »*

Aucun autre pigeon n'apparaîtra. On ne saura plus rien de lui et personne ne se préoccupera d'entreprendre des recherches pour le retrouver. L'Amazonie l'a, à son tour, avalé.

En 1952, nouveau coup de théâtre : un ethnologue brésilien, Orlando Villas Boas, annonce qu'il a retrouvé le squelette de Percy Fawcett. Avant de mourir, le chef des Kalapalos, Izarari, l'a fait appeler. Il lui a confessé que c'était lui qui avait tué le vieux Blanc. Un des jeunes, le fils du vieux, couchait avec une de ses femmes, ce qui était un manque de respect. Pourtant, à cette époque, il était encore dans la coutume des tribus d'offrir une de ses femmes au voyageur pour la durée de son séjour. Puis le vieux, à qui il avait refusé de prêter des porteurs et des pirogues pour qu'ils poursuivent leur voyage, l'avait giflé. Curieux, Percy Fawcett n'étant pas du genre impulsif. Alors, avec sa *borduna* – une arme traditionnelle, longue massue conique taillée dans un bois lourd –, Izarari lui a fracassé le crâne. Les deux jeunes se sont précipités pour le défendre et il leur a fracassé le crâne à coups de massue à eux aussi, puis il les a achevés tous les trois. Le corps du vieux a été enterré et ceux des jeunes jetés à la rivière, en pâture aux crocodiles. Après son décès, un des fils du chef, Komatzi, qui lui a succédé, révèle l'endroit où se trouve la dépouille mortelle de Percy Fawcett. Orlando Villas Boas fait procéder à son exhumation. La famille Fawcett exige une expertise. Le squelette est envoyé à Londres. Premier constat, il ne correspond pas à la taille du disparu : il mesure 1,76 mètre – Percy Fawcett faisait 1,82 mètre. Deuxième constat : le squelette a toutes ses dents – Fawcett portait un dentier à la mâchoire supérieure. Cette découverte se révèle très vite un pur montage. Dans quel but ? Pour tenter de mettre un point final à cette invraisemblable histoire qui n'arrête pas de susciter de folles spéculations ? Peine perdue, si telle fut l'intention d'Orlando Villas Boas.

À partir du moment où il est établi que ce squelette n'est pas celui de Percy Fawcett, une grande machine à délires se met en branle. Un occultiste brésilien, Henrique José de Souza, président de la Société brésilienne de théosophie, révèle que Percy Fawcett est vivant. Il s'est exilé sous terre, où

habitent des êtres supérieurs qui forment le royaume de l'Agartha, dont le monarque est le roi du monde ; c'est une société très hiérarchisée, régie par des lois harmonieuses. La théosophie est une doctrine spiritualiste, mélange d'hindouisme et de bouddhisme, inventée en 1875 par une aventurière russe, Helena Blavastski. Reprenant de vieilles légendes asiatiques, surtout répandues au Tibet et en Mandchourie, elle y avait greffé ses propres élucubrations ésotériques. Le royaume souterrain se situerait en Asie, mais serait relié à tous les autres continents par des tunnels. Sa bibliothèque recélerait tous les savoirs perdus par les cultures des continents engloutis, telles l'Atlantide ou la Lémurie, dont ses habitants seraient les survivants. On dit que des peintres comme Wassily Kandinsky, Piet Mondrian, des écrivains comme Franz Kafka ou Arthur Conan Doyle, voire Hitler, en furent des adeptes.

La pseudo-existence de l'Agartha fut révélée en Occident par un livre qui connut un grand succès dès sa première publication, à New York en 1922, et continue à être prisé dans les sphères de l'occultisme. Dans *Bêtes, Hommes et Dieux*[14] l'écrivain-aventurier polonais Ferdynand Ossendowski, condamné à mort par les bolcheviks, raconte sous forme romancée sa fuite de 1920 à 1921 à travers la Sibérie, la Mongolie, la Mandchourie et le Tibet. Il y rapporte des témoignages qu'il a recueillis, révélant l'existence de ce mystérieux royaume souterrain. La croyance en l'Agartha repose sur l'abracadabrante thèse que la terre est creuse en son centre. Les premiers à avancer cette théorie furent deux mathématiciens du XVIIIe siècle, Léonard Euler et Edmund Halley (celui qui donna son nom à la comète). Avec la présumée apparition des premières soucoupes volantes en 1947, une nouvelle doctrine de la terre creuse vit le jour, aussi, sinon plus, fumeuse que la première. Les êtres souterrains, que le petit monde de l'ésotérisme appelle « intra-terrestres », ne sont plus une peuplade de survivants des continents disparus, mais des extraterrestres qui ont installé leurs bases sous la calotte terrestre. D'autres vont encore plus loin en affirmant qu'il s'agit de métis entre survivants de l'Altantide et extraterrestres.

D'après l'occultiste brésilien, sous le massif du Roncador, se trouve une ville de ce royaume, appelée Ibez. Pour y accéder, il existe trois portes. Percy Fawcett, qui aurait été initié à la théosophie par son frère aîné Edward Douglas, aurait trouvé la clé de l'une d'elles et rejoint ce royaume. L'une de ces portes se trouverait aujourd'hui à l'intérieur de la réserve xavante. Il existe en effet sur ce territoire une lagune, appelée « lagune

enchantée », qui présente l'étrange caractéristique de n'abriter aucune vie animale ni végétale, à cause de la composition de son eau. Cette absence de toute vie est pour les ésotéristes brésiliens la preuve qu'elle est le sas qui donne accès au monde intra-terrestre. Les deux autres portes que les guides touristiques font visiter aujourd'hui sont deux singularités du relief. La première est un piton à la forme étrange, qui rappelle de loin une vague silhouette humaine, séparé d'un mètre de la falaise abrupte de la Serra. Cet interstice constitue la deuxième porte. La troisième est une corniche étroite, creuse en son milieu. Pareille à un promontoire surplombant la mer, haute d'une centaine de mètres, elle s'avance dans le vide. Son orifice central donne accès aux intra-terrestres, si ceux-ci vous communiquent par télépathie le code d'entrée. En rejoignant le monde des intra-terrestres, Percy Fawcett et ses deux compagnons ont gagné la vie éternelle car, pour ces ésotéristes, sous terre on ne meurt pas.

À partir de là, on pouvait croire que tout et le plus loufoque avait été dit sur l'énigme Fawcett. Mais, en 2004, ce feuilleton qui paraît désormais sans fin connaît un nouveau rebondissement. Un réalisateur de télévision anglais, Miska Williams, qui a eu accès aux archives familiales gardées secrètes, révèle que la recherche de la cité perdue n'était qu'une diversion. Percy Fawcett avait en réalité un grand projet, qu'il avait baptisé « Le Grand Schéma », visant à fonder une colonie ésotérique en plein cœur de l'Amazonie, la plus éloignée possible du reste du monde ; elle se serait appelée « Les gardiens de la Terre ». Williams explique que Percy Fawcett n'a jamais pris la direction qu'il avait indiquée, d'où sans doute la raison pour laquelle il avait donné une fausse position pour le camp du Cheval mort. Cette position apparemment erronée était en fait sa position réelle. Une fois cette colonie constituée et son fils Jack initié, celui-ci partirait pour Ceylan en fonder une autre et accomplir ainsi sa destinée de réincarnation d'un esprit supérieur. L'hypothèse de la diversion ne semble pas tenir. En effet, si tel avait été le projet de Percy Fawcett, pourquoi aurait-il monté les deux précédentes expéditions sans être accompagné de Jack ? À moins que ces deux expéditions ne fussent, comme on dit dans le jargon militaire, de la gesticulation pour tromper l'ennemi sur ses intentions réelles ? Possible mais, en fait, très peu probable.

Ce qui est sûr, c'est que Percy Fawcett, égaré par sa vision occultiste de l'univers, était bel et bien à la recherche d'une cité perdue qui n'existait que dans son esprit. Depuis Alexander von Humboldt et Aimé Bonpland, on

savait qu'il n'y avait jamais eu de construction en pierre dans toute l'Amazonie. Assassinés ou pas, la disparition de Percy Fawcett, de son fils Jack et de son ami Raleigh Rimmel, n'a jamais été un mystère. Leur sort a été identique à d'innombrables autres : l'Amazonie les a avalés.

*

Malgré sa folie, et même s'il n'a rien découvert, Percy Fawcett peut être considéré comme un grand explorateur, le dernier de la lignée des grandes figures de l'exploration du XIXe siècle, des Jules Crevaux, Pierre Savorgnan de Brazza, David Livingstone, James Gordon Bennet, Richard Francis Burton, Mungo Park, etc. Mais, à la différence de tous ces noms prestigieux, sa grande aventure à lui a été assurément d'abord intérieure, puis et surtout... post mortem.

1- Hergé, *L'Oreille cassée*, Casterman 1937.

2- Hugo Pratt, « Corto Maltese Toujours plus loin, Têtes et champignons », Pif Gadget, 1970.

3- « Massif du Ronfleur », appelé ainsi à cause du bruit qu'y fait le vent.

4- Marabout Junior, Paris.

5- Surnommé l'Anonyme célèbre, date de naissance inconnue, décédé à Mexico en 1969.

6- 10/18, Paris, 1987.

7- Race bâtarde descendant d'un croisement avec le chien de chasse espagnol *pancho navarro* (en voie d'extinction) dont les conquistadors avaient amené avec eux quelques spécimens. *Cf.* l'émission que la BBC (antenne de Radio 4) a consacrée le 7 août 2007 à ces chiens à deux nez qu'on ne trouve qu'en Bolivie.

8- Mot brésilien désignant une grande exploitation agricole.

9- Cité *in Le Continent perdu*, Pygmalion, Paris, 1991.

10- Auteur de plusieurs livres sur son séjour en Amérique du Sud dont *La Première Traversée de l'Amazonie en automobile*, Plon, Paris, 1930.

11- Traduction de l'auteur de l'article « Stanley finds Livingstone » disponible sur www.eyewitnesstohistory.com

12- Épithète empruntée au manifeste signé par onze écrivains francophones : *Pour une littérature voyageuse*, Complexe, Paris, 1992.

13- Phébus, Paris, 1991.

14- Phébus, Paris, 2000.

Roi blanc d’une tribu indienne : le mythe inachevé

« ... en se réalisant soi-même, l’homme réalise l’absolu. »

Henry de Montherlant

« À *BIENTÔT, parents chéris ! Confiance, je laisse ici ce cahier [...]. Je l’ai écrit en pensant à vous et je vous le remettrai bientôt. Je vous ai juré de revenir, je reviendrai, si Dieu le permet*[1]. » Raymond Maufrais n’est jamais revenu. Ni Dieu, ni, encore bien plus sûrement, l’enfer vert, ne le permirent. Le cahier qu’il s’apprête à abandonner, à la couverture salie, c’est le journal de son expédition, sans aucun doute la plus insensée, la plus pathétique, aussi inutile qu’absurde, de l’histoire de l’aventure contemporaine. Cette expédition marque, d’une certaine manière, une rupture. Elle clôt l’ère de l’aventure « exploration » et inaugure celle de l’aventure « exploit ».

Quand, d’une main tremblante de fièvre, il griffonne au crayon ces mots sur lesquels s’interrompt son journal, Raymond Maufrais est captif de la jungle amazonienne et ne peut ignorer qu’il va inexorablement être avalé par celle-ci. Comme, vingt-cinq ans plus tôt, l’explorateur anglais Percy Fawcett. Comme, quatre siècles auparavant, le découvreur de l’Amazone en personne, le conquistador Francisco de Orellana[2], celui-là même qui affirma avoir aperçu, au fin fond d’une forêt sans fin – qu’il n’avait en réalité qu’entrevue – un royaume peuplé de femmes guerrières, amputées d’un sein pour mieux décocher leurs flèches, d’où tout mâle était exclu sauf lorsqu’elles avaient besoin de se reproduire. Si l’on ne trouva jamais la moindre trace susceptible de conduire à l’antre de ces guerrières, en

revanche elles enfiévrèrent les esprits jusqu'au milieu du XIXe siècle, quand il fut définitivement établi que les Amazones n'étaient qu'un mythe, sans doute né d'une confusion ou d'une hallucination d'hommes frustrés de femmes. Mais n'est-ce pas ainsi que les mythes naissent ?

Ce vendredi 13 janvier 1950, Raymond Maufrais se tient sur l'une des berges du Tamouri, dans les confins sud de la Guyane, et veut croire que l'impossible ne l'est pas encore tout à fait. Vêtu d'un short et coiffé d'un feutre crasseux difforme, il a le torse et les pieds nus. Le soleil est déjà haut, bien que l'heure soit encore matinale. La chaleur est étouffante. Les quelques lambeaux de brume nocturne qui résistaient finissent par se dissiper. La moiteur de l'air le rend presque palpable. La torpeur envahit la forêt, où plus rien ne bouge. Les oiseaux se sont tus ; les cigales ont pris le relais, jusqu'au crépitement de l'incontournable averse de fin d'après-midi qui les fera taire. Au crépuscule, un singe rieur, dissimulé dans les hautes branches, poussera peut-être quelques rires stridents. Le murmure d'une chute proche atténue l'impression de solitude absolue.

Au bout d'un mois en solitaire dans le « Grand Bois », comme les Guyanais appellent l'Amazonie, avec, pour assurer sa subsistance, une dérisoire carabine, un peu de fil à pêche et quelques hameçons, ainsi qu'une machette pour se frayer un passage dans une végétation inextricable et pleine de traîtrises, Raymond Maufrais n'en peut plus. Il est au bord de l'épuisement, tant physique que moral. Ses jambes le soutiennent à peine. Elles sont couvertes d'ulcères, qui suintent au moindre frottement et qui attirent les mouches dorées. Ses pieds, truffés d'épines, suppurent. Marcher lui est pénible. Sa fatigue empire encore sous l'effet des poussées de fièvre et des crises de dysenterie à répétition, qui plus est accompagnées de saignements. La faim ne le lâche plus. Il maigrit de jour en jour. À ses tristes dépens, Raymond Maufrais a découvert que l'Amazonie offre peu de nourriture à l'homme. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir été averti.

Avant de quitter Paris, il a rendu visite à Jean Hurault, de l'Institut géographique national, qui s'apprêtait à partir pour sa troisième expédition en Guyane. Celui-ci lui a expliqué que la forêt est un « désert végétal » où trouver de quoi manger est difficile. Les dangers encourus ne sont pas ceux maintes fois évoqués. Les fauves et les serpents y sont rares et se terrent. Non, le vrai danger, ce sont les guêpes – dont les piqûres peuvent immobiliser pendant plusieurs jours –, les moustiques, les fourmis, les tiques qui se glissent sous la peau, les diarrhées, les douleurs d'estomac, les

plaies qui s'infectent et qui s'ulcèrent, les mycoses, et particulièrement les fièvres, qui transforment un homme en *« loque prostrée et grelottante*[3] *»*.

Ses chances de survivre sont nulles, ou si ténues que cela revient au même. Si Raymond Maufrais se ment à lui-même en niant l'évidence, il le fait surtout pour ses parents, qui attendent, anxieux, dans leur modeste appartement du vieux Toulon, à deux pas du port et de l'arsenal, son retour ou du moins des nouvelles rassurantes. Il en éprouve un remords lancinant. Il est leur fils unique, il vient d'avoir 23 ans. Il se refuse à ajouter à leur stoïque chagrin un plus grand malheur. Il ne cesse de s'inquiéter de la peine terrible que sa mort entraînerait, tout en espérant que leur amour et sa foi suffiront à déjouer le destin.

À l'aube, il s'est arraché à grand-peine de son hamac pour aller chasser. C'était sa dernière nuit dans son hamac. Les petits matins sont frais en Amazonie. Il serait bien resté un peu plus longtemps blotti au creux de celui-ci, dans sa tiédeur, à contempler la forêt *« fantomatique, pleine de brume dense d'où se détachent de grosses lianes »*. La beauté fugace de la jungle au lever du soleil ne le laisse pas insensible, malgré sa situation désespérée. Il est subjugué par la majesté de cette forêt. Mais le moment le plus propice pour débusquer un animal, c'est le point du jour, avant qu'il ne se cache pour le restant de la journée, et Raymond s'est donc extirpé de son hamac, a saisi sa carabine et sa machette, puis il est parti en quête d'un peu de nourriture.

Deux heures plus tard, il revient, bredouille une fois de plus. Sur son parcours, il n'a pas croisé le moindre gibier à tirer ou sabrer, pas un serpent, pas un volatile, pas un singe, pas une tortue. Décidément, cette forêt est bien *« un pays mort »*, le *« pays à la Belle au bois dormant »*. De comestible, il n'a trouvé qu'un misérable pois sucré, communément appelé *inga*. *« C'est une longue gousse brune emplie de miel brûlé et de petites amandes amères,* narre-t-il dans son journal. *Les fourmis déjà y avaient installé une garnison ; j'eus tôt fait de la chasser et ma langue avide, décapant le fruit, ne leur laissa plus rien. »* Il a beau tenter de se raisonner et se répéter que la meilleure façon de dominer la faim est de ne pas y penser, rien n'y fait. Manger, manger, manger, il n'a que ça en tête. Il éprouve un insatiable besoin d'avoir quelque chose à mastiquer, de sentir une fois, une seule fois, son estomac repu.

L'obsède la nécessité de quitter ce coin de brousse où chaque jour qui passe l'affaiblit davantage. Ce coin de brousse, connu sous le nom de

« degrad Claude » est une sorte de petit promontoire rocheux de couleur sombre, entre l'anthracite et le noir. Le mot *degrad* désigne en Guyane une portion de la berge d'une rivière où il est possible d'accoster avec une pirogue et de faire étape. Parfois ces embarcadères sont peuplés de quelques familles de Boni, descendants d'anciens esclaves noirs ayant fui dans la forêt. Quand ce n'est pas le cas, on y trouve des carbets abandonnés, sortes de huttes réduites à un toit de feuillage soutenu par des pieux bancals auxquels on accroche son hamac à l'abri de la pluie et que chaque utilisateur occasionnel s'efforce de maintenir en état.

Au degrad Claude, où il est arrivé deux semaines plus tôt au terme d'une marche harassante de dix-huit jours, il y en a quatre, plus ou moins démantibulés, vestiges d'une expédition scientifique officielle qui l'a précédé de quelques mois. Il y a installé son bivouac, qu'il a surnommé « camp Robinson » car il se perçoit, à l'instar du personnage de Daniel Defoe, comme un naufragé solitaire, cerné par une vaste étendue infranchissable. À cette différence, souligne-t-il, que Robinson avait à sa disposition des outils, du blé, même une chèvre..., du lait et du fromage, *« Ah ! le veinard... »*, alors que lui-même est confronté à une disette chronique. Comparée à la jungle amazonienne, l'île de Robinson passe pour le pays de Cocagne.

Plutôt un gros ruisseau qu'une rivière, le Tamouri est son dernier espoir de salut. Du moins le croit-il, ou veut-il y croire. C'est un affluent du Camopi, lui-même tributaire de l'Oyapock, le fleuve qui marque à l'ouest de la Guyane la frontière avec le Brésil. Raymond Maufrais sait qu'à environ soixante-quinze kilomètres de là, sur la rive gauche du Camopi, se trouve un campement de prospecteurs d'or, le camp Bienvenue. Il va tenter de l'atteindre, en nageant quand il y aura du fond, ou en crapahutant entre les obstacles. Même pour un homme bien portant, c'est un défi insurmontable. Mais il n'a pas le choix. Il compte aussi sur l'aide du courant, qui devrait pouvoir l'entraîner. La nuit, il dormira sur un rocher auprès d'un feu qui, espère-t-il, le réchauffera un peu, car il ne veut pas s'encombrer de son hamac ni de ce qui lui reste de son pauvre barda.

Pour son malheur, le Tamouri appartient à cette catégorie de rivières que les Guyanais qualifient de « sales ». Son cours, par endroits recouvert d'une végétation dense, est fréquemment encombré d'arbres tombés, qui forment des retenues où stagnent des amas de débris végétaux en putréfaction. Son débit est lent, puis soudain s'accélère à l'approche d'un

des périlleux rapides qui s'égrènent le long de son parcours, et d'où émergent des rochers aux arêtes acérées. Le courant qui se forme alors est souvent trop fort pour donner à un homme la chance d'y résister. En revanche, il ne cache pas de piranhas, ces petits poissons carnivores d'une voracité redoutable qui dévorent leur proie, homme ou animal, en un temps record, ne laissant que les os, ni de raies venimeuses dont la piqûre, provoquant une épouvantable douleur accompagnée de fièvre, peut être fatale. Leur présence aurait d'emblée rendu vaine sa tentative.

Maufrais compte mettre dix jours pour arriver à Bienvenue. *« Dix jours où je ne mangerai certainement pas,* écrit-il, *car inutile de songer à emporter la carabine pour cette tentative. Je ne puis compter que sur la providence qui me donnera l'occasion de sabrer un crocodile endormi sur une plage, un serpent sur une liane, harponner une raie sur fond bas ou un* aïmara[4] *entre deux roches... le tout fort aléatoire [...]. Même sans manger je pense pouvoir tenir, car je veux arriver. »*

La faim est pour lui une souffrance plus morale que physique, son imagination lui faisant miroiter des repas dignes de Gargantua. La veille de son départ, encore confiant dans ses chances, il affirmait, dans son journal : *« Dompter son imagination, c'est aussi dompter sa faim. »* Il éprouvait même une exaltation à la perspective de cette aventure. *« Je sens que ça va être une expérience extraordinaire,* peut-on lire à la date du 12 janvier. *N'est-ce pas là, en effet, la véritable vie primitive qui me séduit. L'homme civilisé transformé en amphibie dans les rivières de Guyane ! Sans autre recours pour vivre que son adresse, sa force, sa volonté, sans arme à feu, à demi nu, sans abri... Ça devient passionnant, je m'emballe, je m'enthousiasme... [...] Là vraiment seront réalisés mes rêves [...]. »* Le moment d'exaltation passé, il pense écrire une lettre pour ses parents et, dit-il, la déposer sur le sac au cas où... Mais, à peine l'idée l'a-t-il effleuré qu'il la chasse : il y arrivera, alors à quoi bon ? La hâte de pénétrer cet inconnu efface cette pensée morbide.

Au moment où il s'apprête à se mettre à l'eau, elle lui revient cependant. En lieu et place de cette lettre qu'il n'a pas écrite, il va laisser son cahier, dans l'espoir que quelqu'un, un jour, le trouve et le leur fasse parvenir – ce qui sera effectivement le cas. S'il abandonne son cahier au degrad Claude, c'est bien qu'à cet instant il ne se fait plus d'illusions sur le sort qui le guette. Le miracle auquel il a cru n'aura pas lieu. Le « cas où » envisagé puis récusé lui paraît inéluctable.

Il glisse alors son cahier dans une boîte métallique étanche, décroche et plie son hamac, sa moustiquaire. Il enfouit la boîte dans le tas et ferme son sac à dos. Il laisse ce qui lui reste de balles. Avec la bâche qui lui servait à se protéger de la pluie la nuit, il recouvre le tout puis dépose par-dessus son chapeau, qui ne pourrait que le gêner pour nager. Contre l'insolation, quelques grandes feuilles feront office de couvre-chef. Il dépose sa carabine au pied d'un arbre voisin.

Il emportera seulement sa machette – son sabre d'abattis, comme on disait à l'époque –, attachée à une corde de manière à pouvoir la porter en bandoulière et garder les mains libres. Dans une poche étanche qu'il fixera à son dos, il loge son appareil photo[5], un couteau, des allumettes, l'encens qui lui sert à faire prendre le feu, un anorak, une ligne et des hameçons, une seringue, deux ampoules de sérum antivenimeux, de la quinine, sa carte et un crayon, sans oublier sa pipe et du tabac. Fumeur invétéré, comme beaucoup d'hommes en ce temps-là, Raymond Maufrais voyait en sa pipe son grand réconfort quand le soir, le ventre creux dans son hamac battu par la pluie, la nostalgie le prenait. À la lueur d'une chandelle coincée entre ses genoux, il notait alors dans son journal les souvenirs de Paris qui surgissaient à sa mémoire : odeurs des couloirs du métro, du papier et de l'encre du journal du soir, doux bruit de la pluie qui tape sur les volets. *« Par les rainures de la persienne,* note-t-il un jour, dans une veine digne de Simenon, *on voit un bout de bitume glacé avec le reflet des réverbères jaunes et on entend le vent qui fait grincer les enseignes sur leur tige rouillée ou fait dégringoler avec un bruit mat quelques tuiles. »* Ce monde, dont pourtant il se dit las, est bien présent à son esprit : la salle à manger nette et intime où ses parents et lui prenaient leurs repas ; le fauteuil en cuir où il fait bon lire, à la lumière tamisée que répand la lampe sur le guéridon croulant sous les revues et les journaux. Il revoit encore sa mère, parfaite ménagère, lui faire les gros yeux lorsqu'il laisse tomber la cendre de sa cigarette. Toutes ces images ont dû se bousculer quand il s'est mis à l'eau pour faire ses premières brasses.

À partir de cet instant, on ne saura plus rien de lui. Le plus probable, c'est qu'il s'est noyé dans les jours qui suivirent et qu'un crocodile ou des charognards ont achevé l'œuvre de la fatalité. Ou peut-être a-t-il mis lui-même volontairement un terme à son calvaire, conscient que c'en était fini, à la manière des Indiens âgés de certaines tribus quand ils sentent leur mort imminente. Au bout de quelques jours, complètement épuisé, réalisant qu'il

n’atteindra jamais Bienvenue, il s’est alors enfoncé dans la forêt, couché sur le sol et laissé doucement périr d’inanition. Vouloir sa mort représente, pour l’homme trop orgueilleux qui s’est abusé lui-même, un sursaut de dignité.

*

« Pas une chance sur mille », « tu n’en reviendras pas », « tout y pourrit, tu y pourriras toi aussi », lui avait-on prédit sans exception. Mais il n’en avait eu cure : *« [...] Éloquence de perroquets, vaines diatribes ! [...] Oui, je réussirai, messieurs les pessimistes »*, répliquait-il avec cette touche d’arrogance que seule inspire l’inconscience de la jeunesse. Ces incitations au renoncement n’étaient pour lui que jalousie, mesquinerie, médisance gratuite. Il fustige dans son journal ces grincheux qui se répètent à l’envi. Ce projet fou effrayait pourtant tous ceux à qui il l’exposait, quand ils connaissaient un tant soit peu la forêt amazonienne.

Sans le sou, sans réelle expérience, sans préparation mentale ni physique, avec seulement quelques vagues connaissances sur la jungle guyanaise, Raymond Maufrais était arrivé six mois plus tôt, le 8 juillet 1949, à Cayenne. La revue *Sciences et voyages* lui avait avancé l’argent de son passage à bord du *Gascogne*, en échange de futurs articles. Durant la traversée, un jour qu’il est appuyé au bastingage, absorbé dans ses rêveries d’exploration, un homme l’aborde. Il se présente : Bernard Quris, procureur de la République de Guyane, de retour de vacances en métropole. Il a entendu Raymond Maufrais à la radio et veut savoir s’il est vraiment décidé à faire ce qu’il a dit. Le jeune homme confirme.

Oui, son intention est bien de gagner d’abord la source de l’Oyapock et, à partir de là, tout seul et à pied, en s’ouvrant la voie à coups de machette et en comptant sur la seule forêt pour se nourrir, d’établir la jonction avec la source du Jari (affluent de l’Amazone), au nord du Brésil, distante d’environ sept cents kilomètres à vol d’oiseau, en passant par les monts Tumuc Humac. Cette chaîne de collines qui n’excède pas trois cents mètres constitue la ligne de partage des eaux entre les bassins amazonien et guyanais. De nos jours encore, elle demeure une région mystérieuse et rarement visitée. À l’époque, elle était à peine cartographiée. Raymond Maufrais prétend aller sur place pour vérifier son existence – pourtant établie depuis longtemps, et dont aucun géographe ne doutait plus. Au terme de cette « randonnée », que pas même un Indien n’aurait eu

l’imprudence d’envisager, il pense atteindre Belem, en descendant le Jari puis l’Amazone en pirogue.

Par la même occasion, Raymond Maufrais se propose d’être le premier Blanc à entrer en contact avec les Oyaricoulets (« Grandes Oreilles », en dialecte), une tribu d’Indiens féroces, grands, blonds, aux yeux bleus, aussi invisibles qu’invincibles, dont le seul nom provoque la frayeur des autres tribus du sud de la Guyane. Or, l’administration française avait déjà recensé toutes les tribus indigènes de Guyane et leurs fiefs respectifs, concluant à l’inexistence de ces fameux Oyaricoulets. Ce mythe a probablement pour origine l’arrivée des premiers Blancs, au début du XVIe siècle, à l’embouchure de l’Amazone, à moins que ce ne soit, une fois de plus, Francisco de Orellana, puisque dans la relation de son voyage, véritable tissu d’affabulations, aussi invraisemblables les unes que les autres, il fait en effet mention d’une rencontre éphémère avec des Indiens grands et blancs de peau : *« Un jour arrivèrent quatre indigènes de très haute taille,* peut-on y lire. *Ils dépassaient d’une bonne main le plus grand d’entre nous. Ils étaient très blancs et leur chevelure leur tombait jusqu’à la taille. [...] Ils repartirent sans que nous ayons pu savoir d’où ils étaient venus*[6]*. »* Plus personne ne vit d’Indiens répondant à ces caractéristiques physiques. Cela n’empêcha pas la croyance en leur existence de persister et de se colporter jusqu’à la moitié du XXe siècle, les Oyaricoulets n’en étant qu’une version parmi d’autres. Leur présence était périodiquement signalée ici ou là, mais toujours dans des régions inhospitalières, d’accès impossible ou périlleux.

Quand Raymond Maufrais finit d’exposer son projet au procureur, celui-ci, qui l’a écouté sans mot dire, sans doute un peu éberlué, ne peut s’empêcher de lui rétorquer : « C’est une plaisanterie ?

— Non, non, c’est très sérieux... Vous me prenez pour un illuminé ?

— Non, pas du tout, mais votre projet me semble insensé[7] ! »

Le procureur se prend de sympathie pour ce grand jeune homme de près d’1,80 mètre, un peu lunaire, au regard franc et au sourire avenant, un candide intrépide. Sa compagnie est agréable et divertissante. Une fois débarqués, il le présente à son collègue, le substitut Pierre Bernard, qui lui offre l’hospitalité. Avec sa femme et ses trois enfants, il occupe une spacieuse maison de maître dans le centre de Cayenne. La famille le considère comme l’un des siens. Raymond Maufrais reste deux mois et demi parmi eux.

Dans son journal, il se montre très évasif sur ses activités durant ce séjour. Il dit fréquenter la bibliothèque, se documenter, apprendre quelques mots des dialectes des tribus qu'il est supposé rencontrer. Il rédige trois reportages pour *Sciences et voyages*, dont un assez émouvant sur une léproserie. Bref, il trompe davantage son oisiveté qu'il ne prépare son expédition. Il souffre de son impécuniosité. Le manque d'argent l'empêche de louer une pirogue et son équipage qui l'aurait conduit directement à pied d'œuvre, à la source de l'Oyapock. Contre son gré, il se retrouve coincé à Cayenne dans l'attente d'une hypothétique occasion de gagner le point de départ de son périple. Sa situation d'*« esclave de sa pauvreté »* commence à lui donner le cafard. Cafard, ou peur de ce qui l'attend ? s'interroge-t-il. En s'éternisant à Cayenne, il craint que sa volonté ne s'effrite, donnant ainsi raison à tous ses détracteurs qui le traitent de fumiste ou de fou.

Le 4 septembre, il vend une des deux carabines qu'il avait apportées de France, une Winchester, une valise de cuir à laquelle il tenait particulièrement et sa cellule photographique dont il estime qu'elle lui serait de peu d'utilité durant son voyage, préférant se fier à son intuition pour faire les réglages de son appareil Foca 24/36. Au sujet de cette vente, circule la rumeur invérifiée selon laquelle il se serait défait de ce matériel pour régler une dette de jeu. Dans le but de se faire un pécule qui lui aurait permis de financer son expédition, Raymond Maufrais aurait fréquenté quelques tripots de Cayenne et joué au poker avec d'anciens bagnards, appelés par euphémisme « vieux Blancs ». On a même prétendu que si, au dernier moment, il n'a pas renoncé à son expédition qu'il savait vouée à l'échec, c'était pour fuir quelques créanciers décidés à lui faire rendre gorge.

Quoi qu'il en soit, la seule préparation physique à laquelle il s'est soumis aurait dû le dissuader d'insister dans son entreprise. Avec un bagnard récemment libéré, il effectue à travers la forêt le trajet de Mana, à l'embouchure de la rivière du même nom, à Organabo, un gros bourg en bord de mer, à une quarantaine de kilomètres à l'est. Il ne cesse de pleuvoir durant toute la durée de l'expédition. Ils portent chacun sur le dos un barda de quarante kilos, bien trop lourd. Leur progression est très lente. Ils s'enlisent dans un sol spongieux, trébuchent sur les racines qui dépassent, s'affalent de tout leur long dans la fange, pataugent dans les marécages, rampent pour passer sous d'énormes arbres tombés qui leur barrent le passage, ou les escaladent, s'empêtrant dans les lianes. Quand, au bout de

trois jours, ils atteignent enfin Organabo, ils sont épuisés et ils ont les pieds en sang.

Les bottes de cuir de Maufrais n'ont pas résisté à cette équipée. Sous l'effet de l'humidité et de la boue, elles ont rétréci et lui serrent les mollets avec la force d'un étau. Pour pouvoir continuer, il a été obligé de les découper au rasoir, les transformant en souliers complètement inadaptés à la marche en forêt. La seule chaussure appropriée à l'Amazonie, c'est la botte de caoutchouc. Les gendarmes de Sinnamary, petite ville voisine de leur lieu d'arrivée, qui les accueillent à la fin de cette marche forcée sont impressionnés par leur état physique, aussi peu reluisant, disent-ils, que celui de bagnards qui auraient fui le pénitencier de l'île du Diable. Mais Raymond Maufrais ne paraît pas prendre conscience que ce sera bien plus éprouvant dès qu'il s'enfoncera en solitaire dans la jungle, que son entreprise est irréaliste, qu'il ne s'agit que d'un caprice puéril.

Enfin, l'occasion tant espérée se présente. Sur intervention du substitut Bernard, une mission minière de deux pirogues motorisées qui s'apprête à remonter la Mana (la troisième plus grosse rivière de Guyane, après l'Oyapock et le Maroni qui marque la frontière à l'ouest avec le Surinam) accepte de le prendre. En compagnie de Boby, un pauvre fox-terrier *« au poil ras, blanc sale, ventre rosé, taches noirâtres sur ce rose indécent et maladif [...], aux crocs pas bien terribles »* que son hôte lui a offert pour qu'il ait au moins un compagnon, Raymond Maufrais rejoint la mission, qui part de Mana le 6 octobre à l'aube.

C'est Tintin et Milou sur la piste des Arumbayas[8] ! Boby n'a peut-être pas la prestance de son *alter ego* de papier, mais Maufrais se revendique reporter comme le héros d'Hergé. L'analogie ne s'arrête d'ailleurs pas à ses velléités professionnelles, ni à sa compagnie canine : le surlendemain du départ, Raymond et Boby sont eux aussi emportés par des flots tumultueux, vers les rapides. Maufrais voit son chien malmené par les tourbillons avant de subir le même sort, et se met à prier. Ils en réchappent de justesse. Quand enfin ils se retrouvent sains et saufs, Tintin se contente d'un flegmatique *« Nous sommes sauvés, Milou ! »,* Raymond Maufrais s'exclame : *« On l'a échappé belle, hein, mon vieux ! »*

Quatre-vingt-dix-neuf sauts interrompent le cours de la Mana. Leur franchissement donne à Raymond Maufrais un avant-goût de ce qui l'attend. À chaque saut, on doit décharger les bagages, et haler la pirogue depuis le rivage à l'aide de cordes pour lui faire passer les eaux

tourbillonnantes. « Franchir à la cordelle », c'est ainsi que l'on appelle la manœuvre. Ceci fait, il faut bien sûr recharger. Parfois, le courant est tellement fort que c'est la pirogue que l'on doit hisser sur la rive, tirer, pousser jusqu'à l'amont du saut et remettre à l'eau. Le soir, malgré la fatigue, il faut installer le bivouac, préparer le dîner, faire sécher les vêtements, qu'on enfilera encore humides le lendemain à l'aube, après avoir avalé en guise de petit déjeuner les restes froids de la veille.

Six jours après le départ, le chef de la mission, ingénieur de l'Union minière de la haute Mana, tire un caïman. Le saurien semble avoir été touché mortellement. Le tireur, dénommé Thiébault, incite Raymond Maufrais à aller le récupérer : « Allez-y, n'ayez pas peur, il est mort et bien mort.

— Pourquoi pas ? » réplique le jeune homme.

Nu et armé d'un poignard, il plonge. Il remonte à la surface à deux mètres du crocodile qui, la gueule grande ouverte, est loin d'être mort. Il n'est que sérieusement blessé. L'animal fuit, pour soudain faire volte-face et revenir à la rencontre de Raymond Maufrais. Celui-ci, un peu effrayé, se prépare à se défendre ; il brandit son poignard, quand le crocodile fait à nouveau demi-tour et prend la direction des pirogues. Dès qu'il en est à portée, un piroguier noir cherche à le faire reculer en le frappant à coups de sabre sur la tête. Arrivant alors par-derrière, Maufrais le poignarde à plusieurs reprises et l'achève, au soulagement de tous. En guise de trophée, il mange au dîner un morceau de la queue, une pièce de viande coriace mais dont le goût lui plaît, sous le regard interloqué de ses compagnons. En dehors des Indiens, personne ne mange, par tabou, de chair de crocodile en Guyane. Un peu plus tard, allongé dans son hamac, il revit la scène. Il en éprouve une frayeur rétrospective.

Trois jours après cet incident, ils arrivent, sans autres histoires, au degrad Sophie, à la confluence d'une rivière du même nom. Comme prévu, Raymond Maufrais s'y sépare de la mission. Dans ce bourg pouilleux d'orpailleurs composé de quelques paillotes, le gramme d'or fait office d'unité monétaire et la moindre denrée coûte un prix exorbitant. Pour Raymond Maufrais, l'aventure commence là.

La remontée de la Mana va l'obliger à un détour d'au moins deux cents kilomètres à travers forêt et rivières, qui lui fera croiser la Guyane d'est en ouest, presque dans sa totalité, s'il persiste à vouloir partir de la source de l'Oyapock. Le plus raisonnable serait maintenant qu'il y renonce, remonte

le Maroni jusqu'à sa source et de là tente d'établir la jonction avec le Jari en traversant, et non en longeant, les Tumuc Humac. Ce trajet constitue la seule option à peu près réaliste ; l'inconvénient pour lui c'est qu'elle ne représenterait pas une première. Donc, rien ne l'en dissuadera, son point de départ sera l'Oyapock.

Ce détour doit d'abord le conduire par un sentier forestier jusqu'au Maroni puis, en suivant ce fleuve, à Maripasoula, qui n'est alors qu'un poste administratif de quelques cases. Ensuite, en remontant en pirogue l'Ouaqui, une « rivière sale », affluent de la rive droite du Maroni, il pense atteindre le saut Verdun où commence le chemin des Emérillons. La tribu des Emérillons a pour particularité d'être divisée en deux, chaque partie occupant un territoire distinct, l'un dans le bassin du Maroni, l'autre dans celui de l'Oyapock. Ce chemin leur permet de se rendre visite régulièrement. En réalité, ce n'est qu'une piste à peine tracée dans la forêt reliant l'Ouaqui au Tamouri, entre le saut Verdun et le degrad Claude. Bien que longue d'une quarantaine de kilomètres, elle est presque indiscernable pour un œil inexercé. Seules de petites branches de jeunes arbres, brisées de loin en loin à hauteur de genou, la bornent.

Ce type de piste est extrêmement rare. Les Indiens construisent leurs villages sur les rives des cours d'eau ou dans leur proximité immédiate. Dès lors, les relier par des sentiers s'avère inutile. On va d'un village à l'autre en pirogue. Du reste, en dehors d'un territoire balisé autour de leurs villages, que parcourent quelques pistes bien identifiables par eux, les Indiens répugnent à s'enfoncer dans la forêt, en raison précisément du risque de s'égarer, même lorsqu'on a, comme eux, un sixième sens pour se repérer dans ce fouillis végétal. Les indigènes d'Amazonie sont d'abord une population fluviale et non sylvestre, contrairement à l'idée répandue.

Quand il sera arrivé au degrad Claude, Raymond Maufrais entend tout bonnement mettre le cap sur la source de l'Oyapock en traversant une jungle que jamais pied d'homme n'a foulée (ni ne foulera). Ce trajet d'une bonne centaine de kilomètres, il le considère comme une sorte d'apprentissage. Malheureusement pour lui, la petite quarantaine de kilomètres du chemin des Emérillons aura raison non seulement de sa santé et de ses illusions, mais aussi finalement de sa vie.

Aujourd'hui, le chemin des Emérillons sert de terrain d'entraînement à des commandos de la Légion étrangère ou de l'infanterie de marine basés en Guyane. Ils le parcourent en une dizaine d'heures, entre le lever et le

coucher du soleil. Raymond Maufrais mit, quant à lui, presque trois semaines, et quelles trois semaines !

Le 20 octobre, il est toujours au degrad Sophie. Alors qu'il se repose dans son hamac d'une visite effectuée à un gisement aurifère, un « placer », voisin en vue d'écrire un article, le hasard veut qu'arrive le géographe Jean Hurault. Hurault revient des Tumuc Humac, où il était chargé de réaliser des relevés topographiques sur la frontière avec le Brésil. Il est accompagné d'un certain docteur André Sausse. Dans la soirée, les deux hommes tentent de dissuader le jeune Raymond une nouvelle fois : « Allons, Maufrais, revenez avec nous à Cayenne et rentrez à Paris, vous avez déjà fait suffisamment ici... Avec la saison des pluies, il est trop tard pour partir », lui conseille le docteur Sausse. Raymond Maufrais se rebiffe et lui lance : « Vous ne m'accordez aucune chance... Vous allez faire un mauvais prophète ! »

Avant qu'ils ne se séparent, le surlendemain au matin, Jean Hurault, qui a pressenti que Raymond Maufrais n'avait pas un sou vaillant, lui donne tout l'argent liquide qu'il a sur lui. La somme, cinq mille francs d'alors, ne représente pas un montant très élevé mais ne peut qu'être bienvenue. Le jour précédent, Maufrais avait été contraint de vendre son revolver en échange de cinquante grammes d'or, avec lesquels il a acheté de la pacotille destinée aux Indiens qu'il imagine rencontrer et loué les services d'un porteur. Celui-ci doit le conduire jusqu'au Maroni et l'aider à porter ses deux sacs, de trente kilos chacun. Mais, à peine en forêt, il se plaint que le fardeau est trop lourd et refuse d'aller plus loin. Après marchandage, il lui impose un second homme contre dix grammes d'or. Le trio repart.

Vert oppressant, arbres écroulés, amoncellement de broussailles, pénombre entrecoupée de rares éclaircies, silence lourd, odeur de pourriture, Raymond Maufrais renoue avec la difficulté de la marche dans la jungle. Chaussé de tennis, il ne cesse de glisser sur un sol jonché de feuilles en décomposition. Pourtant, il ne fait que suivre une piste régulièrement fréquentée. Qu'en sera-t-il, là aussi, quand il devra s'ouvrir le passage à grands coups de sabre d'abattis ?

Après s'être séparé de ses deux porteurs, la fin du voyage jusqu'à Maripasoula se fait en pirogue avec deux Boshs (descendants d'esclaves noirs du Surinam, ex-Guyane hollandaise, ayant fui en territoire français), qui ont accepté de l'accompagner en échange de six grammes d'or la journée. Le dîner de la veille, deux œufs et un peu de riz, servi par une

matrone noire dans le village où il bivouaquait, La Grève, lui a coûté deux grammes. De la vente de son revolver il ne lui reste rien quand enfin il arrive à Maripasoula. Le gendarme en charge du poste, Émile Boureau, attend sa relève depuis trois mois ; heureux d'avoir la visite d'un métropolitain, il l'accueille avec joie et l'installe à l'infirmerie, tenue par un ancien bagnard *« libéré et sympathique »* qui veille sur un vieil orpailleur à l'agonie.

Une longue attente commence. Arrivé le 26 septembre au soir, il ne repart de Maripasoula que le 14 novembre. Désœuvré, il s'ennuie, écrit encore, laborieusement, un reportage pour *Sciences et voyages*, envoie un télégramme à son ancien hôte pour lui demander un prêt – requête qui reste sans réponse. Un commerçant arabe de Benzdorf, le poste hollandais voisin, à une heure et demie de pirogue, où il se rend à plusieurs reprises, consent à lui avancer la somme de quinze mille francs, qu'il dépensera pour honorer ses dettes, à condition qu'il lui en rembourse vingt mille. Pour poursuivre son voyage, il lui faudrait une pirogue, mais il ne dispose pas de la somme nécessaire, malgré ce curieux prêt. Sur la base de quels gages un commerçant anonyme, dans un trou perdu au bout du monde, a-t-il pu faire confiance à un inconnu qui a dû lui paraître, vu son projet, un peu farfelu ? Mystère...

Le gendarme Boureau part le lundi 14 novembre en tournée d'inspection de routine de deux villages, Grigel et Vitallo, sur l'Ouaqui. Il offre de l'emmener, ce qui le rapprochera du chemin des Emérillons. En cours de route, ils prennent à bord un douanier créole, Zéphir. Deux piroguiers boni sont aussi du voyage. Le soir, au bivouac au degrad Roche, le douanier ne peut s'empêcher de dire à Raymond Maufrais : « Quel courage... J'ai l'impression de vous conduire à l'échafaud.

— Merci Zéphir, répond Maufrais, et que le doux vent dont tu portes le nom m'accompagne. »

Puis, il ajoute pour lui-même : *« Le gendarme Boureau est un homme sympathique, mais après ce que m'a dit Zéphir, son nom me donne froid dans le dos. »* Maintenant que le moment décisif approche, Raymond Maufrais sent une peur diffuse des jours à venir s'immiscer en lui, mais il ne s'en ouvre qu'à son journal. *« L'aventure sans souffrance morale de temps à autre ne serait plus la belle aventure »*, se dit-il aussitôt pour se redonner le moral ; il estime encore que l'effort physique n'est rien, c'est surmonter un moral défaillant qui compte.

Le groupe arrive le lendemain à la mi-journée à Grigel, un ancien village de mineurs qui ne compte plus que trois habitants. Ces derniers font don à Raymond Maufrais d'une pirogue en triste état, qui se pourrissait lentement, mais encore en mesure de naviguer dix à quinze jours, ce qui lui suffit amplement. Il espère d'ici là être enfin seul avec Boby au « *cœur des ténèbres* ». En attendant le moment de se coucher, il s'emploie à calfater sa pirogue de son mieux. Tandis qu'il s'affaire, il ne peut dissimuler son appréhension de l'inconnu et des risques désormais imminents qui l'attendent. Le gendarme s'en aperçoit et, sentant son appréhension, lui déconseille de partir. Raymond Maufrais affirme qu'au contraire son moral est excellent. Il se dit en son for intérieur qu'il serait pris pour un fou s'il reconnaissait le contraire. Moral en berne, pirogue pourrie, bagage trop lourd, matériel inadapté, inexpérience et méconnaissance du milieu, si Raymond Maufrais n'est pas fou, son entreprise l'est assurément.

Le lendemain matin, le gendarme Boureau propose de l'emmener et de remorquer sa pirogue jusqu'à Vitallo, un tout nouveau village, le dernier endroit habité sur l'Ouaqui, terminus de sa tournée. Raymond accepte. À la première courbe du fleuve, le moteur manque de puissance pour tirer la pirogue : il cale et ne peut repartir. Ils retournent au hameau. Comme la réparation s'annonce longue, Maufrais décide de continuer seul, à la pagaie dont il connaît à peine le maniement. Auparavant, il fait établir par le gendarme le constat officiel de son départ, qui précise qu'il est seul à bord d'une pirogue et emporte pour quelques jours de vivres. Le document énumère le contenu de son barda : 6,5 kg de munitions, 3 kg de matériel de couchage, 5 kg de films et instruments de mesure, 2 kg de produits pharmaceutiques, 2,5 kg de pacotille destinée aux Indiens, 7 kg de matériel divers. Il précise par ailleurs que *« Maufrais, étant démuni de toute ressource pécuniaire, est dans l'impossibilité absolue de se procurer l'aide de quiconque*[9] ». Ensuite, il détaille l'itinéraire que prévoit de suivre Raymond Maufrais, en soulignant qu'il passera par la chaîne inexplorée des Tumuc Humac, ce qui n'est pas tout à fait exact sans être entièrement faux. Ces monts ont été explorés en partie, dès le XIXe siècle, tant côté français que brésilien.

Arrivé au premier rapide, Maufrais voit la pagaie se briser net contre une roche. Il s'en fabrique une autre, grossière, avec son sabre d'abattis et son couteau. Finalement il franchit le rapide à la cordelle et découvre la dureté de l'exercice. Le courant le culbute avec son bagage, qu'il parvient à

récupérer, mais complètement détrempé. Vers 4 heures de l'après-midi, il s'arrête sur la rive et se prépare à passer sa première nuit en solitaire. Et, déjà, il a une poussée de fièvre. Une chanson qui parle de Paris lui revient en mémoire. Elle le plonge dans la mélancolie. Il songe alors à trouver un prétexte pour revenir à Cayenne, *« vers la vie »*. Mais non, ça ira mieux demain. La pluie tambourine sur la bâche tendue au-dessus du hamac qu'il a accroché à deux arbres moussus. Il se surprend alors à prier et à penser, avec ferveur, à ses parents. Dès lors, Dieu et ses parents ne le quitteront plus. À chaque moment de déprime, ses pensées iront vers eux et vers Dieu qui *« ne fait pas de miracles mais aide à les réaliser »*.

Lorsqu'il se lève, un bruit de moteur se fait entendre. C'est le gendarme Boureau, qui a réparé son moteur. Parvenu à la hauteur de son bivouac, il s'enquiert de cette nuit dans la brousse et lui propose d'emporter son bagage jusqu'à Vitallo. Raymond refuse, n'en voyant pas l'avantage. De toute façon, les jours suivants, il faudra bien qu'il le transporte lui-même.

Il s'attaque à la remontée de l'Ouaqui. Très vite, ses mains sont couvertes d'ampoules à cause de sa pagaie mal dégrossie. Il doit fréquemment se mettre à l'eau, qui lui arrive parfois jusqu'au cou, pour franchir les innombrables rapides. Sur le coup de midi, le canot du gendarme est de retour. « Pas de commission ? » lui lance ce dernier. « Non », répond Maufrais. « Bon courage, et au revoir ! » Les deux hommes se font un signe de la main.

Pendant cinq jours, Raymond Maufrais remonte l'Ouaqui, seul avec Boby qui se tient à l'avant de la pirogue. Les difficultés se multiplient, de plus en plus pénibles. Mains à vif, fatigue, cafard, angoisse... Bien d'autres auraient renoncé, et lui n'est peut-être pas loin de le faire, quand il rencontre quatre pirogues de pêcheurs boshs qui, comme lui, se dirigent vers l'amont. Leur surprise est grande de croiser un Blanc solitaire dans ces parages. « Quoi faire dans bois ? » Il leur explique son projet, mentionne les Tumuc Humac, ce qui les laisse très perplexes et inquiets. « Hou... hou, Indiens sauvages là-bas. »

Sur le moment, ils sont sa chance. Avec le recul, ils semblent plutôt avoir été la cause indirecte de sa perte. Sans cette fortuite rencontre, il aurait peut-être fini par prendre conscience de la folie de son projet. Il se joint à eux, qui vont lui apporter une aide incommensurable. En amont, l'Ouaqui devient en effet très rapidement impraticable pour un homme seul. Il faut fréquemment s'ouvrir le passage à la machette et à la hache dans les

amoncellements de bois et de broussaille qui barrent son cours ; à chaque rapide, il faut se mettre à l'eau et pousser les embarcations. Le soir, il a le couvert assuré ; il partage le dîner des pêcheurs boshs, poisson boucané et manioc. Leur compagnie l'aide aussi à recouvrer le moral. Quinze jours plus tard, ils atteignent le saut Verdun, qui marque l'entrée du chemin des Emérillons. C'est le moment de la séparation. On est le 11 décembre, juste un mois avant qu'il ne se mette à l'eau dans sa tentative désespérée d'échapper à une mort lente.

Les Boshs insistent pour qu'il s'en retourne avec eux, surtout qu'ils voient bien qu'il est déjà très mal en point. Il a des coliques sanguinolentes, la fièvre, des douleurs lombaires, le ventre gonflé. « Malade... mauvais... mourir, disent-ils. Quoi manger dans les bois ?

— Du gibier », leur répond-il, ce qui les laisse incrédules car eux savent que le gibier est quasi inexistant dans le *« fouillis glauque »* de la forêt profonde. L'idée de les suivre l'effleure un bref instant, car la forêt soudain l'inquiète ; il devine qu'elle ne lui laissera aucune chance s'il s'y perd. Mais sa foi en Dieu le pousse en avant.

Il leur confie une lettre à ses parents rédigée une semaine auparavant, qui commence ainsi : *« Petite maman chérie, petit papa chéri... »* On croirait un jeune enfant en colonie de vacances s'apprêtant à dire que tout va bien, alors qu'en réalité c'est le contraire. *« Je recueille*, leur écrit-il, *matière à de nombreux articles et bouquins, c'est passionnant comme expérience, la première qu'un homme ait jamais tentée. C'est dur physiquement, mais je prends du muscle. Moralement, c'est penser à vous qui me soutient et ma foi [...]. C'est maintenant que je ne vous ai pas que je me rends compte de combien je vous aime*[10]*. »* La lettre leur parviendra après sa disparition, mais avant qu'ils n'aient connaissance de celle-ci.

À partir de cet instant, son journal se mue en litanie d'une lente agonie. *Rien tué, rien à tuer, rien mangé, fièvre, soif dévorante, soif ardente, lassitude, épuisement, dysenterie, cafard, ventre creux, faim atroce, fringale insatiable, forêt étrangement vide, angoisse, solitude, flemme,* ces mots reviennent sans cesse sous son crayon. Son seul réconfort est d'écrire tous les soirs. Il y trouve le courage de continuer dans son absurde entreprise. Cet exercice quotidien l'apaise profondément et lui permet d'observer, avec distance, comme si elles concernaient un autre que lui, les souffrances qu'il endure.

Le mardi 13 décembre à l'aube, Raymond Maufrais se retrouve définitivement seul dans l'Amazonie, dont l'infini le cerne, et face à sa réalité. Les pêcheurs boshs l'ont quitté la veille. Il plie son hamac et s'engage sur le chemin des Emérillons. Très vite, il constate l'impossibilité de transporter en une seule fois les vingt-huit kilos et demi que pèsent sa musette militaire et son sac à dos fatigué. Alors il laisse sa musette et part avec le sac à dos. Une fois qu'il a parcouru deux mille quatre cents pas, il dépose celui-ci et revient chercher sa musette. Résultat, il double la durée et la distance de son trajet. Il compte mettre dix jours au plus pour atteindre le Tamouri ; il en mettra presque le double, bien qu'il ait fini par abandonner sa musette pour s'épargner ces usants allers et retours.

Pour mesurer la distance parcourue, tous les cent mètres, c'est-à-dire tous les cent quarante pas, il prend une feuille. Lorsqu'il fait une pause, il les compte et a ainsi une idée approximative du chemin accompli. Dans une journée, il fait entre un et deux kilomètres. La lassitude le gagnant, il renonce à tenir cette comptabilité.

Très vite aussi, il est confronté à la famine. Il dévore tout ce qui lui tombe sous la main. Quand le sort lui sourit, c'est un serpent, un lézard, des moineaux ou de minuscules poissons qu'il croque crus, os, arêtes et tripes compris, puis des escargots crus dans leur bave, puis des graines, puis des racines. Quand, par un hasard inouï, il tombe sur une tortue, c'est la promesse d'un festin, même si pour la tuer *« il ne faut pas avoir le cœur bien sensible »*. La tortue est un animal coriace face à la mort. Même coupée en deux, éviscérée, elle persévère à balancer sa tête tout en dévisageant son bourreau de ses yeux globuleux et inexpressifs, en même temps que ses mandibules s'ouvrent et se ferment comme si elle tentait d'implorer la clémence. Son cœur arraché persiste longtemps à palpiter dans le creux de la main. S'il n'avait été affamé, jamais Raymond Maufrais n'aurait trouvé le courage d'en trucider une, confie-t-il à son journal. Il prépare sa tortue à la broussarde, dans *« son jus »*, selon son expression, à savoir qu'il la fait bouillir dans son propre sang. Il s'en régale au point qu'il ne reste de l'animal que la carapace et les écailles des pattes. Mais le jour arrive où, ne trouvant nulle tortue à déguster, la faim le pousse à commettre une abomination.

Le 31 décembre à la mi-journée, il arrive enfin au Tamouri. Il se croit sauvé. Sauf que toute vie semble avoir déserté le degrad Claude et ses alentours ; il ne trouve rien à manger si ce n'est, deux jours plus tard, un

petit lézard. Au soir du troisième jour, n’en pouvant plus, il regarde fixement Boby qui, affamé lui aussi, devient méchant. Puis il empoigne sa machette... *« J’ai tué Boby,* lit-on dans son journal à la date du mardi 3 janvier. *J’ai eu la force de le dépecer, de faire du feu. J’ai mangé et puis j’ai été malade [...]. Soudain, je me suis senti si seul que j’ai réalisé ce que je venais de faire et je me suis mis à pleurer, plein de rage et de dégoût. »* Deux jours plus tard, il écrit : *« Je pense à Boby, je sens maintenant combien sa muette présence m’était nécessaire. Plus personne au camp, le soir, pour m’accueillir, plus d’aboiements, plus de caresses... Je suis seul, pauvre Boby. »* Il n’en parlera plus.

Il a compris qu’il ne peut pas aller plus loin dans cette direction. Il décide d’ajourner son expédition, de gagner le campement Bienvenue, d’y faire une pause, le temps de se refaire une santé, et de repartir ensuite vers les Tumuc Humac, car il n’a toujours pas compris en revanche que l’expédition en soi relève de l’impossible. Il entreprend alors la construction d’un radeau qui lui consume le peu d’énergie qui lui restait encore. L’esquif, trois rondins de trois mètres liés maladroitement par des lianes, est lourd et flotte difficilement. À peine a-t-il fait une centaine de mètres qu’il se disloque en heurtant une branche immergée. L’échec ne décourage pas Raymond Maufrais, même si son moral en prend un sérieux coup. Le radeau n’était pas une bonne solution. Une pirogue sera plus solide. Il s’attaque alors à un nouvel arbre pour s’en faire une. Mais le peu de force qui lui reste le quitte. Il doit renoncer à l’abattre. Il n’a plus qu’un choix : partir à la nage ou crever là. Il crèvera un peu plus loin. La jungle est implacable.

*

« Enfer vert », l’expression n’est nullement usurpée, comme le tragique destin de Raymond Maufrais le rappelle. Elle a été employée pour la première fois en 1908 et depuis elle a fait florès, à juste raison. C’était le titre d’un recueil de nouvelles de l’écrivain brésilien Victor Rangel prenant pour toile de fond l’Amazonie. Dans sa préface, le père des lettres brésiliennes, Euclides da Cunha, ajoutait que la forêt amazonienne est *« la dernière page [...] en train de s’écrire de la Genèse [...] palpitante de fièvre*[11] *»*. De son côté, l’écrivain luso-brésilien Ferreira de Castro, dans son livre *Forêt vierge*[12] paru en 1930, traduit par Blaise Cendras, la qualifie de

terre *« tyrannique »*, de *« chose affamée »*. Déjà au XIXe siècle, le docteur Jules Crevaux, le premier à être remonté aux sources de l'Oyapock et du Maroni, note que peu de personnes se font une idée exacte de la forêt équatoriale. Dans ce lieu, ajoute-t-il, *« la vie paraît avoir quitté la terre pour se transporter dans les hauteurs, sur le massif de verdure qui forme le dôme de cette immense cathédrale*[13] » plongée dans une pénombre permanente, que zèbrent les rares rais de soleil qui parviennent à s'immiscer entre les feuillages.

C'est un milieu foncièrement hostile à l'homme. Sa riche biodiversité n'est qu'un leurre. Sur la forêt amazonienne règnent avant tout la pourriture et les insectes de toutes sortes, fourmis, moustiques, mouches, abeilles, et surtout vers et larves qui se nichent partout. Sur un seul arbre, on a pu dénombrer quarante-trois espèces de fourmis. Répartis sur son immense territoire, on a recensé quelque sept cent cinquante mille insectes différents ; et l'inventaire est loin d'être clos. On estime leur nombre total à environ deux millions et demi. Les micro-organismes prolifèrent, grouillent, se transforment en humus. *« Cette diversité s'accompagne d'une dispersion de la faune et de la flore »*, souligne la géographe Martine Droulers[14]. C'est précisément cette dispersion qui rend la survie d'un homme seul, et même d'un petit groupe, improbable dès qu'il s'éloigne des berges des fleuves.

La mésaventure – dont il s'est fallu de peu qu'elle ne connaisse une issue fatale – de deux randonneurs français au début de l'année 2007 est venue, si nécessaire, apporter une preuve supplémentaire que la mort guette celui qui s'y perd, et s'y perdre est facile tant le désordre de la nature annihile rapidement votre sens de l'orientation. Loïc Pillois et Guilhem Nayral étaient partis randonner dans une région de Guyane proche de celle où a disparu Raymond Maufrais. Eux-mêmes avaient disparu depuis cinquante et un jours lorsqu'ils ont été retrouvés le 5 avril. Ils ont survécu en se nourrissant de graines de palmier, d'insectes, de grenouilles, de mygales, de tortues et de serpents. Guilhem Nayral a été sauvé juste à temps. Son état de dénutrition et sa fatigue mentale étaient tels qu'il « n'aurait pas pu tenir quelques jours de plus[15] ».

Dans son *Histoire de l'Amazonie*[16], Jean Soublin souligne avec pertinence qu'il faut *« se méfier des images idylliques qui font de la région une terre d'opulence »*. Il en veut pour preuve *« la présence obsédante de la faim dans tant de légendes indiennes »*.

Un mois environ après la disparition de Raymond Maufrais, ses affaires, notamment son cahier, sont retrouvées par un Indien à l'endroit où il les a laissées. Les autorités n'en seront informées qu'en juin. Deux expéditions parties peu après à sa recherche concluent à une mort certaine. Son père apprend la nouvelle de sa disparition par le journal. Il refuse d'y croire, convaincu que son fils n'est pas mort mais que, devenu amnésique, il est retenu par une tribu. Deux ans plus tard, à 54 ans, il décidera donc de partir à sa recherche[17], réactivant du même coup un mythe récurrent de la presse populaire, aussi ancien que la découverte de l'Amazonie, celui du Blanc adopté par une tribu indienne dont il serait devenu le roi. Un mythe inachevé pour n'avoir pas, à la différence de Robinson Crusoé, trouvé son auteur. Et s'il n'a pas trouvé son auteur, c'est qu'aucun fait avéré n'est venu l'étayer, lui apporter la crédibilité du réel sans laquelle un mythe ne peut exister. Raymond Maufrais aurait pu être ce chaînon manquant pour que prenne corps le mythe, si l'époque avait été autre. Après la Seconde Guerre mondiale, avec la guerre froide qui s'est installée, la guerre de Corée qui commence, une France qui s'enlise en Indochine, les temps ne sont plus à l'innocence.

*

Que recherchait Raymond Maufrais dans cette incroyable expédition ? On ne peut qu'être confondu par son impréparation totale, par son entêtement à aller jusqu'au bout qui confine à une douce folie ou à une complète inconscience, par ce refus d'accepter la réalité. Il recherchait l'exploit, c'est évident. La renommée, c'est aussi évident. Sans le savoir, Raymond Maufrais a été un précurseur : exploit et médiatisation ne sont-ils pas les principes de base de l'aventure contemporaine, de l'aventure dans un monde où il n'y a plus le moindre recoin à explorer ? L'aventure moderne a désormais recours à de riches parrains et dispose de gros moyens. On prend le moins de risques possible et on arbore en grosses lettres le nom d'une ou plusieurs marques sur le dos, les manches, les cuisses, de vêtements spécialement conçus, qui protègent du chaud et du froid. On choisit une prouesse exotique et on sait qu'au moindre pépin des secours partiront à la rescousse. Arrivé trop tôt, Raymond Maufrais n'a pu bénéficier de cette manne. Les précurseurs ne profitent jamais des mutations dont ils sont les porteurs. Ainsi le veut une loi de l'histoire.

*

Raymond Maufrais a été le clochard de l’aventure, mais un « clochard céleste », beatnik et « rebelle sans cause » avant l’heure, qui a anticipé le malaise d’une jeunesse qui va refuser que la vie se limite à l’art de la consommation. À lire son journal, sans doute un des plus beaux et poignants récits de voyage, d’une sincérité totale, d’une écriture limpide et d’une rare efficacité, il est évident que Raymond Maufrais était en quête d’autre chose que d’exploits et de renommée. Son expédition n’était qu’un prétexte. Il ne voulait pas explorer une contrée lointaine, mais faire l’expérience d’une vie primitive. Il était en quête d’un absolu enfoui au plus profond de lui-même. Il était en quête de l’homme nu, celui d’avant la civilisation et d’avant la culture.

1- *Aventures en Guyane*, Ramsay, Paris, 1997 (épuisé). Toutes les citations de Raymond Maufrais sont extraites de cet ouvrage.

2- Voir le chapitre 4 : La découverte.

3- Jean Hurault, *in Sciences et voyages* n° 56, août 1950, cité par Paul Thomas *in À la poursuite de l’impossible*, Scripta Landorec, Paris, 1999.

4- Gros poisson dont les puissantes mâchoires aux dents acérées peuvent occasionner de graves blessures.

5- Il semble qu’au dernier moment Raymond Maufrais ait renoncé à emporter son appareil photo.

6- Cité dans le *Francisco de Orellana* de Rafael Diaz Maderuelo, Historia 16/Quorum, Madrid, 1987.

7- Paul Thomas, *À la poursuite de l’impossible*, Scripta, Landorec, Paris, 1999.

8- Hergé, *L’Oreille cassée*, *op. cit.*

9- *À la poursuite de l’impossible*, *op. cit.*, p. 89.

10- *À la poursuite de l’impossible*, *op. cit.*, p. 89.

11- Préface à *L’Enfer vert* (1908, épuisé) de Victor Rangel.

12- Grasset, Paris, 1938 et 1995.

13- *En radeau sur l’Orénoque*, Phébus, Paris, 1989.

14- *L’Amazonie, vers un développement durable*, Armand Colin, Paris, 2004.

15- Déclaration à la presse de Gilles Raynal, frère de Guilhem, le 5 avril 2007.

16- Payot, Paris, 2000.

17- Voir chapitre suivant.

Le vieil homme et l’Amazonie

« L’absurde dépend autant de l’homme que du monde. »

Albert Camus

D’UN PAS décidé, Edgar Maufrais se rend à son travail. De chez lui à l’arsenal, il y a moins d’un kilomètre. À la minute près, il emprunte toujours le même itinéraire à travers le dédale de rues étroites de la vieille ville, bordées de hauts immeubles. S’il rencontre quelqu’un qu’il connaît, il n’engage jamais la conversation. Il salue d’un hochement de tête, marmonne un inaudible bonjour, et poursuit son chemin. Pourtant, ce matin-là, à sa surprise, la collègue qu’il croise ose l’aborder. À brûle-pourpoint, elle lui demande si c’est bien son fils dont on parle dans le journal.

La question le décontenance. Il réplique qu’il l’ignore, ne l’ayant encore lu, et, à son tour, demande sèchement la raison de cette question. Sentant qu’elle vient de commettre une gaffe, elle s’éclipse sans lui répondre. Perplexe, il hâte le pas. C’est de mauvais augure. Quelqu’un au bureau aura le journal, se dit-il.

Comme à son habitude, Edgar Maufrais s’est levé tôt ce vendredi 7 juillet 1950. Il est à ce moment-là loin d’imaginer que, dans les heures qui vont suivre, sa vie d’aide-comptable va basculer, faisant de lui un aventurier émérite. Pendant qu’il termine sa toilette au-dessus de l’évier de la cuisine, son épouse prépare le petit déjeuner, tartines à peine beurrées et mélange de café et de chicorée (le beurre et le café sont encore dans ces années d’après-guerre des denrées rares et chères). D’ascendance italienne, Marie-Rose est une petite femme énergique, discrète, le chignon impeccablement noué sur

la nuque. Lui aussi est petit, mais surtout d'une maigreur presque squelettique. Les quelques cheveux qui lui restent, il les lisse du plat de la main sur son crâne. Depuis que Raymond est parti, l'un et l'autre sont peu causants.

Edgar est fragile des poumons. Il a fait un séjour en sanatorium, en 1942, à sa libération du camp de travail allemand où il avait été interné à la débâcle de 1940. Par défi à cette avanie du sort, il persiste pourtant à fumer, l'une après l'autre, ses Gauloises sans filtre dont le tabac brun arrache la gueule et laboure les bronches. Contrastant avec cette apparente fragilité, son regard perçant, voire inquisiteur, sa mâchoire volontaire, ses traits osseux, ses lèvres minces et serrées, ses gestes vifs, comme saccadés, révèlent une force intérieure. « C'est un sacré caractère », dit-on de lui. Quand il prend une décision, rien ne peut l'y faire renoncer. Il parle sur un ton sec, presque cassant, qui met mal à l'aise. Il paraît toujours d'humeur maussade et ne sourit jamais.

À son retour de captivité, tout juste rétabli, il a rejoint la Résistance, où il fut très vite promu chef de groupe. En première ligne lors des combats de la libération de Toulon, il fut blessé. Pendant la Première Guerre mondiale déjà, encore adolescent, il avait quitté sa Beauce natale pour s'engager dans la marine et participer aux derniers combats contre « l'Allemand ». C'est ainsi qu'il avait découvert la mer, difficile à imaginer pour le jeune paysan qu'il était.

Le petit appartement de trois pièces que le couple occupe au troisième étage du 9, rue des Bonnetières, une venelle ombragée proche du port, baigne dans une semi-pénombre. Les volets à claire-voie demeureront mi-clos le restant de la journée pour éviter que la chaleur ne rentre. On entend les premiers bruits, étouffés par la distance, du chantier de reconstruction qui reprend sur le quai Cronstadt. À cet instant, M. et Mme Maufrais ne peuvent qu'avoir une pensée pour ce fils qui n'a cessé de leur causer bien des soucis depuis sa petite enfance. Il n'empêche que maintenant ils en sont secrètement fiers, bien qu'un peu déçus. Grand jeune homme, au sourire désarmant et au regard rieur, Raymond plaisait aux filles du quartier. La mère aurait bien aimé qu'il pense à se marier et à trouver un vrai travail, au lieu d'avoir la tête perdue dans ses rêves d'aventures en pays lointains. Quand elle lui en faisait la remarque, il la prenait dans ses bras et lui disait que même la plus belle fille du monde ne saurait le retenir et de ne pas s'inquiéter, qu'un jour il serait un explorateur et écrivain célèbre. De son

côté, de temps en temps, le père se demande ce qu’il a pu faire, lui, pour que Raymond soit comme ça, si différent de ses camarades, qui ont une vie rangée, un métier et un emploi, alors que son fils ne pense qu’à courir le monde.

Demain, cela fera juste un an que Raymond a débarqué à Cayenne. Les nouvelles les plus récentes qu’ils ont eues de lui remontent maintenant à un peu plus de six mois. En mai, ils ont reçu la lettre datée de décembre qu’il avait confiée aux pêcheurs boshs, les derniers à l’avoir vu, avant qu’il ne s’engage sur le fatidique chemin des Emérillons. Il s’y montrait confiant. Il leur demandait même de penser à lui trouver un logement à Paris car, quand il reviendrait, il serait trop occupé à écrire le récit de son aventure pour s’en charger lui-même. Eux non plus ne doutent pas de sa réussite. Désormais, ils en sont convaincus, il ne devrait plus tarder à atteindre son but et à leur annoncer enfin la bonne nouvelle de ce retour imminent qu’ils attendent jour après jour.

À peine a-t-il franchi la porte du bureau qu’Edgar Maufrais demande si quelqu’un peut lui prêter le journal. À son grand étonnement, personne dans la salle ne l’a acheté. Il devine une gêne diffuse. Une collègue entre alors avec un exemplaire qui dépasse de son sac à main. Il se précipite, le déplie. Un titre barre la une de *La République du Var* : « Les bagages de Raymond Maufrais retrouvés dans la forêt. »

D’abord il ne peut y croire, puis il se ressaisit. Chacun l’observe et compatit en silence. Il n’est pas homme qui attire les marques de sympathie. Il court avertir son épouse. Quand il se retrouve devant Marie-Rose, il est tellement pâle qu’elle le croit malade. Puis, apercevant sous son bras le journal, elle s’écrie : « Raymond est arrivé à Belem ! » Posé sur la cheminée de la salle de séjour, le portrait de son fils coiffé d’un chapeau de broussard lui sourit. Edgar est incapable de dire un mot. Son silence suffit. Marie-Rose, qu’il regarde maintenant dans les yeux, comprend qu’il est revenu lui annoncer un malheur. Il a le journal sous le bras. Elle s’effondre.

Quand elle revient à elle, il s’efforce de la convaincre, et de se convaincre lui-même, à voix basse et lente, que le fait qu’il ait abandonné son bagage ne prouve pas que le pire soit arrivé. Aucun corps n’a été trouvé dans les parages immédiats. Rien ne prouve, en conséquence, qu’il est mort. Le couple va, à compter de cet instant, s’accrocher à cette absence de cadavre et se forger une légende absurde, qui n’a pas l’ombre du moindre

fondement : Raymond a été frappé d'amnésie ; errant hagard dans la jungle, il a été fait prisonnier par une tribu inconnue, les Oyaricoulets, ces Indiens que personne n'a jamais vus. D'où leur est venue cette idée saugrenue, délirante, de l'amnésie ? On n'en sait rien. Mais ils n'en démordront plus. Pour des parents, ignorer ce qu'il est advenu d'un enfant disparu est assurément la douleur la plus inconsolable, encore plus si celui-ci est unique. Le désarroi et le besoin d'espérer les conduisent inexorablement au déni de réalité sans lequel, sans doute, cette douleur leur serait insupportable.

L'amour maternel, total et exclusif, que vouait déjà Marie-Rose à son fils se mue en une sorte de complexe d'Œdipe à rebours. L'enfant évanoui, la chair de sa chair qui était pour elle la prunelle de ses yeux, se mue en objet de culte passionnel. Bien qu'elle refuse farouchement l'éventualité de sa mort, elle transforme sa chambrette en chapelle ardente. La pièce est restée intacte, exactement comme il l'avait laissée. Elle a seulement ajouté une lampe électrique qui reste allumée en permanence, diffusant une pâle lueur qui allonge néanmoins les ombres. Elle l'a placée juste au-dessus d'un portrait de Raymond, sur une petite étagère de coin à côté d'une statuette fleurie de la Vierge. Quand elle demeure seule chez elle, confrontée à ses souvenirs et à sa peine, pendant que son mari est au travail, elle vient s'y recueillir de longs moments, comme portée par un élan mystique et un paroxysme amoureux.

La disparition de Raymond Maufrais n'a été connue qu'incidemment. À une date indéterminée, à la fin de mars ou au début d'avril 1950, un groupe d'Indiens émérillons du bassin de l'Oyapock, avec à leur tête le chef Monpeyra, décide de rendre visite à l'autre branche de la tribu, celle qui réside dans le bassin du Maroni. Quand ils débarquent au degrad Claude, ils découvrent un bagage abandonné. Ce ne peut être que celui d'un Blanc. Le chef farfouille et emporte la carabine, des munitions, une boîte métallique qu'il n'ouvre pas et un réveille-matin, les seuls objets qui à ses yeux ont une valeur.

Pourquoi diable Raymond Maufrais s'était-il embarrassé de ce réveil, lorsqu'en pleine jungle il n'y a que deux moments qui ponctuent la journée d'un individu : le lever et le coucher du soleil ? Un ingénieur géologue belge, Maurice Sluys, qui avait remonté la rivière Mana sur la même pirogue que lui, avait été effaré par l'incongruité de son matériel. Cet attirail

de peu d'utilité dans la jungle, dont une boussole qui tenait du jouet et non de l'instrument de repérage, prouvait que le jeune homme n'avait pas la moindre idée du milieu qu'il s'apprêtait à affronter et de ses dangers. Raymond Maufrais lui était aussi apparu comme une tête brûlée, habité par une seule obsession : ne pas passer pour « un dégonflé ».

Arrivé à destination, le chef Monpeyra se garde d'avertir les autorités de sa découverte. Pour lui, c'est une affaire de Blancs, qui ne le concerne pas. Mais, quelque temps plus tard, un autre chef la dévoile. Le 21 juin, à Wacapon (village proche de Maripasoula), un missionnaire, le révérend père Le Cam, et le gendarme Jean Cafaxe, devisent sous un carbet. Le jour décline. Le chef Oloiké de la tribu Roucouyennes s'approche d'eux. Il a quelque chose à leur dire : le chef des Emérillons aurait enterré le corps d'un Blanc au degrad Claude.

Il ne peut s'agir que de Raymond Maufrais, dont on est sans nouvelles depuis six mois. Les deux hommes se précipitent chez Monpeyra. Il habite en ce moment un village proche. S'il dément avoir enterré le moindre corps, il leur montre en revanche ce qu'il a trouvé sur place et le leur remet. Le gendarme ouvre la boîte métallique, découvre le cahier qu'elle recèle, feuillette les dernières pages. Il ne lui en faut pas plus pour comprendre le drame qui s'est joué. Il prévient par radio le préfet de Guyane, Robert Vignon. Dans son rapport ultérieur, il conclut qu'il *« faut envisager l'hypothèse d'une noyade au cours de la descente de la rivière à la nage et considérer Maufrais comme décédé »*.

Sans tarder, le préfet monte une expédition, qu'il conduit personnellement. Elle emprunte en sens inverse l'itinéraire présumé de Raymond Maufrais. Le procureur Quris en fait partie : le parquet de Cayenne, comme l'exige la loi lorsqu'il y a disparition, a ouvert une procédure. L'expédition débarque le 27 juillet au degrad Claude, sans avoir remarqué sur son parcours la moindre trace du passage de Raymond Maufrais. Le reste de son bagage est toujours là. Le préfet en dresse l'inventaire. Une partie de l'expédition s'en retourne avec, tandis que l'autre poursuit par le chemin des Emérillons pour faire la jonction avec l'Ouaqui puis le Maroni, au cas – très improbable, mais sait-on jamais – où Raymond Maufrais aurait rebroussé chemin. De son côté, le père Le Cam, en compagnie d'un certain docteur Billard, remonte l'Ouaqui à partir de Maripasoula. Il atteint le degrad Verdun, l'entrée du chemin des Emérillons, sans guère plus de succès. Il n'a retrouvé que la pirogue avec laquelle

Raymond Maufrais était arrivé jusque-là et qu'il avait abandonnée pour s'enfoncer dans le Grand Bois.

Pour tous ces connaisseurs de la brousse, la conclusion s'impose : il est impossible que Raymond Maufrais ait survécu. L'Amazonie l'a inexorablement avalé. Les parents ne veulent pas l'admettre. Ils estiment que les recherches ont été mal menées puisqu'elles n'ont pas ratissé la forêt en profondeur, vers l'intérieur des terres, comme on le ferait dans « nos forêts » pour retrouver une personne égarée. Ces expéditions se sont contentées de suivre le cours des rivières, reprochent-ils. Ce qu'ils ignorent c'est que, dès qu'on s'éloigne un peu trop des rives d'un fleuve, survivre devient très vite impossible. C'est pour cela que l'Amazonie n'est qu'un vaste désert humain.

Sur son chemin de retour, à une journée de navigation du degrad Claude, la partie de l'expédition conduite par le préfet Vignon qui n'a pas poursuivi par le chemin des Emérillons trouve par hasard les restes, invisibles depuis la rivière, d'un bivouac, très certainement le dernier de Raymond Maufrais. À côté d'un petit carbet individuel construit à la manière des Blancs dont le sol est recouvert de feuilles en guise de litière, il y a un feu qui n'a pas été allumé, préparé à la manière scoute, et quelques coquilles d'escargots – sûrement son ultime repas –, qu'il a dû avaler crus. Pour arriver jusque-là, Raymond Maufrais avait réussi à franchir la partie la plus difficile et périlleuse du cours du Tamouri.

Pas très loin du bivouac, juste après la confluence du Tamouri avec le Camopi, on trouve les vestiges d'un village indien abandonné dont l'abattis[1] regorge encore de bananes, de citrons, d'oranges et de canne à sucre. Il est probable que, s'il avait pu y parvenir, Raymond Maufrais aurait recouvré quelques forces qui lui auraient peut-être permis d'atteindre Bienvenue, le camp de prospecteurs, pas très éloigné. Or il n'y est jamais arrivé.

Sur la base de ce constat, et après s'être accordé un délai de réflexion de huit mois, le procureur de la République délivre le 16 mars 1951 un réquisitoire de non-lieu. Vis-à-vis de la loi, Raymond Maufrais est désormais considéré comme décédé de mort naturelle.

Les parents s'insurgent contre cette conclusion, qu'ils jugent hâtive et infondée. Leur fils avait fait le plus dur ; aucun objet lui ayant appartenu n'a été retrouvé dans les parages du bivouac, ni le moindre reste d'un corps en aval autorisant à conclure à son décès. Dans ces conditions, qu'est-ce qui prouve qu'il n'est pas parvenu à atteindre l'ancien village indien ?

demandent les parents. Et, après s'être refait une santé, pourquoi aurait-il dû s'arrêter à Bienvenue au lieu de continuer sa route pour joindre la source de l'Oyapock, véritable point de départ de son périple ? Pour eux, la découverte de ce bivouac est la preuve qu'il faut au contraire intensifier les recherches. Pourtant, même s'il avait pu récupérer un peu de ses forces, il n'est pas imaginable un seul instant que Raymond Maufrais ait pu passer à la hauteur de Bienvenue, à la nage, sans y faire une halte, ne serait-ce que pour donner de ses nouvelles et rassurer ainsi ses parents.

Par la suite, deux autres expéditions iront encore à sa recherche, sans guère plus de succès. À l'origine, Raymond Maufrais devait se rendre aux Tumuc Humac avec Francis Mazière[2], dont il avait fait la connaissance au Club des explorateurs lors d'un séjour à Paris. Comme la préparation de leur expédition commune, démarches administratives et collecte de fonds, prenait trop de temps, Raymond Maufrais, brûlant d'impatience, avait décidé de ne pas attendre et d'y aller en solitaire.

En 1951, à force de persévérance, Francis Mazière est finalement parvenu à monter son expédition, dont l'objectif est de suivre l'itinéraire que Raymond et lui avaient imaginé, consistant à établir la jonction Oyapock-Jari en longeant le flanc nord des Tumuc Humac. Quand il s'embarque le 3 août au Havre, Mazière est accompagné de deux camarades, Dominique Darbois et Vladimir Ivanov, tout aussi préparés mentalement et entraînés physiquement que lui. À la différence de Raymond Maufrais, ils n'ont rien laissé au hasard. C'est une expédition mûrement réfléchie et très bien équipée.

Dans un premier temps, avec l'aide de porteurs, ils remontent l'Oyapock jusqu'à sa source. Dans chaque village indien, ils posent l'immuable question en même temps qu'ils montrent la photo de Raymond : « Avez-vous vu passer, il n'y a pas trop longtemps, ce Blanc tout seul ? » La réponse est tout aussi immuablement négative. Une fois à la source du fleuve, ils s'attaquent à la traversée de la jungle par l'itinéraire que Raymond Maufrais avait prétendu vouloir suivre. Très vite, ils souffrent de dysenterie et sont la proie de fièvres. Leur progression est beaucoup plus lente que prévu. Au mieux, les bonnes journées, ils parcourent deux kilomètres, au prix d'efforts harassants. Leur réserve de nourriture s'épuise rapidement et la forêt est vide de tout gibier ; l'eau devient introuvable, la soif insupportable. Ils ont alors la sagesse de rebrousser chemin. Un mois après l'avoir quittée, ils sont de retour, au bord de l'inanition, faméliques,

hébétés de fatigue et couverts de pustules, à leur base de départ. Ils n'ont pu l'atteindre que grâce à la rencontre providentielle d'un groupe d'Indiens qui les ont aidés à retrouver leur chemin. Ils leur doivent d'avoir eu la vie sauve. Francis Mazière se remettra difficilement de cette expérience, qui lui fit entrevoir de près une mort lente. Sa conclusion est formelle : la survie d'un homme seul est impossible dans la forêt.

Sur ordre de Paris, pour calmer l'insistance des parents, le préfet Vignon organise et conduit cependant en novembre de la même année sa seconde expédition, qui remonte jusqu'à la source de l'Oyapock pour vérifier si par un extraordinaire miracle Raymond Maufrais n'aurait pas continué son périple sans s'arrêter à Bienvenue. Venant après celle de Francis Mazière, elle est complètement inutile et, comme il était prévisible, elle revient bredouille.

Pour les parents, cette fois c'en est trop ! « Raymond était trop averti des choses de la jungle pour ne pas avoir triomphé des obstacles dressés sur sa route », estime le père. Si tous ces gens ont été incapables de retrouver son fils, il va y aller, lui, Edgar, et il va ramener un fils à sa mère. D'ailleurs, lorsqu'ils l'ont accompagné jusqu'au Havre où il allait embarquer pour Cayenne, il lui a glissé à l'oreille au moment de l'ultime embrassade qu'il irait le chercher s'il n'était pas de retour dans six mois. Cela fait maintenant deux ans qu'il est parti, l'heure est venue de tenir promesse.

*

Encore une fois, le père et la mère se trompent lourdement quand ils pensent que leur fils était averti des choses de la jungle. La seule connaissance qu'il en avait lorsqu'il s'est lancé dans son aventure, il la tenait de sa lecture assidue du *Livre de la jungle* de Rudyard Kipling. Jamais, auparavant, il n'y avait mis le pied, contrairement à ce qu'ils croient.

Sergent FFI alors qu'il n'a que 17 ans, Raymond Maufrais avait pris, lui aussi, une part très active à la libération de Toulon qui lui valut d'être décoré de la croix de guerre avec étoile de bronze et de la médaille de la Reconnaissance française. Pour justifier auprès de sa mère son engagement dans la Résistance, il avait eu cette formule : « La France a besoin d'hommes, pas de diplômes. » Puis il s'était engagé dans les parachutistes,

avec la ferme intention d'aller combattre les Japonais en Indochine. L'histoire en disposa autrement : en septembre 1945, les bombes atomiques américaines sur Hiroshima et Nagasaki mettent fin aux hostilités. Raymond est démobilisé. Comme beaucoup de jeunes gens, il se retrouve désœuvré. Il tâte un peu du journalisme, sans grand succès. Il décide alors de tenter sa chance au Brésil. Là-bas, il trouvera matière à aventures et à reportages qui le feront connaître. Il se rêve en nouvel Albert Londres[3]. Arrivé à Rio de Janeiro en juillet 1946, il végète en collaborant épisodiquement à l'Agence France-Presse dont le bureau est dirigé par Fabien Lacombe, ancien résistant lui aussi, ancien de la guerre d'Espagne, acteur de l'histoire avant de la raconter (de sa voix rauque de fumeur de brunes) et doté en conséquence d'une lucidité distante, teintée d'une subtile et légère ironie.

Enfin, un jour, une chance est donnée au jeune Raymond de tâter de l'aventure. Une mystérieuse comtesse italienne, dont il fut probablement le gigolo, intercède en sa faveur auprès d'un ministre très influent et il est autorisé, privilège rare, à se joindre en qualité d'envoyé spécial de l'Agence France-Presse à une mission dite de « séduction » des Xavantes. Cette redoutable tribu de chasseurs et de guerriers résiste à l'avancée du front agricole dans le Mato Grosso, État frontalier de la Bolivie. Leur arme de prédilection est la *borduna*, un long gourdin conique avec lequel ils n'hésitent pas à massacrer tout intrus sur leur territoire.

En participant à cette expédition, Raymond Maufrais réalise un de ses rêves d'enfant. Dans sa chambre de collégien, devant sa table de travail, il avait épinglé la carte du Brésil, marquée d'une croix en son milieu. Un jour que sa mère l'avait surpris en pleine contemplation de cette dernière au lieu de s'appliquer à faire ses devoirs, il lui avait dit : « Tu vois, maman, là, c'est le Mato Grosso. Un jour j'irai là-bas. Plein d'expéditions ont échoué, moi je réussirai... »

Mais le territoire des Xavantes n'est pas en Amazonie proprement dite. Il se trouve à la lisière sud de celle-ci, dans une région aride, couverte d'une savane d'arbres rabougris, qu'on appelle en portugais *cerrado*. Le récit de cette expédition que Raymond Maufrais publie dans *Sciences et voyages*[4] trois ans plus tard, après son retour en France, diffère singulièrement de la version qu'en donnera en 1973 l'historien brésilien José Roberto do Amaral Lapa, de l'université de l'État de São Paulo. Ce dernier fait état d'un premier contact pacifique et fructueux, tandis que Raymond Maufrais décrit une attaque digne de *La Chevauchée fantastique*[5].

« *Formant une colonne, les douze cavaliers progressent lentement sous une chaleur écrasante*, écrit-il, *à travers une pampa morne, hérissée d'arbres qui semblent artificiels tant ils sont noirs et décharnés. De rares oiseaux volettent éperdument, un orage gronde, le ciel est bas*. » Tout à coup, un cri : *« Os Pelados*[6] *! »* Raymond Maufrais se retourne prestement. Juste à cet instant, une flèche se fiche à deux mètres de la patte arrière de Clairon, sa monture. Les volées de flèches se succèdent. C'est la débandade à bride abattue. Quand ils mettent fin à leur fuite éperdue, les chevaux sont épuisés ; ils n'ont plus d'eau ; la chaleur est toujours aussi écrasante. Puis, par une chance inouïe, ils tombent sur un point d'eau providentiel. Ils sont sauvés. Un petit serpent qui se faufilait entre deux pierres est écrabouillé d'un coup de talon. *« Nous sommes revenus vivants du pays des Xavantes, la première expédition dont les membres reviennent au complet »*, conclut-il dans son reportage. Il n'y manque que le mot fin suivi du générique.

Après deux années passées au Brésil, Raymond Maufrais revient en France et retourne chez ses parents, aussi anonyme que lorsqu'il en était parti, sans avoir connu l'Amazonie ni réellement l'aventure. Pendant plus d'un an, il végète en donnant des conférences qui le conduisent en Belgique, aux Pays-Bas et jusqu'au Danemark. Avec un brio certain, et plus sûrement encore en prenant quelques libertés avec la vérité, il y raconte son séjour au Mato Grosso et se pare, sur les affiches annonçant ses interventions, du titre ronflant de « chargé de mission géographique et ethnographique en Guyane française, chef de l'expédition des monts Tumuc Humac ». Une expédition qui n'aura jamais existé que dans son esprit.

*

Un jour de 1952, suite à l'échec des deux dernières expéditions parties à la recherche de son fils, Edgar Maufrais demande à voir le directeur de l'arsenal. Celui-ci s'empresse de le recevoir. Sans se donner la peine de s'asseoir, comme il a été invité à le faire, Maufrais lui annonce qu'il sollicite un an de congé sans solde pour aller rechercher Raymond. Le directeur reste coi. À la fois atterré et dubitatif, il détourne un instant son regard vers la fenêtre du bureau, par laquelle on aperçoit la rade et ses bateaux de guerre au mouillage. La vue de ce paysage, pourtant si familière, le met soudain mal à l'aise. Il s'enquiert si son aide-comptable envisage de se rendre personnellement en Guyane, lui faisant remarquer son âge et sa

santé. Edgar Maufrais l'interrompt. Sa réponse ne souffre aucune objection : « Jusqu'ici, j'ai traversé deux guerres, vécu deux années de captivité, participé aux côtés de mon fils aux combats de la Libération, j'ai été blessé et malade, je peux donc aborder la jungle. J'ai l'impression d'être protégé par une force supérieure qui ne m'a jamais abandonné. À la grâce de Dieu[7] ! » À tous ceux qui tenteront de le dissuader par la suite, il opposera le même argument.

L'Administration lui accorde le congé demandé, qu'elle renouvellera systématiquement chaque fois qu'il le sollicitera. Le couple rassemble ses maigres économies, vend ses rares bijoux – y compris l'alliance d'Edgar. Un ancien professeur de Raymond, M. Laure, fonde une association[8] pour organiser une collecte, des entreprises font quelques dons en matériels et produits. La revue *Point de vue et Images du monde* donne à M. Maufrais une modeste avance sur la publication du récit de ses recherches. La somme rassemblée au total n'est pas très élevée : tout juste dix mille francs de l'époque[9].

Comme à chaque disparition énigmatique, les radiesthésistes font leur apparition. D'eux d'entre eux, très connus, Jean Calté et le Néerlandais Peter Hurkos, sollicités par des journaux à sensation, sont d'accord sur un point : Raymond Maufrais est bel et bien « vivant ». Pour le reste, ils divergent. Le premier affirme qu'il a suivi un tout autre trajet que celui qu'il avait prévu et qu'il est maintenant « en contact avec une agglomération », suggérant qu'il serait libre de ses mouvements. Le second soutient qu'il a au contraire « opéré avec beaucoup de difficultés la jonction qu'il envisageait », mais qu'il est depuis « prisonnier d'hommes de petite taille » qui le font travailler. Ni l'un ni l'autre ne sont cependant en mesure d'apporter une réponse précise à l'unique question qui vaille : où est-il ? Malgré ces lacunes et contradictions, Edgar Maufrais est persuadé qu'ils disent vrai.

L'annonce du départ du père fait les premières pages de la presse populaire. La disparition d'un jeune explorateur en Guyane devient soudainement « Le mystère Maufrais ». Raymond Maufrais est présenté comme bel et bien vivant. Certains titres soutiennent qu'il serait même désormais le chef d'une tribu inconnue. D'autres vont bien plus loin encore dans leurs élucubrations, n'hésitant pas à convoquer un autre mythe, le fantasme d'une société monogamique : si Raymond Maufrais est retenu par

une tribu, c'est dans le but de régénérer le groupe. Sa fonction serait de copuler et d'engrosser les femmes.

Le 18 juillet 1952, alors qu'il a déjà 54 ans, Edgar Maufrais embarque à bord du *Claude Bernard*, non pas à destination de Cayenne, comme on pourrait s'y attendre, mais de Rio de Janeiro. Ce choix est irrationnel. Pour les parents, c'est sûrement une manière inavouée d'esquiver la vérité, en ne confrontant pas d'emblée leur improbable hypothèse à la réalité.

En se rendant d'abord au Brésil, l'intention d'Egdar Maufrais est de refaire en sens inverse les deux itinéraires possibles qu'a pu suivre son fils s'il a réussi dans son entreprise. Depuis l'embouchure de l'Amazone, il compte gagner le Jari, le remonter jusqu'au Kouc, aller jusqu'à la source de ce dernier puis, éventuellement, faire la jonction avec l'Oyapock en passant par l'extrémité est des Tumuc Humac ; ou alors, en fonction des circonstances, remonter jusqu'à la source du Jari et gagner le Maroni en franchissant cette fois les monts par leur versant ouest.

En clair, Edgar Maufrais entame ses recherches par là où il aurait dû, en désespoir de cause, les terminer. C'est seulement une fois toutes ses autres prospections révélées vaines qu'il aurait pu le cas échéant envisager de faire ce parcours, afin de n'avoir aucun remords. La logique la plus élémentaire dictait d'aller d'abord sur le site de la disparition de Raymond, le degrad Claude, afin de se faire une idée exacte des conditions dans lesquelles celle-ci était survenue. Puis, s'il était encore convaincu que son fils avait eu une minime chance de s'en tirer, il aurait dû tenter d'établir le contact avec les Oyaricoulets, conformément à ce que lui et sa femme voulaient croire. Il finira par se rendre à ces deux endroits, mais bien plus tard : il ira au degrad Claude deux ans après son arrivée, et après avoir couru comme un chien fou, pendant un an et demi, derrière la moindre rumeur signalant la présence d'un Blanc dans une tribu ici ou là ; quant au supposé territoire de ces invisibles Indiens, il tentera de le localiser seulement douze ans plus tard, lors de son avant-dernière expédition.

Sur les trois valises de bagages qu'Edgar Maufrais emporte, une a été préparée avec une attention particulière par Marie-Rose. Elle est pleine de vêtements neufs destinés à Raymond « pour qu'il ait de quoi se changer » quand son père le retrouvera.

Une meute de journalistes et de photographes accompagne Edgar Maufrais jusqu'à sa cabine. Pour eux, il est désormais Le père Courage.

Quand, enfin, il se retrouve seul à bord, c'est le soulagement. À leur retour, se promet-il, il laissera à Raymond l'« honneur » de leur répondre. Cette gloire soudaine lui donne l'impression qu'il vole à son fils le fruit de son entreprise.

Encore une fois, Edgar Maufrais se trompe. Il ne vole aucun honneur à Raymond, au contraire même. Quand celui-ci s'est embarqué pour la Guyane, même si la presse s'est intéressée un instant à son projet, il n'était qu'un journaliste intermittent inconnu et un aspirant explorateur anonyme. Sa disparition n'a retenu l'attention des journaux que deux ou trois jours, et fut vite oubliée. Sa notoriété fut postérieure et posthume. Il la doit à l'acharnement que mit son père à le rechercher.

Le vendredi 1er août, au crépuscule, le *Claude Bernard* se présente à l'entrée de la baie de Guanabara, à Rio de Janeiro. Tous les passagers sont sur le pont. Pour rien au monde, ils ne rateraient le spectacle qu'offre la « cité merveilleuse », au moment où les premières lumières commencent à scintiller sur les flancs des mornes, les collines à la forme de mamelon typiques de cette latitude. À bâbord, l'une d'elles s'avance dans l'océan, c'est le Pain de Sucre ; un peu plus loin, la statue du Christ rédempteur domine de ses bras en croix la ville. Bien que ce soit l'hiver austral, il fait chaud, l'air est poisseux et les vêtements légers collent à la peau. Ancien marin, Edgar Maufrais s'attarde à observer les manœuvres d'accostage en fumant une cigarette, accoudé au bastingage. Il ne débarque que le lendemain.

Une Odyssée des temps modernes, une aventure individuelle à nulle autre pareille, commence alors. À partir de ce moment-là, les destins réciproques de Marie-Rose et d'Edgar se confondent de manière troublante avec ceux de Pénélope et Ulysse. Pendant que lui va sillonner sans relâche un immense océan vert circonscrit dans un triangle compris entre Belem, Cayenne et Manaus, monter dans l'improvisation la plus complète vingt-deux expéditions, souvent de bric et de broc, parcourir plus de douze mille kilomètres de forêt et de rivières, affronter les dangers d'une nature sauvage et, parfois, la perfidie des hommes civilisés, elle reste claustrée rue des Bonnetières, vivant de peu, à attendre inlassablement son retour et surtout celui du fils, recevant de temps à autre la visite d'une voisine ou d'un parent qui ne savent trop quoi lui dire. De ce que fut sa vie pendant tout ce temps, aucun témoignage n'a été recueilli. À défaut de tisser, elle a prié sans se lasser à longueur de journée, c'est tout ce que l'on sait.

Sur douze années, de 1952 à 1964, Edgar Maufrais ne rentrera que pour trois brefs séjours en France, afin de régulariser sa situation auprès de l'arsenal et de rassembler quelques maigres fonds. À un âge où les aventuriers les plus trempés ont décroché depuis longtemps, cet homme qui auparavant n'était jamais sorti des frontières de l'Hexagone hormis le temps de sa captivité en Allemagne, qui menait une vie bien rangée d'employé modèle et n'avait qu'une très vague idée de ce qu'était l'Amazonie, a passé huit ans au plus profond de la jungle, à dormir sous des cataractes de pluie dans un hamac recouvert d'une moustiquaire et d'une bâche cirée, à pagayer, se frayer un passage à coups de machette, endurer encore et toujours les fièvres, la dysenterie, la faim, la soif et les pernicieuses attaques des insectes, à s'extraire les tiques qui s'infiltrent sous l'épiderme des orteils ; espérant en vain, seul avec sa peine, et hurlant parfois en pleine jungle : « Raymond ! ». Peu sont ceux qui comme lui auront connu ou connaîtront l'Amazonie aussi charnellement, intensément, et aussi pathétiquement. Ses facultés d'adaptation à une existence rude en firent un broussard parmi les plus aguerris et respectés. Il ne mettra un terme à ses expéditions qu'à 64 ans révolus, se résignant à son échec et au silence. À partir de ce moment, il ne fera plus parler de lui. Il décédera dix ans plus tard dans un quasi-anonymat.

*

Avec le recul du temps, il est surprenant qu'aucun écrivain français de renom de l'époque ni aucune grande plume du reportage, comme Joseph Kessel, Henri Béraud[10] ou Lucien Bodard, ne se soit intéressé à cette épopée contemporaine unique. Elle contenait pourtant tous les ingrédients d'un mythe moderne – la quête de l'impossible, l'acharnement à nier le réel, la dimension tragique et vaine de l'existence –, à une époque où la philosophie dominante était précisément l'existentialisme et où Albert Camus affirmait que la seule question philosophique valable était celle du suicide. Tandis que le destin de Percy Fawcett, qui n'a jamais atteint cette dimension tragique et épique, n'a cessé pour sa part d'être source d'inspiration dans le monde anglo-saxon. Archétypes l'un et l'autre de l'aventurier moderne, la figure de Percy Fawcett a imprégné – et imprègne encore de nos jours par le truchement d'Indiana Jones – l'imaginaire collectif populaire, tandis que celle d'Edgar Maufrais a été oubliée aussi vite qu'elle avait surgi.

Avec la défaite en Indochine, la fin de la IVe République, la difficile paix en Algérie, et ses querelles idéologiques qui paraissent aujourd'hui dérisoires, la France connaissait alors une des périodes les plus sombres et agitées de son histoire. En comparaison, l'acharnement d'un père et d'une mère, sans autre qualité que celle d'être des parents ordinaires, à rechercher un fils chéri paraissait sans grand intérêt. L'histoire était juste bonne à émouvoir les lecteurs des journaux populaires.

En outre, le temps d'une certaine innocence, indispensable à la naissance d'un mythe, était révolu. Les mythes avaient déjà été réduits à des croyances diffuses, informulées, enfouies dans nos inconscients, trouvant refuge dans les rumeurs urbaines, ou ressurgissant subrepticement dans les grands faits divers qui défraient périodiquement la chronique. Mais, surtout, un grand mythe avait étouffé l'apparition de tout autre : celui du paradis possible sur terre, le mythe de l'homme nouveau, le communisme. La capacité à engendrer des mythes littéraires s'est abîmée dans ce mythe total, dans cette croyance en la possibilité d'une société libérée de l'histoire.

Par ailleurs, si Raymond Maufrais a inauguré malgré lui l'avènement de l'aventure exploit, son père Edgar fut le dernier aventurier à l'ancienne, celui qui ne la recherche pas, mais la rencontre par inadvertance et à ses dépens. À l'instar d'Henry de Monfreid, il aurait pu dire : « L'aventure, j'ai toujours cherché à l'éviter. »

À son arrivée à Rio de Janeiro, la communauté française se mobilise. Le *Journal des Français du Brésil* organise une collecte qui rapporte vingt mille cruzeiros[11], un apport de fonds non négligeable et particulièrement bienvenu. On l'accompagne dans ses démarches, on lui sert d'interprète, on l'aide dans ses achats d'équipements. Il se sent en famille, dit-il. La presse locale s'intéresse à lui et en fait ses gros titres : *« Pour tenter ça : il faut être français »*, dit l'un d'eux. Et une fois de plus, un médecin français adepte de la radiesthésie, le docteur Boiteux, réalise une expérience dont la conclusion donne un moral d'acier à Edgar. « Raymond est vivant mais très affaibli des jambes », pronostique-t-il. Il le localise sur un affluent de l'Oyapock, mais sans pouvoir préciser – comme fatalement avec cette pseudo-science – lequel. Peu importe pour Edgar Maufrais, l'essentiel c'est qu'on lui assure que Raymond est vivant.

Le vendredi 22 août à l'aube, il s'envole à bord d'un Dakota de l'armée de l'air brésilienne qui le transporte gratuitement à Belem, à l'embouchure

sud de l'Amazone. C'est du haut de ce transport de troupes qu'il aperçoit pour la première fois de sa vie la forêt amazonienne. Après la dernière escale technique sur un aérodrome rudimentaire du bout du monde, pendant six cents kilomètres défile sous les ailes de l'appareil un tapis végétal ininterrompu, monotone, d'un vert dense qu'il ne quitte pas des yeux. Il est triste. Il pense à Marie-Rose qui est restée à Toulon. Son Raymond est par là, quelque part, enfoui sous cette immensité.

Pendant qu'il attend ses bagages, à Belem, il remarque trois hommes barbus qui l'observent. Ils s'approchent de lui et se présentent. Ce sont des chasseurs de serpents. Ils fournissent l'institut Butantan à São Paulo, un des plus grands producteurs mondiaux de sérums contre toute espèce de venins. Ayant lu son histoire dans les journaux, ils se proposent de l'aider. Parmi eux, il y a un Français, le docteur Hoge, qui l'invite à visiter l'Institut agronomique où ils gardent le produit de leur chasse. Il lui apprend alors que le serpent le plus dangereux en forêt n'est pas venimeux. On le surnomme le « foulard » ; la singularité de ce reptile est de grimper aux branches des arbres, d'où il se laisse choir sur une proie qu'il étrangle en quelques secondes. Pour échapper à ce sort fatidique, il n'y a qu'une solution : glisser prestement son avant-bras entre le serpent et le cou avant que celui-ci ne commence sa strangulation et lui résister au prix de sévères morsures. Edgar Maufrais note la recommandation sur son carnet, ainsi que la description qui lui permettra éventuellement de reconnaître la bête : jaune sale tacheté de marron foncé, grosse comme l'avant-bras et longue de près d'un mètre. Toutes ses connaissances sur les dangers auxquels il va prochainement s'exposer se résument à cette unique leçon improvisée.

Durant la semaine qu'il passe à Belem, il reçoit également la visite inattendue de deux journalistes français : Georges de Caunes[12], envoyé spécial de la télévision française et de *Paris-Match*, et Pierre Joffroy, du *Parisien libéré*. Ils font un reportage sur les garimpeiros en Amazonie et souhaitent l'accompagner durant une partie de son expédition.

Le samedi 30 août, un avion militaire brésilien l'emmène, toujours gratuitement, à Macapa, à quatre cents kilomètres de là, sur la rive nord du delta de l'Amazone, point de départ de sa première expédition. Capitale de l'Amapa, territoire frontalier de la Guyane, la ville, à l'aspect provincial et écrasée par une chaleur humide, est située juste à la latitude zéro. À un des carrefours où passe exactement l'équateur, et uniquement à cet endroit, se produit tous les jours au crépuscule un phénomène étrange. Des milliers

d'hirondelles se rassemblent sur le bord des toits et sur les fils électriques. Elles restent là jusqu'aux premières lueurs de l'aube, qui les font s'envoler à tire-d'aile.

Edgar Maufrais séjourne à Macapa trois semaines, durant lesquelles il fait la connaissance d'un légionnaire français d'origine hongroise, Yvan Lazlo, et d'un ancien résistant corse, René Santamaria, tous les deux en situation irrégulière au Brésil. Ils se proposent de l'accompagner. Il accepte, car leur vie passée prouve que les difficultés ne les rebutent pas. Il ne pouvait espérer de *« meilleurs compagnons »*.Un peu plus tard, se joint au trio un jeune étudiant français en médecine, Michel Van de Velde, personnage détestable qui ne cessera de semer la discorde.

Le grand départ de cette première expédition, totalement improvisée comme le seront toutes les suivantes, a finalement lieu le 23 septembre, en fin de journée pour profiter de la marée, à bord de la pirogue de Georges de Caunes et Pierre Joffroy. Celle-ci leur est prêtée par le gouverneur afin qu'ils puissent se rendre sur le lieu de leur reportage : San Antonio, un gros village de garimpeiros situé sur le Jari. Tout de suite après l'appareillage, l'absence de *« toute trace de vie »* sur les berges étonne Edgar Maufrais. Il découvre aussi que la navigation sur les grands fleuves amazoniens est d'une monotonie soporifique.

San Antonio, qu'ils atteignent au bout de deux jours, n'est pas seulement le comptoir des chercheurs d'or du coin à la *« mine patibulaire »*. C'est aussi leur lupanar et leur casino, où l'on joue et perd gros. Le bourg de cabanes en bois grouille de prostituées souvent jeunes et à l'aspect maladif. Durant le trajet, comme tous les néophytes de l'Amazonie, Edgar Maufrais a commis l'imprudence qu'il ne fallait pas commettre : il s'est dévêtu. Résultat, il est couvert de coups de soleil qui le font souffrir le martyre. Il en perd son maigre appétit ; il a la fièvre, et la nuit les nuées de moustiques l'empêchent de trouver un peu de repos.

Leur reportage bouclé, les deux journalistes repartent avec la pirogue. Pour continuer, Edgar Maufrais doit maintenant en trouver une autre. Mais il exclut de reprendre le fleuve tant qu'il ne sera pas rétabli. Van de Velde s'impatiente et le presse de repartir. Leurs relations se tendent. Edgar l'invite vertement à suivre le même chemin que les journalistes. Les deux hommes ne se supportent plus ; mais le « docteur », comme Maufrais l'appelle désormais pour ne plus avoir à prononcer son nom, est un teigneux. Il envoie leurs deux autres compagnons, qu'il a retournés en sa

faveur, lui annoncer que si le « docteur » part, eux aussi. Il cède au chantage, se voyant mal continuer en solitaire.

Les jours passent ; Edgar Maufrais se rétablit. Il trouve une pirogue dont le propriétaire accepte de les conduire jusqu'à l'embouchure du Kouc, où il y a un village, Roucouyennes. Ils quittent San Antonio le 9 octobre. Le même jour, alors que tous somnolent dans la pirogue, une autre vient en sens inverse. Accroupi à l'avant, se tient un homme jeune, blond. Edgar Maufrais ne peut y croire. On dirait Raymond. Quand elle passe à leur hauteur, il gesticule des bras et hurle : « Raymond ! Raymond ! » La pirogue file ; ses occupants détournent à peine le regard, indifférents à ces cris incongrus. Le soir, au dernier village avant le territoire indien, Edgar Maufrais montre une photo de son fils à l'unique commerçant, un Portugais, qui lui affirme que le blond de la pirogue est un garimpeiro brésilien qu'il connaît bien ; mais il ajoute qu'il a entendu parler en revanche d'un Blanc qui vivrait dans une tribu dans le haut Jari. Plus tard, Michel Van de Velde affirmera que l'homme blond de la pirogue était bien Raymond mais que celui-ci, de connivence avec son père, a fait mine de ne pas le reconnaître. Ces recherches, ajoutera-t-il, ne sont qu'un cirque monté par eux pour se faire de la publicité. Il se rétractera par la suite. Mais le mal était fait, on commença à douter de la sincérité du père. Seuls le temps et son entêtement ont convaincu les sceptiques du contraire.

Dans les jours qui suivent, la remontée du Jari, toujours aussi monotone, se poursuit, entrecoupée par le franchissement périlleux des rapides où il faut, à chaque fois, décharger puis recharger la pirogue et où, à chaque fois aussi, on risque d'être emporté par un courant toujours vif. De-ci de-là, ils s'arrêtent dans un village, en général d'une vingtaine d'âmes. Enfin, ils arrivent à Roucouyennes. L'accueil est plutôt hostile. Le chef Moroko, *« petit, sec, nerveux et l'air sournois »*, ne les autorise à débarquer qu'après d'interminables palabres. Le lendemain, le patron de la pirogue les abandonne à leur sort. Au moment de les quitter, il leur dit que les Indiens vont les tuer.

Edgar Maufrais veut se faire accompagner jusqu'à la source du Kouc. Moroko refuse, prétextant, comme toujours quand un Indien ne veut pas conduire un Blanc quelque part, l'existence d'une tribu « sauvage » qui les tuerait, au lieu de dire tout simplement non, ce qui n'est pas dans leurs mœurs. En revanche, il est disposé à les accompagner jusqu'au Maroni en franchissant les Tumuc Humac à partir de la source du Jari. Mais, en

compensation, il exige qu'Edgar Maufrais lui donne tous les cadeaux de bimbeloterie qu'il a dans ses bagages. Le marché est conclu : il recevra la moitié maintenant et le reste à l'arrivée à Maripasoula.

Les jours passent sans que Maufrais ne constate le moindre préparatif de départ. Puis, un jour, environ deux semaines plus tard, c'est l'effervescence. Les femmes se mettent à préparer une grande quantité de *cachiri*, une boisson fermentée aigre. Le surlendemain, les hommes se peignent et se parent de plumes. La fête commence et vire à la beuverie collective. Les plus saouls viennent vomir leur trop-plein au pied des hamacs où sont allongés les quatre Blancs, qui n'en mènent pas large ; leurs armes à la main, ils se tiennent prêts, perdus pour perdus, à se défendre.

Au petit matin de la seconde nuit de débauche, les femmes s'éclipsent en groupe dans les fourrés voisins et se mettent à pousser des cris d'oiseaux ; les hommes leur répondent en poussant des cris analogues et tout à coup se précipitent à leur rencontre. Une grande partouze sylvestre commence. Une fois celle-ci consommée, les femmes réapparaissent et se mettent, comme si de rien n'était, à préparer une grande quantité de galettes de manioc tandis que les hommes soignent leur gueule de bois vautrés ici ou là sous les fourrés. Puis Moroko vient prévenir Edgar Maufrais que le départ est imminent. Trois pirogues sont prêtes : dans la première prendront place le chef, ses trois femmes et Santamaria, dans la deuxième Maufrais avec un Indien dénommé Kouliam, sa femme, sa belle-mère et leurs deux enfants, enfin dans la troisième le « docteur », le légionnaire et Kouriec, un autre Indien (sans doute célibataire puisque personne ne l'accompagne). Le départ a lieu le lendemain, devant tout le village rassemblé.

Trois jours avant Noël, Edgar Maufrais atteint Maripasoula, réalisant l'exploit que projetait son fils. Il s'en moque éperdument. Ce qui importe pour lui, c'est qu'il n'a trouvé aucune trace de ce dernier. Entre-temps, le « docteur » et le légionnaire l'ont abandonné, après le franchissement des Tumuc Humac, ce qui ne l'a pas fâché, au contraire. Avec Santamaria, qui lui est resté fidèle, il arrive le 4 janvier 1953 à Cayenne, ayant échappé tous les deux de justesse à la noyade sur le Maroni quand la pirogue qui les transportait a chaviré en franchissant un rapide. Dans le naufrage, Edgar Maufrais a perdu une grande partie de son matériel, le peu d'argent qu'il avait, mais surtout son carnet de notes et ses vingt-deux films, sur lesquels il comptait pour financer ses expéditions suivantes. Au préfet Vignon qui leur offre l'hospitalité, il confie que son intention est maintenant de se

rendre au plus tôt au degrad Claude. Mais voilà, un journal brésilien affirme qu'on a vu dans une fazenda près d'Alenquer (une petite ville sur la rive gauche de l'Amazone, en face de Santarem) un Blanc qui ressemble étrangement à son fils. Il s'y précipite. Quand il arrive, le Blanc est parti. La description qu'en fait le régisseur correspond à celle de Raymond, à un détail près : il avait les yeux bleus, ceux de Raymond sont marron. Le Blanc se révélera polonais.

À partir de ce moment, la rumeur se multiplie et chaque fois Edgar Maufrais se rue. Pendant dix-sept mois, de mars 1953 à juillet 1954, il ne va cesser d'aller partout où on prétend avoir vu un Blanc, toujours en vain. Il improvise huit expéditions, qui vont ratisser un triangle de jungle au sud de l'Amazone, compris entre Manaos, Santarem et Itaituba. En prime, il aura droit à quelques ridicules démêlés avec la police qui, un coup, le soupçonne d'être complice d'un vol de bijoux commis à Belem par un Français affirmant faire partie de son équipe, un autre coup l'accuse de participer à une opération d'espionnage. Les deux fois, il est libéré vingt-quatre heures après son interpellation. Ce n'était qu'un fâcheux malentendu, lui dit-on en guise d'excuses.

Amer mais pas découragé, il revient en Guyane en compagnie d'un Français pied-noir âgé de 36 ans, Jean Sanchez, qui sera désormais son fidèle et dévoué Sancho. Edgar Maufrais est fermement décidé à faire ce qu'il aurait dû tenter dès le début : aller au degrad Claude et établir la jonction Oyapock-Kouc.

Le préfet Vignon lui organise ces deux expéditions, dont il confie le commandement à un broussard expérimenté, le gendarme Chauveau. La colonne qui entreprend le 13 janvier 1955 la jonction Oyapock-Kouc se compose de dix-neuf hommes. En pleine brousse, à leur grand étonnement, ils tombent sur un missionnaire évangéliste de l'Armée du Salut, le père Grings, qui arrive en sens inverse, accompagné par trois Indiens. Leur présence prouve que la jonction entre les deux rivières est une voie fréquentée, contrairement à la conviction de Raymond Maufrais. Le pasteur leur assure qu'il n'y a aucun Blanc parmi les tribus qu'il a visitées. Mais Edgar Maufrais veut le vérifier personnellement. Quand ils atteignent le Kouc, il ne peut que constater la vérité des dires de l'évangéliste. Il ne lui reste plus qu'à se rendre au degrad Claude, où il aurait été plus logique d'aller avant de s'attaquer à la jonction Oyapock-Kouc.

Pendant la remontée du Tamouri, il est atterré par ce qu'il découvre : un cours d'eau à peine navigable, recouvert d'une végétation dense dans laquelle il est nécessaire de s'ouvrir des tunnels. Arrivé sur place, des larmes lui viennent. Il retrouve le tournevis qu'il avait donné à son fils, désormais sans manche. Une petite casserole en émail traîne un peu plus loin. *« Je comprends enfin,* écrit-il dans son journal, *qu'il faut que je sois le père pour conserver l'espoir que Raymond a été recueilli par des Indiens nomades inconnus, car après avoir vu ce que j'ai vu, tout autre penserait logiquement qu'il n'avait qu'une chance sur mille de sortir vivant de cet enfer et qu'il n'a pas dû la trouver. »* Au lieu d'admettre cette évidence, il conclut que Raymond a saisi l'unique chance sur mille, et, avant de quitter l'endroit, il grave au couteau sur un arbre un message, dérisoire et pathétique, destiné à son fils au cas où il y reviendrait.

Contre toute logique, de retour à Cayenne, il repart une fois de plus dans une expédition insensée. La presse brésilienne a de nouveau signalé la présence d'un Blanc, dans le haut Puru, un affluent de la rive gauche de l'Amazone qui prend sa source sur le versant sud-ouest des Tumuc Humac et dont le cours est parallèle à celui du Jari. Accompagné de son fidèle Sanchez, Edgar Maufrais y court. Les deux hommes remontent le fleuve. En cours de route, ils rencontrent le père Grings, toujours en mission d'évangélisation ; ils font route commune un moment. À chaque village, tel un privé dans un polar de série B, Edgar Maufrais montre aux Indiens, avec lesquels il communique par gestes, des photos de Raymond. C'est très certainement la première fois qu'ils voient des photos. Dès lors, leur curiosité est plus probablement excitée par l'objet et son étrangeté que par la personne qu'il représente. À la source du Puru, les deux hommes décident de revenir en Guyane par les Tumuc Humac et d'atteindre ainsi le Maroni. C'est la troisième jonction d'affilée Amazone-Guyane pour Edgar Maufrais, un exploit sans précédent. Pourtant, comme les deux autres fois, il s'en moque. Il ne cherche pas la gloire mais son fils, le seul exploit qui lui tient à cœur, dit-il comme pour s'excuser de sa modestie et de son entêtement.

Au retour à Cayenne, cela fait maintenant trois ans qu'il a quitté Toulon. Il faut qu'il rentre régulariser sa situation auprès de l'arsenal. Il regagne Rio de Janeiro, où il embarque le 24 août 1955 sur le *Laënnec*, avec la ferme détermination de revenir, coûte que coûte, au plus vite. Onze mois plus tard, le 26 juillet 1956, il est à nouveau à Cayenne. Sur

l'insistance de sa femme, qui ne voulait pas le voir repartir seul à son âge, il est accompagné d'un Nancéen de 20 ans, Daniel Thouvenot[13]. Cette fois, il est bien décidé à ne pas s'éparpiller. En conséquence, pendant les dix-huit prochains mois, il recherchera son fils dans les parages de l'endroit où a été trouvé son bagage.

Sa priorité est de remonter le Camopi jusqu'à sa source, au pied des Tumuc Humac où il pense que peuvent se trouver les Oyaricoulets. Le chef Monpeyra lui prête deux Indiens. Pour les Emérillons, il est désormais Papa Maufé. Tandis que l'expédition remonte la rivière, il lui vient une idée absurde : faire une incursion à l'intérieur des terres pour gravir le mont Belvédère, haut de six cents mètres, de manière à vérifier si les Oyaricoulets ne s'y cacheraient pas. Ils font alors l'expérience de ce que tout broussard ou Indien sait : en forêt, il n'y a pas de vie possible si on s'éloigne des cours d'eau. Ils pataugent toute une journée dans un humus gluant, puant, respirant un air fétide. Le milieu est si inhospitalier qu'il les oblige à revenir sur leurs pas.

Cet échec ne décourage pas Edgar. Il a une nouvelle idée, tout aussi farfelue que la précédente. Il décide de retourner au degrad Claude et, à partir de là, de s'attaquer à l'ascension du mont Tabulaire, d'une altitude de huit cent trente mètres, situé au nord du Tamouri, en plein cœur de la forêt, loin de toute rivière. Il veut vérifier si des Indiens troglodytes qui pourraient détenir Raymond n'y vivraient pas. D'où lui est venue pareille idée ? Jamais et nulle part n'a été évoquée l'existence de troglodytes en Amazonie, encore moins en Guyane.

Les deux hommes se font déposer au degrad par des Emérillons qui promettent de revenir les chercher quarante-cinq à cinquante jours plus tard. Après une pénible marche d'approche à travers des marécages, ils entament l'ascension.

À coups de sabre d'abattis, Edgar ouvre la piste. *« Revolver à la ceinture, la machette à une main, le fusil dans l'autre »*, Daniel Thouvenot le suit, transportant un sac à dos de vingt-cinq kilos. En Amazonie, les armes à feu sont destinées avant tout à donner l'alerte si on s'égare et à aider à sa localisation. Le reste des bagages est laissé au camp de départ ; à la fin de la journée, Daniel revient sur ses pas les chercher et les transporte jusqu'au nouveau bivouac, installé par Edgar dans l'intervalle. Pour mesurer la distance parcourue, Thouvenot dévide au fur et à mesure de leur progression une corde de cinquante mètres de long. Quand elle a été

complètement dévidée, il revient sur ses pas la récupérer et recommence. Ainsi, à la fin de la journée, il ne leur reste plus qu'à compter le nombre de fois où il a réitéré l'opération pour connaître la distance effectuée. En général, leur progression quotidienne se situe entre un et deux kilomètres.

Au bout de trente-six jours de cette marche forcée, ils renoncent. Le sommet du Tabulaire semble s'éloigner au fur et à mesure qu'ils croient s'en approcher. À leur dernier bivouac, ils restent trois jours, qu'ils consacrent à signaler leur présence aux hypothétiques troglodytes. Ils ratissent les parages, lancent la nuit des fusées éclairantes, suspendent à la végétation des cadeaux que personne ne recueille. La nuit tombée, Daniel joue de l'harmonica pour les attirer. Comme personne ne se manifeste, ils s'en retournent. Ils mettent seulement une semaine à faire le chemin inverse, n'ayant plus à s'ouvrir la piste.

Au degrad Claude, les Indiens ne sont pas au rendez-vous. Ils les attendent pendant une semaine. Leurs vivres s'épuisent. Ils sont exténués, fiévreux et atteints de dysenterie. Le même sort que celui de Raymond les guette. Pour y échapper, ils décident eux aussi de partir pour tenter d'atteindre le premier lieu habité. À bord d'une pirogue que leurs accompagnateurs emérillons leur ont laissée, ils descendent le Tamouri à la *« vitesse d'une tortue »*. Au bout de dix jours, alors qu'ils sont à bout de force, le moral en berne, ils entendent un son de voix provenant de l'aval. Au détour d'une courbe de la rivière, ils aperçoivent les Indiens, qui viennent à leur rencontre chargés de provisions. Ils avaient tout simplement oublié le rendez-vous.

Cette nouvelle péripétie aurait dû convaincre définitivement Edgar Maufrais que Raymond n'avait pas pu survivre, et le conduire à abandonner. C'est exactement à la conclusion inverse qu'il aboutit. Une fois à Cayenne, Daniel Thouvenot doit rentrer en France. L'armée le requiert, la guerre d'Algérie ayant besoin d'hommes. Marie-Rose conjure son mari de rentrer aussi. Il s'y refuse catégoriquement. S'il rentrait, il aurait le remords de ne pas avoir été jusqu'au bout. Avec un autre jeune Français, Michel Canton, il repart pour une nouvelle expédition qui le conduit jusqu'à la source du Yaroupi, un autre affluent de l'Oyapock, sans plus de succès. Suite à ce nouvel échec, il rentre en France, mais avec la ferme intention de revenir. Pareille obstination pousse à se demander si, en réalité, Edgar Maufrais recherchait réellement son fils ou s'il n'avait pas contracté le virus de l'enfer vert et si la recherche du fils n'était pas devenue un prétexte.

Il retourne encore à deux reprises en Guyane, du 25 août 1959 au 26 avril 1961, puis du 17 juin 1963 au 15 août 1964. Le résultat est identique. Lors de ce dernier séjour, on lui signale la présence d'un Blanc sur le cours supérieur du Kouc. Il s'y rend en passant par l'Oyapock. Il trouve bien un Blanc, mais c'est un chercheur d'or brésilien qui a cédé à l'appel de la forêt. Peu après, on lui signale un autre Blanc, cette fois en Guyane hollandaise (actuel Surinam), non loin de Maripasoula. Il trouve un Allemand épris de botanique.

À son quatrième séjour, accompagné de deux jeunes Français, il se rend enfin là où la légende situe le territoire des Oyaricoulets, en Guyane hollandaise. Il accroche aux arbres des cadeaux, qu'aucun Indien ne vient recueillir – car d'Indiens blancs et blonds, il n'y a point. Sa vingt-deuxième et ultime expédition le conduit pour la dernière fois au degrad Claude. Dans un geste dérisoire et pathétique, il cloue un bidon sur un arbre, dans lequel il laisse une lettre destinée à Raymond ; il y conseille à son fils, s'il revient à cet endroit, d'attendre la saison sèche et le passage des Emérillons.

Edgar Maufrais avait demandé à des Indiens de venir le récupérer au degrad Verdun. À la date convenue, le 10 juin 1964, il n'est pas présent. Les Indiens l'attendent trois jours d'affilée et s'en retournent. Ils donnent l'alerte. On croit alors qu'il a connu un sort identique à celui de Raymond. La presse titre : « Quatorze ans après le fils, Edgar Maufrais a disparu dans l'enfer vert. » Des secours s'organisent. À leur grande surprise, ils le retrouvent sur l'Ouaqui, faisant route vers Maripasoula à bord de la pirogue d'une famille d'Indiens en compagnie de laquelle il s'était attardé sur le chemin des Emérillons.

Avant de quitter Cayenne, il déclare : « Je ne reviendrai plus. » Il a 64 ans. Ces deux derniers séjours furent de trop, explique Daniel Thouvenot. Pour beaucoup, il n'était plus qu'un vieux radoteur suscitant non plus l'admiration, mais l'agacement. La préfecture de Guyane, autrefois pleine d'attention à son égard, le traitait désormais comme un citoyen ordinaire. Elle lui avait même refusé un port d'armes, ce qui l'avait profondément vexé. Il s'était senti esseulé, abandonné, incompris.

*

Par une de ces étranges coïncidences dont l'histoire est parfois coutumière, Ernest Hemingway avait publié en 1952 l'admirable *Vieil*

Homme et la mer. Le destin d'Edgar Maufrais n'était pas sans analogie avec celui de son héros, Santiago. Sauf qu'un jour, Santiago n'est pas rentré bredouille.

1- Petit terrain déboisé mitoyen du village, sur lequel les tribus indiennes cultivent quelques fruits, surtout des bananes, des légumes et plus particulièrement du manioc, base de leur alimentation avec le poisson séché ou réduit en farine.

2- (1923-1994). Écrivain-explorateur français, auteur notamment de *Fantastique île de Pâques*, Laffont, Paris, 1965.

3- (1884-1932). Considéré comme le père et le maître du grand reportage à la française.

4- *Sciences et voyages* n° 41, mai 1949.

5- Western de John Ford (1939), avec John Wayne.

6- « Les pelés ! » ou « Les nus ! ».

7- Edgar Maufrais, *À la recherche de mon fils*, Julliard, Paris, 1956, réédité enrichi aux éditions Scripta en 2001.

8- Association des amis de l'explorateur Raymond Maufrais (AAERM), *www.maufrais.info*

9- Environ deux mille euros.

10- Henri Béraud (1885-1958), grand reporter et prix Goncourt 1922 ; Joseph Kessel (1898-1979), journaliste, grand reporter, écrivain, Grand Prix de l'Académie française 1926.

11- Environ six mille euros.

12- (1919-2004). Journaliste de télévision très connu dans les années 1960-1970.

13- Journaliste, auteur de *Guyane, la passion des Maufrais*, Scripta Landorec, 2004.

La découverte : conspiration et trahison en brousse

« Ce que font les hommes par nécessité ne peut attirer ni blâme, ni louange. »

Machiavel

DE MÉMOIRE d'Indien, jamais on n'avait vu, et sans doute ne verrait-on plus, caravane aussi dantesque. Avant même le lever du jour, le 21 février 1541, un troupeau de deux mille porcs (provisions de route dont les éventuels – et sans doute très rares – survivants serviraient à créer un élevage une fois arrivés à destination), autant de chiens spécialement dressés à mordre le jarret de l'indigène récalcitrant, un même nombre de lamas transportant tout un outillage indispensable à l'installation d'une lointaine colonie en terre inconnue – haches, cognées, massues, scies, cordages, toiles –, quatre mille Indiens portefaix ou pasteurs, ces derniers en charge de la conduite des bestiaux, et, enfin, trois cent quarante hidalgos[1] dont deux cents à cheval, vêtus (l'uniforme n'ayant pas encore fait son apparition dans les armées) de la tenue la plus fréquemment portée par les troupes de l'empereur Charles Quint, une chemise le plus souvent blanche, une vareuse de gros lainage ornée – pour éviter la confusion avec un soldat ennemi – de l'écusson représentant la croix de Bourgogne rouge sur fond jaune cousu au bas des basques, une culotte en général noire et des bas presque toujours rouges, quittèrent Quito en direction de l'est, oriflammes ondoyant sous l'effet d'une brise légère.

Un plastron et des jambières métalliques protégeaient le buste et les cuisses des cavaliers, qui étaient également coiffés d'un casque de fer,

armés de leur épée et d'un bouclier rond, la rondache. À pied, hallebarde à la main, les lanciers avaient pour plus de légèreté remplacé plastron et casque par une casaque de gros cuir et un chapeau à large bord agrémenté d'une haute plume et de rubans jaunes et rouges.

Dans un tohu-bohu assourdissant et indescriptible, la caravane partit droit devant elle, à travers champs, aucun chemin ne conduisant encore à sa destination, le présumé « pays de la cannelle ». Au milieu des grognements, des hennissements, des aboiements et des crachats de lamas énervés[2], les ordres fusaient en castillan, répercutés aussitôt en quechua ; les injures étaient proférées en basque, les récriminations en galicien, les implorations en catalan et les imprécations en andalou. Le gros de la troupe des cavaliers ouvrait la marche, suivie des lanciers, et le reste des hidalgos la fermait. Entre ces deux groupes de guerriers s'étirait le long cortège des Indiens qui veillaient sur les animaux, et des chiens qui surveillaient les Indiens.

Depuis quelque temps déjà, une rumeur circulait avec persistance parmi les conquistadors. De l'autre côté des crêtes enneigées que l'on apercevait à l'est de Quito, à l'époque un gros bourg, il y avait disait-on des champs couverts de cet arbre qui ne poussait qu'à Ceylan et au sud de l'Inde. Son écorce rouge-brun, une fois broyée, donnait aux mets un arôme exquis. Cette poudre à la forte senteur avait aussi des vertus médicinales. Trois ans auparavant, un Espagnol, Gonzalo Diaz Pineda, qui avait franchi ces sommets était revenu avec une nouvelle prometteuse : à partir de l'autre versant, une vaste forêt, aux espèces innombrables et inconnues, s'étendait à l'infini. L'espoir de trouver parmi elles l'arbre à cannelle était donc permis.

Convaincu qu'il s'est rendu maître de l'Empire inca, Francisco Pizarro a un autre projet, bien plus ambitieux : vérifier si cette rumeur a quelque fondement. Si c'est le cas, non seulement sa fortune sera assurée, mais l'empereur Charles Quint lui en sera infiniment reconnaissant. Des perspectives insoupçonnées s'ouvriront alors à lui. C'en sera enfin fini de son ingrate condition d'homme de main de la Couronne.

Depuis les croisades de 1096 à 1270, la folie des épices s'était saisie de l'Occident. Leur usage ne se limitait pas à améliorer la saveur des aliments. Une livre de poivre valait plus cher que son équivalent en or, et une de cannelle coûtait plus qu'un bœuf. En conséquence, elles étaient très convoitées, elles servaient de monnaie, on les offrait en dot... Elles

présentaient en outre un avantage incommensurable, à savoir constituer le plus efficace et le plus discret instrument de corruption : avec un sachet de ces petites graines exotiques glissé subrepticement à un magistrat, il était peu probable que le jugement vous fût contraire.

Ce qui les rendait encore bien plus précieuses que l'or ou le rubis, c'est qu'on était convaincu qu'elles étaient originaires du paradis – que l'on situait quelque part en Asie. En consommer avait dès lors l'insigne vertu d'offrir un avant-goût des délices que l'on connaîtrait si on accédait un jour à celui-ci. Leur présumée provenance alimentait aussi toute une mythologie contribuant à accroître leur valeur marchande. On crut longtemps que la cannelle se trouvait dans le nid du Phénix ; se hisser jusqu'à lui était une entreprise aléatoire et périlleuse. Les plantations de poivriers quant à elles étaient, disait-on, gardées par des serpents venimeux auxquels il fallait mettre le feu pour les faire fuir, au moment de la récolte – d'où la couleur foncée ou noire des graines – et seuls des êtres à la tête de chien et au corps humain, les cynocéphales, étaient aptes à recueillir ces graines parmi les braises encore ardentes.

Avec la prise de Constantinople par le sultan ottoman Mehmet II, le 29 mai 1453, la route des épices fut brutalement coupée. Les prix flambèrent et, très vite, une cruelle pénurie s'installa. Une seule solution s'imposait : contourner le barrage ottoman, faute de pouvoir le faire sauter. C'était l'objectif de Christophe Colomb quand il prit la mer le 3 août 1492 et mit cap plein ouest avant de poser, le 12 octobre de la même année, le pied sur une terre qui n'était pas l'Inde. Sur le moment, la déconvenue en fut grande : la route des épices restait coupée.

*

Soudard sans scrupule certainement, analphabète – ce qui était assez commun à l'époque –, totalement inculte – ce qui était aussi loin d'être une exception, y compris dans l'aristocratie –, Francisco Pizarro n'était pas qu'une sombre brute comme on persiste à le décrire, et encore moins un sot. La manière dont il a finalement conquis le Pérou (appelé à l'époque *Piru*), presque sans coup férir, atteste que le flair politique ne lui faisait pas défaut. Quand, à la fin de janvier 1531, il débarque des trois bateaux qui l'ont conduit jusqu'au nord du Pérou actuel depuis Panama, à la tête d'une troupe de seulement cent quatre-vingts hommes, parmi lesquels ses trois frères

Gonzalo, Hernando et Juan, trente-sept chevaux, avec pour tout armement des arbalètes, quelques arquebuses et deux ou trois canons, il comprend d'emblée que sa force sera la ruse.

Sur les six millions d'habitants que compte le Pérou, beaucoup appartiennent à des peuples qui ne supportent plus la domination brutale des Quechuas et de leur monarque l'Inca. Ils se rallient spontanément aux Espagnols, qu'ils considèrent d'origine divine, constituant une force supplétive dont l'apport dans les batailles décisives ne sera pas qu'un simple appoint. Ces êtres étranges, venant d'on ne sait où, ne peuvent qu'être les fils du Soleil. Une croyance ancienne annonce leur arrivée prochaine par la mer. Cette prédiction si longtemps différée s'est enfin avérée, pour leur plus grand bonheur. Parmi ces étrangers, certains sont encore plus étranges que les autres : aux yeux des Indiens ébahis, les cavaliers et leurs montures forment des êtres à deux corps qui se séparent et vivent indépendamment l'un de l'autre puis à nouveau fusionnent et se déplacent alors à vive allure. Jusqu'à l'arrivée des conquistadors et de leurs chevaux, les animaux de monte leur étaient inconnus ; par conséquent, ils ne pouvaient imaginer qu'un être humain puisse se jucher sur le dos d'un animal puis le diriger à son gré. Les Indiens ne connaissent d'autre moyen de déplacement et de transport que la marche. Bien que leur civilisation soit pourtant très avancée dans nombre de domaines, notamment en architecture, en agriculture et en travail des métaux, ils ignorent l'écriture et surtout la roue, dont l'invention a révolutionné le transport en Europe.

Informé peu après son débarquement qu'une guerre de succession, qui n'a rien à envier en matière d'exaction et de cruauté aux mœurs militaires hispaniques, oppose depuis cinq ans les deux fils de l'Inca Huayna Capac, Francisco Pizarro devine tout de suite le parti qu'il peut tirer de la situation. La stratégie qu'il imagine est simple, audacieuse, pertinente bien que paradoxale. À défaut d'avoir les moyens de s'imposer par la force, il lui faut un allié, en tout cas pour un temps. Et quel meilleur allié pourrait-il espérer que le vaincu de cette guerre fratricide, s'il l'aide à récupérer un pouvoir que celui-ci estimera forcément usurpé ? Le nouveau souverain ne pourra dès lors qu'être son obligé.

Atahualpa, le bâtard mais aussi le préféré du père défunt, semble assuré de la victoire sur son demi-frère Huascar, l'enfant légitime. Il demande un jour à rencontrer Francisco Pizarro, juste pour satisfaire sa curiosité. Il veut connaître ce mystérieux et curieux inconnu dont on lui a parlé, qui

vient d’arriver sur son territoire par la mer. C’est une occasion inespérée qui se présente à Francisco Pizarro. Il imagine un guet-apens et, le 16 novembre 1532, Atahualpa est fait prisonnier à Cajamarca, au nord du Pérou.

Pour impressionner son interlocuteur, Atahualpa est arrivé à leur rencontre allongé sur une litière à porteurs en or massif, entouré de tous les dignitaires de son clan en grand apparat. Son escorte, comme convenu, n’est pas armée. Quand le cortège se trouve rassemblé sur la place centrale de Cajamarca, où la rencontre doit se tenir, et avant que Pizarro ne se montre, un prêtre catholique présente à Atahualpa une bible en lui demandant préalablement de se convertir et de faire allégeance sur-le-champ à Charles Quint. Atahualpa se laisse abuser par cette provocation, par ignorance : il ne sait pas ce qu’est un livre, encore moins le Livre des Saintes Écritures. Avec mépris, il saisit ce curieux objet et le jette à terre. Pour les Espagnols, c’est l’offense à leur Dieu escomptée, qui légitime la tuerie qu’ils ont ourdie. Ils ne peuvent tolérer ce blasphème.

Francisco Pizarro, qui observe la scène à distance, donne alors le signal qu’attendaient ses soldats, dissimulés dans les maisons entourant la place. Ils ouvrent un feu nourri, puis les cavaliers, qui ont attaché aux jambes de leurs chevaux des grelots pour accroître le vacarme et terroriser ainsi davantage leurs victimes, chargent sabre au clair. C’est le massacre, les sorties de la place étant trop étroites pour permettre une fuite massive. Plus de deux mille Indiens périssent, contre un seul tué dans les rangs de l’assaillant. Une grande partie de la garde d’Atahualpa, de son commandement militaire, de sa noblesse est exterminée. Les Indiens viennent de découvrir la puissance des armes à feu, dont ils ignoraient l’existence jusqu’alors, et l’avantage sur un champ de bataille du cheval, que la plupart d’entre eux voyaient pour la première fois.

Depuis sa prison, Atahualpa fait assassiner Huascar, craignant qu’il ne s’allie aux Espagnols. Il est convaincu qu’il sera élargi sous peu. Ne leur a-t-il pas proposé, connaissant leur cupidité, de remplir d’or la pièce dans laquelle il est détenu – l’équivalent de six tonnes – en échange de sa libération ? Francisco Pizarro accepte. Mais, une fois la fabuleuse rançon réunie, au lieu de tenir sa parole, il le fait exécuter après un simulacre de procès pour rébellion, et il installe sur le trône le frère de Huascar, Tupac Hualpa. Sans doute empoisonné par un traître, celui-ci succombe peu après. Toujours convaincu que, pour se rendre maître du Pérou, il lui faut un monarque fantoche, Pizarro confie alors le trône à Manco Capac, un autre

demi-frère d'Atahualpa et Huascar, qui ne se fait pas prier. Apprenant que le trône était vacant, il s'est précipité pour offrir ses services aux nouveaux maîtres de l'Empire. Deux ans plus tard, en 1536, excédé par les humiliations que lui infligent les trois frères de Pizarro, qui le méprisent tellement l'individu est obséquieux à leur égard, Manco Capac fomente une révolte. À la tête de trente mille guerriers, le jusqu'alors servile collaborateur assiège pendant dix mois Cuzco, la capitale de l'Empire, et Lima que vient de fonder Francisco Pizarro, dans une des régions les plus inhospitalières de la côte péruvienne. Le rapport de forces lui était de manière tellement disproportionnée favorable que la victoire n'aurait pas dû lui échapper. Mais, grâce aux renforts de tribus amies, à la bravoure des soldats espagnols et aussi, et surtout, à cause de ses piètres qualités de chef de guerre, la révolte fut durement matée (mais Pizarro y perdit un frère, Juan). Manco Capac n'a pas d'autre choix que de fuir. Il se réfugie avec une poignée de partisans dans la montagne, au nord-ouest de Cuzco, d'où il tente d'organiser une vaine résistance. À partir de cet instant, l'Empire inca a vécu et Francisco Pizarro se retrouve seul et tout-puissant maître du Pérou, plus tôt qu'il ne l'avait probablement espéré.

La paix sera de courte durée. Tout de suite après, une guerre civile entre Espagnols éclate. Le lieutenant de Pizarro, Diego de Almagro, qui semblait supporter de moins en moins son autorité, avait été chargé par Charles Quint d'explorer les territoires situés au sud du Pérou (qui constituent aujourd'hui le Chili) et d'en prendre possession. Il revient au bout d'un an, en 1537, profondément déçu et humilié, n'ayant trouvé ni or ni riches villes à piller : ces territoires ne sont peuplés que par des communautés paysannes pauvres. S'imaginant qu'on l'a abusé, il revendique Cuzco en compensation, ce que Francisco Pizarro refuse. Alors Diego de Almagro et ses partisans investissent militairement la capitale de l'Empire inca et font prisonnier Hernando Pizarro qui en était le gouverneur.

Après bien des tergiversations, Francisco Pizarro concède Cuzco en échange de la liberté de son frère. Les deux rivaux signent un accord de paix... que Pizarro ne respecte pas. Dans le plus grand secret, il lève une puissante armée qui attaque le 6 avril 1538 à Las Salinas, au sud de Cuzco, la troupe de Diego de Almagro. Celle-ci est défaite et son chef fait prisonnier. Le 8 juin, Diego de Almagro est exécuté par strangulation dans la prison de Cuzco ; le même jour, son corps est exhibé puis décapité sur la place publique.

Maintenant qu’il est venu à bout de cette sédition, convaincu qu’il a désormais définitivement la situation bien en main, Francisco Pizarro estime que l’heure a sonné de s’occuper de la seule chose qui vaille la peine : la cannelle. Il nomme alors son frère cadet gouverneur de Quito, avec pour mission impérative de monter le plus promptement possible une expédition afin de prendre possession du pays de la cannelle. Accessoirement, il lui suggère aussi de vérifier, s’il en a l’occasion, ce qu’il en est de cette nouvelle rumeur qui se répand, faisant état d’un prince qui enduirait son corps de poudre d’or et dont le territoire – que certains commencent à appeler Eldorado – serait dans les parages de la contrée de la cannelle. Mais, insiste-t-il, la priorité reste la cannelle, car l’or, ce n’est plus ce qui manque.

À la tête d’une escouade de cent cavaliers et autant de fantassins, Gonzalo Pizarro quitte Cuzco et arrive à Quito le 1er décembre 1540, au terme d’une chevauchée de plus de trois mille kilomètres sur l’Altiplano, les hauts plateaux andins dont l’altitude avoisine quatre mille mètres. Il a la surprise d’être attendu par un parent éloigné, natif de la même ville espagnole que lui, Trujillo : Francisco de Orellana. Celui-ci est venu tout spécialement de Guayaquil, ayant appris par une indiscrétion que la nomination de Gonzalo recouvre en réalité un tout autre projet.

Derrière son sourire et les marques de sympathie qu’il lui manifeste, Francisco de Orellana dissimule son amertume d’avoir été tenu à l’écart du projet. Il a pourtant toujours été du côté des quatre frères, depuis le début de la conquête du Pérou, fidèle parmi les fidèles, et il a même payé son dévouement de sa personne : dans une escarmouche contre des Indiens réfractaires, il a perdu son œil gauche, qu’il dissimule désormais sous un bandeau noir. On l’a surnommé le Borgne, ce qui l’irrite. Il a également pris une part décisive aux deux batailles qui ont permis de briser successivement les sièges de Lima et de Cuzco. Quand, enfin, Diego de Almagro s’est soulevé, il est accouru prêter main forte sans hésiter ; sa participation a d’ailleurs été décisive dans la victoire de Las Salinas. Après ça, à la demande de Francisco Pizarro, il a refondé Guayaquil, détruite par des Indiens, et pacifié la région. En récompense, le roi lui a bien attribué le titre de gouverneur de la province, mais de Orellana n’a pas une mentalité d’administrateur. À peine la trentaine, il ne se voit pas couler des jours tranquilles à s’acquitter des obligations quotidiennes que lui impose sa

charge. Il est foncièrement un « conquistador » et nourrit de grandes ambitions. Lui aussi y a pensé, à partir à la découverte de la cannelle.

Les deux hommes ont un tête-à-tête. Francisco de Orellana propose une association, avec l'arrière-pensée de prendre sa revanche, à la première occasion qui se présentera, contre pareille ingratitude. Il va redescendre à Guayaquil réunir le plus d'hommes et de matériel possible puis reviendra et se joindra à l'expédition. Bien entendu, Gonzalo Pizarro gardera l'entier commandement. Celui-ci feint d'accepter avec enthousiasme. Mais, tandis que de Orellana retourne à Guayaquil, il donne l'ordre de précipiter les préparatifs. Il ne veut pas que cet importun l'accompagne. En cas de découverte de la cannelle, il serait obligé d'en partager le mérite et, pire, les bénéfices. L'expédition qui quitta Quito, près de trois mois plus tard, fut le premier acte d'une série de trahisons et de conspirations qui marqueront les relations entre les deux hommes.

Pendant que la caravane chemine péniblement vers les crêtes enneigées de la cordillère, Francisco de Orellana, toujours à Guayaquil, peine à convaincre. Seuls vingt-trois cavaliers acceptent de l'accompagner dans cette aventure. Il en escomptait, pour se faire respecter par Gonzalo Pizarro, au moins une centaine. Mais, le temps passant, le scepticisme avait commencé à gagner les sans-grade de la conquête du Nouveau Monde. Contrairement à ce qu'on leur avait fait miroiter, la plupart étaient toujours aussi pauvres que lorsqu'ils avaient abandonné l'Espagne. Visiblement, les richesses trouvées ne leur étaient pas destinées.

Malgré cette déconvenue, il est hors de question pour Francisco de Orellana de renoncer. À marche forcée, entouré de sa maigre troupe, il parvient à Quito, pour y apprendre qu'on ne l'a pas attendu. Il enrage mais ne se résigne pas. Il engage alors une véritable course-poursuite, au moment même où l'expédition attaque les premiers contreforts des sommets qui se dressent devant elle, sous une pluie torrentielle qui tourne, en altitude, à la tourmente de neige. L'hécatombe commence : une centaine d'Indiens succombent au froid ; les chevaux peinent, piétinent, glissent et s'affalent de tout leur long, et parfois ne se relèvent plus. Plus ils se rapprochent du ciel, plus les hommes ont le sentiment que Dieu s'éloigne d'eux. Un sentiment d'abandon les gagne. Mais il n'est pas question de renoncer : l'appât de la cannelle pallie une foi qui vacille.

Quand, enfin, l'expédition bascule sur l'autre versant de la montagne, trois mille Indiens et cent quarante hidalgos ont péri. Avant même d'être

découverte, l’Amazonie a déjà eu droit à son premier festin humain. Quant aux porcs, ils dépérirent puis périrent sans qu’on ait eu seulement le temps de les trucider. Les chroniques n’en font plus mention. Une longue pause s’impose pour récupérer un peu de forces avant de s’attaquer à la descente des Andes. L’expédition prend ses quartiers au pied d’un volcan, dans une vallée verdoyante (connue aujourd’hui sous le nom de Zumaco). Le climat équatorial, dont on ressent déjà l’influence, y est encore tempéré par l’altitude. Le cadre est plaisant, la température agréable.

De son côté, Francisco de Orellana et son escadron de cavaliers foncent à bride abattue. Sur l’Altiplano, immense et désolé, le climat est très versatile : dans une même journée, les quatre saisons peuvent se succéder en quelques heures. Mais, la nuit, c’est systématiquement l’hiver. Le froid est glacial et, quand on dort à la belle étoile comme c’est leur cas, on a beau s’emmitoufler avec tout ce qui peut servir à se couvrir, le risque de ne pas se réveiller est grand. Le jour, des petits groupes d’Indiens les harcèlent par intermittence. Les vivres s’épuisent. Bientôt, ils sont en perdition ; en désespoir de cause, Francisco de Orellana n’a d’autre recours que d’envoyer un détachement quérir des secours auprès de Gonzalo Pizarro, qui s’empresse d’envoyer une cinquantaine d’hommes à leur rescousse. Quand, finalement, un mois après avoir quitté Quito, Francisco de Orellana rejoint l’expédition, il a perdu deux hommes, dans des circonstances qu’on ignore, tous ses chevaux et son matériel. Il ne leur reste que leurs épées. Les vingt et un survivants et lui-même n’en peuvent mais.

Pour se faire pardonner, Gonzalo Pizarro nomme de Orellana lieutenant, faisant ainsi de lui son second. Mais ce geste de conciliation dissimule une arrière-pensée. Peu après, Gonzalo Pizarro lui fait en effet part de son intention de partir sans trop tarder en éclaireur avec quatre-vingts hommes et lui confie, pour la durée de son absence, le commandement du reste de l’expédition. En vérité, il lui fausse une nouvelle fois compagnie dans le but de se réserver l’exclusivité de la découverte de la cannelle. Francisco de Orellana n’en est pas dupe, mais il n’est pas en position de s’y opposer.

Le détachement, guidé par quelques Indiens du cru et armé de chiens prêts à bondir si on leur en donne l’ordre, entame la descente du versant oriental des Andes. De cette altitude, on aperçoit en contrebas, dans les vallées qui s’élargissent à l’est, un océan de nuages blancs moutonnant jusqu’à l’horizon. Anxieux, les hommes se demandent ce qui peut se dissimuler dessous. Plus ils progressent, plus ils s’enfoncent dans une forêt

dense, dans laquelle il faut maintenant s’ouvrir un passage à coups de hache. Le climat de plus en plus chaud et humide n’est pas sans leur rappeler celui de Panama ou du Nicaragua, où ils ont tous fait leurs premières armes de conquistador.

Dans les très rares villages, d’à peine quelques huttes, sur lesquels ils tombent, ils interrogent les Indiens. Par gestes, ils demandent aux indigènes s’ils savent où on peut trouver les champs de cannelle. Ces derniers, complètement ébahis par l’apparition d’êtres comme ils n’en ont jamais vu, surgis de nulle part, ne comprennent rien. Gonzalo Pizarro pense qu’ils feignent, dans le but d’en préserver le secret. Pour les inciter à parler, il en livre alors quelques-uns aux chiens, qui s’empressent d’assouvir leur féroce appétit. Après des jours et des jours d’une lente et pénible progression, ils atteignent une large rivière encaissée, peu profonde, et installent leur camp sur la rive d’un de ses méandres, une vaste plage de sable fin. Le silence qui y règne les angoisse. Chemin faisant, ils ont bien trouvé de-ci de-là quelques arbres épars de la famille des canneliers, mais inexploitables. La désillusion est si forte que Gonzalo Pizarro, pour passer sa rage, livre cette fois quelques-uns de ses guides indiens aux chiens et en brûle vifs d’autres, puis, en désespoir de cause, il décide de faire demi-tour.

Alors qu’il est sur le point de regagner le camp de base resté sous le commandement de Francisco de Orellana, il se ravise. Il bifurque vers le nord et part à la recherche de l’Eldorado – puisqu’il n’y a pas de cannelle. Cette fois, il change radicalement de tactique pour se renseigner. Désormais, il a recours à la séduction et non plus à la brutalité. Au chef de la première tribu qu’il rencontre, dénommé Delicola, il offre quelques colifichets qu’il a emportés avec lui et il lui demande s’il a connaissance de l’existence vers l’est de grandes villes riches, couvertes d’or. Ne comprenant rien, celui-ci acquiesce à tout dans l’espoir qu’on le gratifie d’autres cadeaux. Séduit par cette volonté de coopérer sans restriction, Gonzalo Pizarro le prend comme guide et, à chaque fois qu’il l’interroge sur ces hypothétiques villes, Delicola fait des signes qu’il interprète comme un « oui, mais plus loin ». C’est ainsi que soixante-dix jours après être parti, le détachement se retrouve en pleine forêt vierge, au bord d’un fleuve. Une vaste plaine couverte d’une forêt s’étale devant lui. Gonzalo Pizarro envoie alors chercher le reste de l’expédition. Il a besoin d’hommes pour entreprendre l’exploration de cette terre inconnue qu’il vient de découvrir.

Quand les deux groupes se rejoignent, le 26 juin 1541, ils entament à pied la descente du fleuve en suivant une de ses berges. Cela fait maintenant près de quatre mois que l'expédition est partie. Combien sont-ils ? On l'ignore, les chroniqueurs ne donnant plus aucun chiffre. Certains indices laissent supposer cependant que l'expédition est réduite à ce moment-là à guère plus de deux cents hommes, pratiquement tous espagnols.

La rive est marécageuse, ils s'embourbent fréquemment. Le maniement de la hache les exténue. Les moustiques ne les quittent plus. Dans un village, leur apparition terrorise les quelques rares Indiens qui s'y trouvent et ils s'emparent de seize de leurs pirogues, qui leur serviront à transporter une partie du matériel. Après avoir parcouru quelque soixante lieues, ils arrivent à la confluence d'un autre fleuve, qu'ils longent péniblement (on l'appelle aujourd'hui El Coca). Très vite, ils se trouvent à court de vivres ; pour se nourrir, ils abattent les derniers chevaux efflanqués qu'ils ont réussi à amener jusque-là, puis c'est au tour des chiens qui ont survécu ou ne se sont pas enfuis de connaître un sort identique. C'est alors que Gonzalo Pizarro décide de construire un brigantin. En un endroit qui leur paraît un peu moins inhospitalier, ils montent un chantier naval de fortune[3].

Malgré la faim, la fatigue et les fièvres, on s'active ; on abat des arbres, on les débite en planches grossières ; on construit une forge de fortune et on transforme les fers à cheval en clous. Une fois terminé, le bateau de taille modeste, que l'on baptise *San Pedro*, ressemble davantage à un radeau pataud à hauts bords qu'à un agile brigantin. Une vingtaine de malades prennent place à bord avec le reste du matériel que les hommes étaient encore obligés de transporter sur leur dos. Les autres reprennent leur marche exténuante le long de la berge.

Neuf mois se sont maintenant écoulés, le moral est au plus bas, la faim devient obsédante. Ils n'ont aucune idée de leur position, ni de la distance qui les sépare de Quito. À vol d'oiseau, ils sont à peut-être cinq cents kilomètres. C'est à ce moment que Francisco de Orellana comprend qu'il tient sa revanche. On est à quelques jours de Noël. Il propose à Pizarro de partir en reconnaissance avec le brigantin et quelques hommes pour voir s'il ne trouve pas de la nourriture en aval, avec la promesse de revenir au plus tard dans une dizaine de jours. Sans doute démoralisé, ne sachant plus trop quelle initiative prendre face à une situation totalement désespérée, Pizarro accepte.

Cinquante-sept hommes s’entassent à bord du *San Pedro* avec Francisco de Orellana. Parmi eux se trouve le père dominicain Gaspar de Carbajal, l’auteur de l’unique récit dont on dispose sur cette expédition. Ils emportent quelques chiches provisions encore disponibles, probablement des restes de viande de chien ou de cheval faisandée couverts de mouches, qui leur permettront de tenir en se rationnant quelques jours, et pour tout armement six arbalètes et trois arquebuses. Étrangement, ils prennent aussi les seize pirogues. On en voit mal la raison. Si c’était pour pouvoir revenir – apporter la bonne nouvelle que de la nourriture avait été trouvée – en naviguant à contre-courant, le brigantin n’y étant pas apte, deux ou trois auraient suffi. Partir avec toutes suggère une sorte de mutinerie rampante. Privé de tout moyen de navigation, Gonzalo Pizarro se retrouve de fait complètement isolé. Il lui sera impossible d’établir le contact avec le groupe qui part en avant-garde, en envoyant une pirogue à sa rencontre, s’il tarde à donner signe de vie. De toute évidence, Francisco de Orellana abandonne Gonzalo Pizarro et le reste des hommes à leur destin, fatal s’ils ne reviennent pas avec quelque chose à manger.

Le 26 décembre 1541, c’est le départ. Le *San Pedro* et son équipage se laissent entraîner par le courant, vers l’inconnu le plus complet. C’est assurément la première fois qu’une expédition part sans avoir la moindre idée de sa destination. Tous les explorateurs, à toutes les époques, avaient un objectif avant de se lancer, ou plus exactement une intuition qu’ils voulaient vérifier. Aucun n’est parti au hasard, droit devant soi, sans la moindre idée de la destination qu’il espérait atteindre, comme c’est le cas du *San Pedro*. Ainsi, un Colomb était convaincu d’emprunter une nouvelle route vers l’Inde ; un Balboa a traversé l’isthme de Panama parce qu’il pressentait qu’il y avait une mer à l’ouest de cette terre nouvelle ; un Magellan a pu appareiller pour un tour du monde parce qu’il subodorait que les deux océans, qui ne s’appelaient pas encore Atlantique et Pacifique, mais respectivement Grande Mer du Nord et Grande Mer du Sud, communiquaient.

À peine commencée, la découverte de l’Amazone faillit tourner court dès le surlendemain du départ de l’expédition. Le naufrage du *San Pedro*, après avoir heurté un arbre mort que charriait le fleuve, est évité de justesse. Par chance, ils peuvent accoster et colmater la voie d’eau. Après cette réparation, ils débouchent sur un fleuve large d’au moins une lieue, le Napo. C’est la saison des pluies et des hautes eaux. Le courant est

maintenant puissant. Ils parcourent dans une journée au moins vingt-cinq lieues, soit une distance d'environ quatre-vingts kilomètres. Ils comprennent que revenir leur sera impossible, si tant est qu'ils aient jamais eu cette intention.

Le long des rives qui défilent, ils ne discernent pas le moindre signe de présence humaine. En dehors du clapotis des flots et du son de leurs voix, on n'entend aucun bruit. Au troisième jour, ils n'ont plus rien à manger. Le père de Carbajal dit alors une messe, au milieu du fleuve, *« comme celle qu'on dit en mer »*, recommandant toutes les âmes qui sont à bord à Dieu. Aux escales, ils se précipitent sur l'herbe, les feuilles et les racines qu'ils peuvent déterrer. Ils font bouillir leurs ceintures de cuir et leurs chaussures, avec quelques herbes pour leur donner un peu de goût. Bon nombre d'entre eux souffrent d'empoisonnement. Mais, prévoyant, Francisco de Orellana a pris soin d'embarquer quelques fioles d'huiles médicinales qui les aident à se purger. Cependant, huit hommes ne se rétablissent pas et agonisent lentement dans un recoin du brigantin, écrasés par la chaleur, la fièvre et la moiteur de l'air. Ils décéderont quelques semaines plus tard.

Le Jour de l'an, alors que l'espoir et la foi les lâchent, ils croient entendre un sourd et presque inaudible roulement de tambours. Le lendemain, c'est à nouveau le silence oppressant. Le radeau, au milieu du fleuve, file bon train et toujours pas le moindre signe de vie. À la nuit tombée, alors qu'il est le seul à veiller, Francisco de Orellana entend à nouveau un roulement de tambours qui ne cesse de croître. Il donne l'alerte. Tout le monde est sur le pied de guerre. Quand le jour se lève, ils aperçoivent des pirogues qui s'approchent de leur embarcation puis, soudain, leur tournent le dos. Le roulement des tambours redouble, visiblement pour prévenir de l'approche de cette embarcation insolite.

Francisco de Orellana ordonne d'accoster en formation de combat à proximité d'un village qu'il vient d'apercevoir. Quand ils l'investissent, ils constatent qu'il a été déserté. Ils y trouvent une grande quantité de nourriture qu'ils dévorent. Dans l'après-midi, le contact est établi avec les Indiens, qui ont surmonté leur crainte. Ils se montrent très hospitaliers et curieux. Comme par enchantement, Orellana comprend leur langue. Il souhaite rencontrer leur chef. On le conduit auprès de lui. En signe de bonne entente, il lui offre un beau costume pourpre. L'idée d'emporter un pareil présent surprend : comment peut-on penser à ce genre de détail quand on lutte pour sa survie ? Francisco de Orellana annonce ensuite au chef

qu’il prend possession de ses terres, ce qui fait de lui le vassal de Charles Quint. Son interlocuteur accepte de bonne grâce, en précisant qu’il règne sur une douzaine de villages et que plus bas il y a un autre seigneur beaucoup plus puissant que lui. Il évoque aussi l’existence, mais beaucoup plus loin, d’un royaume de femmes guerrières. On ne sait pour quelle raison, Orellana baptise les deux chefs Aparia : le premier sera Aparia le Petit, et le second, à qui il compte rendre visite, Aparia le Grand, car son territoire est plus vaste que celui du premier. La nourriture étant bonne et abondante, les Espagnols vont rester un mois, pendant lequel les chefs des autres villages proches viendront faire allégeance.

Quatre jours après leur arrivée, Francisco de Orellana prend la précaution de poser à ses hommes la question du retour, alors qu’il sait pertinemment que remonter le fleuve est désormais clairement impossible. À l’unanimité, ils font l’unique choix qui s’impose à eux, celui d’aller de l’avant dans l’espoir d’atteindre au plus tôt une mer. La décision étant d’importance, conformément à la manie très hispanique pour le document écrit et le formalisme juridique, Francisco de Orellana désigne un clerc, un basque de San Sebastian, Francisco de Isasaga, qui en établit le procès-verbal en bonne et due forme et le fait ensuite signer par tous de manière à ce qu’ils ne puissent pas se dédire par la suite. Il fait aussi dresser l’acte de la prise de possession de cette terre pour le compte de la Couronne espagnole, pour bien prouver qu’il n’était mu que par le souci de la servir. En politicien retors et manipulateur, de Orellana s’efforce de se dédouaner de ses responsabilités afin d’éviter d’être un jour accusé d’avoir trahi son chef, Gonzalo Pizarro, en ne revenant pas lui porter le secours auquel il s’était engagé. En clair, s’il n’a pas respecté sa promesse, c’est sous la contrainte de la nécessité et non de manière délibérée.

Pour prouver ultérieurement, si besoin était, sa bonne foi, Francisco de Orellana prend une ultime précaution. Il réunit ses hommes et promet une forte récompense aux six d’entre eux qui accepteraient de remonter le fleuve pour informer Gonzalo Pizarro que de la nourriture a été trouvée en abondance et que lui et le reste de l’expédition sont attendus. Seuls trois sont disposés à tenter cette impossible aventure. Ce n’est pas assez et le projet est abandonné. Le clerc établit un autre procès-verbal, qu’il fait encore ratifier.

Là où ils se trouvent, la largeur du fleuve est telle qu’ils sont convaincus qu’une mer ne peut qu’être proche. Le mieux qu’il leur reste à

faire, c'est de l'atteindre au plus vite. Francisco de Orellana décide en conséquence de construire un second bateau, plus approprié à la navigation sur l'océan que leur brigantin. Ils rassemblent tous les objets en métal qu'ils ont encore avec eux, improvisent une forge et fabriquent *« deux mille clous d'excellente qualité »* (le compte est du père de Carbajal). Mais, avant même de s'attaquer à la construction du bateau, ils sentent que leur présence qui s'éternise commence à incommoder leurs hôtes. Faisant toujours preuve d'une grande sagacité, Francisco de Orellana juge préférable de lever le camp et de poursuivre leur route, d'autant qu'ils ont maintenant la certitude qu'ils vont trouver de la nourriture en abondance tout au long de leur parcours. Ils partent néanmoins le 2 février avec le plein de victuailles, sans oublier d'emporter les clous, car l'idée d'une seconde embarcation n'a pas été abandonnée.

La première nuit, ils font escale dans un village abandonné. Bien vite, ils comprennent pourquoi ses habitants l'ont déserté : des nuées de moustiques voraces les assaillent. Mais ils ne capitulent pas. Au petit matin, ils appareillent, le corps couvert de pustules qui ne tarderont pas à s'infecter. Puis, pendant des jours, ils traversent à nouveau un paysage de forêt ininterrompue et sans vie. Mais le 11 février 1542, ils débouchent soudain sur un fleuve bien plus large, bien plus puissant, charriant parfois de véritables îlots de végétation. On dirait une mer. L'Amazone vient d'être découvert. Bien sûr, Francisco de Orellana et le reste de l'équipage ne peuvent pas le savoir. La confluence du Napo et de l'Amazone se situe à une cinquantaine de kilomètres au nord-est de la ville actuelle d'Iquitos, au Pérou. Un courant lent mais puissant pousse le *San Pedro* sans qu'ils puissent s'approcher des rives. La mer, qu'ils croyaient proche, se fait attendre. Pour s'alimenter, ils pêchent, mais sans grande réussite.

Quinze jours plus tard, ils atteignent un village imposant et très animé, situé à peu près là où se trouvent aujourd'hui les villes colombienne de Leticia et brésilienne de Tabatinga. Ne discernant aucun signe d'hostilité, ils accostent. Les Indiens, stupéfaits, ne se montrent pas farouches mais plutôt intrigués. Ils les reçoivent chaleureusement. Ils sont maintenant sur le territoire du seigneur Aparia le Grand.

Le cadre bucolique et l'amabilité des habitants, qui les nourrissent généreusement, incitent Francisco de Orellana à se lancer dans la construction du second bateau, le *Victoria*. Celle-ci prendra un mois. Toujours à cause de cette manie si hispanique pour le formalisme juridique

en quelque circonstance que ce soit, toujours convaincu qu'en respectant les formes il s'épargnera quelques ennuis à son retour en Espagne, il renonce à son titre de lieutenant de Gonzalo Pizarro et le met à disposition de ses hommes. Bien entendu, ceux-ci, qui le reconnaissent comme leur chef, le plébiscitent. Ils le nomment « capitaine général[4] » de l'expédition en ces terres équinoxiales, avec mission d'en prendre possession au nom de Charles Quint. Francisco de Orellana s'est ainsi placé sous l'autorité directe du roi et n'aura de comptes à rendre qu'à ce dernier. Un nouvel acte attestant de la mesure qui vient d'être prise est dressé, que tous signent en jurant fidélité entière à la Couronne.

Puis ils se consacrent à leur chantier, installé à l'extrémité du village, en bordure du fleuve ; avec une forge de fortune, ils fabriquent encore une fois une grande quantité de clous. Un jour, quatre Indiens s'avancent au milieu des troncs qu'ils débitent et demandent à voir le chef des étrangers. Ils ont de la part de leur très puissant seigneur une grande quantité d'aliments à lui remettre. La complexion de ces indigènes est très différente de tous ceux rencontrés au long de leur périple dans cette contrée : *« Ils étaient d'une taille supérieure d'une main à celle du plus grand d'entre nous*, écrit le père Gaspar de Carbajal. *Ils étaient très blancs de peau et leurs cheveux leur arrivaient à la taille. Ils portaient sur eux de nombreux bijoux en or. Ils voulaient savoir qui nous étions et vers où nous nous dirigions. »*

Le désormais « capitaine général » Francisco de Orellana, qui non seulement comprend mais s'exprime avec fluidité dans leur langue, les remercie chaleureusement, leur remet des cadeaux destinés à leur seigneur et exprime le souhait que celui-ci lui rende visite. Les Indiens blancs répondent qu'ils vont lui porter son invitation sans tarder. *« Ils partirent,* précise de Carbajal, *et à partir de ce moment on ne saura plus rien d'eux, encore moins d'où ils venaient. »* Mais on en parlera beaucoup – jusques et y compris dans les années 1950 –, de ces Indiens blancs que la rumeur, au fil du temps, dotera de cheveux blonds.

Le *Victoria* terminé, long de près de quatorze mètres et équipé d'un mât, les Espagnols reprennent le cours de leur voyage vers l'inconnu le 24 avril, après avoir commémoré la semaine sainte. Aparia le Grand les comble de nourriture et leur offre une grande quantité d'objets en or, que Francisco de Orellana refuse, pour lui prouver qu'il n'est pas un homme cupide.

Le *Victoria* et le *San Pedro* dérivent de conserve à la vitesse du courant. Quelque temps après, un petit miracle les distrait de la monotonie des jours. La nourriture a commencé à manquer. Apercevant un volatile dodu, un des hommes, Diego Mexia, arme son arbalète. À la suite d'un geste maladroit, il fait tomber dans l'eau la noix de celle-ci (une pièce maîtresse qui sert à maintenir la corde tendue avant de décocher la flèche), ce qui la rend totalement inutilisable. Dans les heures qui suivent, ils pêchent un assez beau poisson. Ils l'ouvrent et que trouvent-ils dans ses entrailles ? La noix ! C'est un avertissement divin, car à partir de maintenant, ils ne vont rencontrer que des tribus hostiles. L'arbalète ne sera pas de trop.

Le 12 mai, alors qu'ils pénètrent sur un territoire que Francisco de Orellana attribue cette fois à un seigneur qu'il baptise Machiparo, une armée de pirogues s'avance vers eux. À leur bord, des Indiens sur le pied de guerre se protègent derrière des boucliers en peau de crocodile. Les Espagnols ne peuvent faire usage de leurs arquebuses pour les effrayer, la poudre ayant été rendue inutilisable par l'humidité de l'air. Au lieu d'affronter cette flotte, ils se détournent de leur route, attaquent le village qui paraît vide et l'investissent. Ils y trouvent une importante réserve d'aliments, dans une hutte servant d'entrepôt : *« de quoi nourrir mille hommes pendant un an »*, selon le père de Carbajal. Ils parviennent à embarquer une grande quantité de chair et d'œufs de tortues, bien qu'ils soient contraints à livrer un combat acharné contre les Indiens qui leur sont finalement tombés dessus. Vingt Espagnols sont blessés et un tué. Néanmoins, malgré leur très nette infériorité numérique, ils réussissent à prendre la fuite.

Quelques pirogues se lancent à leur poursuite. Quand elles rejoignent les deux brigantins, elles commencent à dessiner autour d'eux de grands cercles. À l'avant de certaines d'entre elles se tiennent des sorciers, debout, qui semblent se livrer à une cérémonie d'exorcisme. Tout en gesticulant, ils se remplissent la bouche de cendres qu'ils recrachent dans l'eau et profèrent ce qui paraît être des imprécations. Des trompettes retentissent et une volée de javelots s'abat sur les Espagnols. Entre-temps, la poudre a séché ; ils peuvent se servir à nouveau des arquebuses. Un coup de feu claque. L'unique balle tirée perfore la poitrine du chef, qui est tué net. Ce n'est pas pour autant la débandade dans les rangs adverses. La poursuite, accompagnée de brèves escarmouches, durera encore deux jours. Arrivés

sans doute à la limite de leur territoire, les Indiens les laissent finalement filer.

À partir de là, à de rares exceptions près, ils ne se procureront la nourriture qu'à la pointe de l'épée. À chaque fois, ils sortent vainqueurs, parfois blessés mais toujours saufs, de ces combats. Un jour, assaillant un village, ils ont la surprise de constater que de larges routes partent de la place centrale vers l'intérieur de la forêt, laissant supposer qu'elles mènent à des régions très peuplées ; dans un autre, la place centrale est dominée par un imposant bâtiment rempli de poteries et orné de vitraux parmi *« les plus beaux du monde »*, selon le père de Carbajal ; plus loin, des vergers et des prairies sur lesquelles paissent des lamas entourent le village ; enfin, ils arrivent à la confluence d'un fleuve provenant du nord, aux eaux aussi noires que l'encre, qu'ils baptisent Rio Negro[5]. Ils constatent un phénomène étrange qui ajoute à leur étonnement : les eaux noires de ce fleuve et celles marron sur lesquelles ils naviguaient se côtoient pendant vingt lieues avant de se mêler. Ils traversent ensuite une vaste région de villages fortifiés, ceints de palissades de gros troncs, jusqu'à arriver dans une contrée dont leur intuition leur dit qu'il s'agit du territoire des Amazones.

Le 5 juin 1542, ils en ont la confirmation en abordant un village dont la population, à leur surprise, paraît les attendre. On les conduit jusqu'à la place centrale, où se dresse un grand panneau de bois sur lequel est gravée la représentation d'une ville. L'œuvre est soutenue par deux lions à l'aspect féroce, la tête tournée vers l'arrière, qui la tiennent entre les griffes de leurs pattes avant. Quand ils demandent ce que signifie cette gravure, il leur est répondu que les habitants du village sont sujets des Amazones, à qui ils offrent périodiquement des plumes d'oiseaux qu'elles utilisent pour décorer les toits de leurs demeures. On retrouve le même panneau dans tous les villages appartenant au supposé royaume des femmes guerrières. Il est le symbole de cette appartenance. La ville qui y est représentée serait donc celle où habitent les Amazones, pense le père de Carbajal.

Deux jours après avoir repris leur navigation, ils doivent résister pendant toute une nuit à des vagues d'assauts. Ils pendent haut et court les prisonniers qu'ils font, et ne décrochent pas leurs cadavres du mât, en guise d'avertissement. Les brigantins continuent à dériver et la mer se fait toujours attendre. Pour la première fois depuis leur départ, ils aperçoivent sur une rive des constructions en dur : une sorte de muraille. Désormais, les villages ne se trouvent plus à même la rive, mais sont juchés au sommet de

collines pour mieux se défendre. Puis, à la sortie d'un méandre, ils ont une vision qui leur glace le sang. Sur la berge s'étire une rangée de sept pieux surmontés chacun d'une tête humaine. Plus loin en aval, sur la rive gauche, ils aperçoivent un village qui doit être celui de ces réducteurs de têtes. Ils décident de le mettre à sac. D'une flèche en pleine poitrine, le chef du village, qui tentait de leur interdire le passage avec un groupe d'hommes, est tué. Effrayés, les Indiens se dispersent. Après avoir fait le plein de victuailles, les Espagnols mettent le feu aux huttes. Pendant le sac, une Indienne s'approche de Francisco de Orellana et lui confie qu'à l'intérieur de la forêt, à une bonne distance, il y a un village peuplé de Blancs, des chrétiens. De Orellana hésite à aller vérifier le fait, puis il renonce. Il pense que ce sont sans doute les survivants du naufrage d'un galion espagnol qui se dirigeait vers le Mexique et dont on est sans nouvelles depuis des années. Il ira leur rendre visite quand il reviendra prendre possession de ces terres, se dit-il.

Enfin, le 24 juin, c'est le coup de théâtre. Ils ont la confirmation de l'existence des Amazones. Alors qu'ils tentent de débarquer dans un village, ils sont repoussés par une horde d'Indiens farouches en pirogues, avec à leur tête une dizaine de femmes. *« Les Amazones allaient nues*, écrit le père de Carbajal, *leurs parties honteuses couvertes, arc et flèches en main, et se battaient comme dix hommes. Elles étaient très blanches et grandes. Elles avaient de très longs cheveux tressés, et avaient enroulé les tresses sur le sommet de leur crâne. Elles étaient très musclées. »* Les Espagnols en tuent sept ou huit, ce qui freine brusquement l'ardeur combative des hommes. Le lendemain, ils tombent dans une nouvelle embuscade, dont l'unique blessé est le père de Carbajal. Une flèche lui a crevé un œil. Dans les jours qui suivent, ils perdent deux hommes, dont un par une flèche empoisonnée au curare. Au cours de cette bataille, rapporte le père de Carbajal, ils ont fait un prisonnier indien qui leur a décrit avec minutie le royaume de ces femmes, ses villes aux portes monumentales, les chemins pavés qui les relient, allant même jusqu'à leur préciser que leur reine s'appelle Coroni.

L'expédition poursuit sa descente de l'Amazone. Elle se trouve à la hauteur de la confluence du Xingu, encore très loin de la mer. Ils ont quitté le territoire des terribles femmes guerrières. À la forêt succède la savane, puis une riche plaine fertile couverte de champs de blé, de prairies avec leurs troupeaux de bétail. Mais les populations leur sont toujours aussi

hostiles. Ils seront encore attaqués à plusieurs reprises par des flottes de pirogues au son de trompettes et du roulement de tambours. À chaque fois, ils rompent le cercle ennemi, pourtant toujours en surnombre.

Pas tout à fait deux mois se sont écoulés depuis la bataille contre les Amazones quand ils constatent que le niveau du fleuve varie au cours de la journée : le cycle des marées se fait sentir. Le 26 août, les deux embarcations atteignent enfin l'Océan, avec à leur bord quarante-sept survivants sur les cinquante-huit hommes du départ. Huit ont péri de maladie et trois au combat. L'eau étant toujours douce, ils doutent d'être en mer. Mais la houle, qui ne peut pas être celle d'un fleuve, finit par les convaincre.

Cela fait jour pour jour huit mois qu'ils ont abandonné Gonzalo Pizarro et un an et demi, aussi jour pour jour, qu'ils ont quitté Quito à destination du pays de la cannelle. À sa place, ils ont découvert le fleuve le plus puissant de la terre et entraperçu la forêt vierge la plus étendue de la planète. Ils viennent de réaliser la plus longue expédition fluviale de tous les temps. Ils ont parcouru près de cinq mille kilomètres. Très certainement, avant eux, aucun homme n'avait descendu ce fleuve. Mais cela, ils n'en ont nullement conscience. Ils mettent cap au nord avec l'espoir de gagner au plus vite la civilisation. Francisco de Orellana nourrit déjà le projet de revenir pour prendre possession de cette terre, qu'il baptise par anticipation la Nouvelle Andalousie.

À peu près au même moment, Gonzalo Pizarro est de retour à Quito avec environ quatre-vingts survivants. Il apprend que son frère Francisco a été assassiné peu après son départ, le 26 juin 1541, dans son palais de Lima, par des partisans de Diego de Almagro, sur ordre du fils de celui-ci qui s'était juré de le venger.

*

Avec le recul du temps, on peut se demander ce qui, dans cette histoire extraordinaire de la découverte de l'Amazone, est vrai et ce qui est pure invention. Si on confronte les faits rapportés au principe de vraisemblance, il faut convenir que tout cela n'est dans son ensemble qu'affabulation, à commencer par la caravane qui partit à la recherche de la si convoitée cannelle.

D’abord, il est impossible qu’on ait pu rassembler quatre mille porcs en moins de trois mois. Les conquistadors avaient d’autres priorités que de créer des élevages porcins sur un territoire qu’ils venaient tout juste de conquérir. La colonisation agricole du Pérou sera nettement postérieure au départ de cette incroyable caravane. Ensuite – et les conquistadors, dans leur très grande majorité d’origine paysanne, le savaient –, le porc ne vit pas en troupeau et surtout ne transhume pas. C’est un animal sédentaire. Il est donc inconcevable qu’ils aient pu songer un seul instant à emmener autant de porcs avec eux comme provisions de bouche. À peine se serait ébranlé le cortège qu’ils se seraient égaillés dans la nature, avec à leur trousse les Indiens qui en avaient la charge. Autant dire que cela aurait viré à la débandade générale et immédiate de l’expédition.

Ensuite, pour des raisons presque identiques, il est impossible qu’on ait pu trouver deux mille chiens dressés, alors que le nombre d’Espagnols occupant le Pérou à ce moment-là n’excédait pas ce chiffre. Qui aurait pu élever, dresser et nourrir une telle horde ?

Enfin, il est encore tout à fait improbable que les Espagnols, qui avaient peiné à réprimer une révolte indigène et sortaient d’une guerre civile ayant laissé quelques désirs de revanche parmi les vaincus, aient eu la logistique pour réquisitionner deux mille Indiens. Et il est encore bien moins plausible que ceux-ci, ou une partie de ceux-ci, se soient portés volontaires. En réalité, c’est une escouade de peut-être deux ou trois cents hidalgos, suffisamment inconscients pour avoir le courage de se lancer dans cette aventure, accompagnés d’une poignée d’Indiens ralliés, qui a pris la route de l’imaginaire pays de la cannelle.

Quant à la relation de la première descente de l’Amazone, c’est aussi essentiellement un tissu d’affabulations. Comment un groupe d’une cinquantaine d’hommes aurait-il pu survivre à toutes ces batailles livrées à des forces beaucoup plus nombreuses qu’eux, aux nuées de flèches ou de javelots qui s’abattaient sur eux ? Non seulement ils ont vu des Amazones, des Indiens blancs, mais aussi des champs fertiles, des constructions en dur, des avenues s’enfonçant dans la forêt, trouvé des stocks abondants de nourriture. Comment les Indiens auraient-ils pu représenter des lions alors qu’ils n’en avaient jamais vu et ignoraient jusqu’à leur existence ? Tout cela n’a bien sûr existé que dans l’imagination souvent débridée du père Gaspar de Carbajal. On est aussi surpris par le don spontané des langues dont fait preuve Francisco de Orellana : sans le moindre apprentissage, il est capable

de comprendre et de parler des langues dont il ignorait l'existence jusqu'à quelques secondes avant sa rencontre avec ses interlocuteurs !

Le récit du père de Carbajal est l'unique témoignage de première main de cette aventure. Sa *Relation de la découverte du grand fleuve*, comme il l'a intitulé, il l'écrit deux ans après avoir regagné Lima. Son propos n'est pas de servir l'histoire, mais de venir à la rescousse de Francisco de Orellana qui, à son retour en Espagne, a été accusé de trahison par Gonzalo Pizarro dans une lettre adressée au roi. Dans son texte, Gaspar de Carbajal s'emploie, non pas à faire un récit fidèle de l'expédition, mais en priorité à innocenter de Orellana, puis à souligner son intelligence, son courage, ses compétences de conquérant qui a toujours eu pour seul souci de servir la Couronne. Ensuite, en décrivant un territoire riche, plein de promesses, il cherche à convaincre le monarque de la nécessité de le coloniser sans tarder, ce qui est le projet de Francisco de Orellana. En clair, ce texte relève du témoignage de complaisance en faveur d'un ami.

Si la valeur historique du document est plus que douteuse, en revanche, il semble bien qu'en la circonstance le père de Carbajal a inventé à son insu le récit d'aventures moderne. On trouve dans sa *Relation de la découverte du grand fleuve* tous les ingrédients constitutifs du genre : décor exotique, sauvages belliqueux se protégeant derrière de hauts boucliers, flottes de pirogues, mystérieuses cités inaccessibles, roulements de tambours menaçants, son de trompettes, et surtout des héros intrépides, à l'intelligence supérieure et... invincibles.

En ce temps-là, la réalité de la vie des Indiens d'Amazonie, dont le nombre est estimé aux alentours du million, éparpillés sur un territoire de sept millions de kilomètres carrés, soit près de treize fois la France, rassemblés dans des villages de quelques centaines d'individus pour les plus gros, se situant tous uniquement sur les rives des fleuves, très éloignés les uns des autres, n'avait rien à voir avec le tableau qu'il en fait. La disette leur était plus coutumière que l'abondance. Leurs principaux moyens de subsistance étaient la chasse, la pêche et la cueillette. Leur régime quotidien se résumait à la consommation de farine de manioc et de poisson, car ce n'était pas tous les jours qu'on tuait un singe ou un tapir. Leur agriculture, qu'ils pratiquaient sur des lopins de quelques dérisoires arpents gauchement déboisés, était rudimentaire et ne leur permettait pas de dégager des surplus suffisants pour se constituer des réserves.

En dehors de l’arc, du javelot, de la pagaie et de la pirogue, ils ne disposaient d’aucun outil. Avant de semer un peu de manioc ou de maïs – les seules céréales qu’ils connaissaient –, ils égratignaient le sol avec des pieux de bois et souvent, peu après, les pluies emportaient les semis. L’élevage leur était inconnu. La volaille, qui constitue aujourd’hui une de leurs principales sources d’alimentation, leur a été apportée par les conquistadors. C’était une économie de survivance extrêmement précaire, qui n’a rien à voir avec la description qu’en donne le père de Carbajal. L’espérance de vie était très courte. Les femmes mouraient souvent en couche, les enfants de sous-alimentation et de fièvres et les hommes de blessures contractées à la chasse ou à la pêche qui s’infectaient. Pour compenser le manque de sel, inconnu en Amazonie en ces temps-là, ils mangeaient *« de la terre et des morceaux de fourmilière séchés et réduits en poudre*[6] ». Ils consommaient aussi de l’argile pour se débarrasser des vers et autres parasites qui proliféraient dans leur estomac et leurs intestins.

Le plus probable est que l’expédition a vite tourné au radeau de la Méduse, avec à son bord une bande de soudards dépenaillés et affamés, à deux doigts de sombrer dans la folie, qui n’avaient qu’une idée en tête : manger. Leur seule vision quand ils les voyaient apparaître au loin sur le fleuve puis accoster devait immanquablement effaroucher les Indiens et les faire fuir. Posaient-ils le pied à terre qu’ils se ruaient sur tout ce qui pouvait leur paraître comestible. Cachés dans les fourrés, les Indiens les observaient en se demandant s’il s’agissait d’humains comme eux. Ils revenaient seulement au village une fois que les autres étaient partis et qu’ils avaient disparu de leur vue. Les contacts ont été très rares et réduits à de vaines tentatives de communication par gestes. Cette première descente de l’Amazone s’est résumée à une interminable dérive.

Elle représente cependant une singularité dans l’histoire des découvertes des grands fleuves de la planète. L’Amazone a ainsi été découvert en partant d’une de ses sources vers son embouchure, alors que les autres fleuves l’ont été en sens inverse : on les a remontés. En fait, l’embouchure de l’Amazone avait déjà été découverte (en 1500, par l’ancien pilote de Christophe Colomb), mais Vincente Pinzon n’avait pas cru trouver là un fleuve, plutôt une mer dont l’eau était bizarrement douce comme celle d’un fleuve.

Il convient aussi de rendre à Gonzalo Pizarro son mérite. Il est le découvreur de l’Amazonie, et Francisco de Orellana celui de l’Amazone. À

peu de temps d'écart, les deux connaîtront une fin tragique. Le premier est décapité le 11 avril 1548 à Cuzco pour avoir pris la tête d'un soulèvement contre le vice-roi du Pérou, afin de s'opposer aux nouvelles lois donnant aux Indiens des droits et les reconnaissant comme des êtres humains. Sa mort scelle le temps des conquistadors. Celle de Francisco de Orellana, qui survint un an et demi plus tôt, est tragiquement dérisoire.

*

Après avoir franchi l'embouchure de l'Amazone, le *Victoria*, à bord duquel se trouve Francisco de Orellana, jette l'ancre le 11 septembre 1542 dans la petite île de Cuabaga, habitée par une colonie d'Espagnols. Le *San Pedro* l'y a précédé de deux jours. L'équipe se divise en deux : une partie, dont le père de Carbajal, retourne au Pérou ; l'autre, avec Francisco de Orellana, décide de gagner l'Espagne.

De retour au pays natal, le « capitaine général » a la désagréable surprise d'avoir à répondre d'une accusation de trahison. Fort heureusement, en cette année 1542, le nom des Pizarro n'est plus en odeur de sainteté à la cour. Il est promptement blanchi et obtient une lettre de patente du roi qui l'autorise à prendre possession des terres qu'il a découvertes et à y installer un peuplement qui s'appellera Nouvelle Andalousie, à la condition expresse qu'il prenne en charge le coût total de l'expédition. Entre-temps, Francisco de Orellana s'est marié à une jeune fille qui n'a pas encore 14 ans, dona Ana.

Après bien des difficultés, il parvient à trouver quatre galions et à enrôler quelque quatre cents hommes, un ramassis d'aventuriers de toutes les nationalités qui traînaient sur le port de Cadix en quête de bonne fortune. Il y a de tout : des Allemands, des Anglais, des Portugais, des Français, des Italiens, des Flamands, mais presque pas d'Espagnols. Deux jours avant la date prévue de l'appareillage, des inspecteurs du roi lui interdisent de prendre la mer, estimant que son expédition ne répond pas au cahier des charges que lui avait imposé la Couronne. S'il ne veut pas que l'expédition échoue – car les tracasseries administratives risquent de s'éterniser –, il n'a qu'une solution. Le 11 mai 1545, au petit matin, au nez et à la barbe de la capitainerie du port, il prend la fuite. Pendant la traversée, il perd deux galions et plus de la moitié des hommes qui l'accompagnaient. Un peu avant Noël, il atteint l'embouchure de l'Amazone.

Il installe alors un camp sur une île. En cannibalisant un des deux galions qui lui reste, il construit un brigantin avec lequel il compte remonter l'Amazone assez profondément pour y fonder sa colonie. Mais voilà, le découvreur de l'Amazone est incapable de trouver, dans le dédale des îles de l'estuaire et ses innombrables bras sans issue, le principal bras du fleuve qui lui aurait permis de le remonter. Pendant des mois, il erre d'île en île, d'impasse en impasse. Il contracte une fièvre. Il en meurt, sans doute en novembre 1546, toujours sans avoir pu trouver l'entrée du fleuve qu'il avait découvert quatre ans plus tôt. Il a été enterré au pied d'un arbre, sur la berge d'une île. Aucune trace de tombeau n'a subsisté et personne ne sait dans quelle île ses restes ont été ensevelis. L'Amazone a mangé son découvreur. Il avait 35 ans.

1- Le chiffre varie selon les chroniqueurs ; celui-ci est donné par l'historien inca Garcisalo de la Vega (1539-1616) dans ses *Commentaires royaux des Incas*.

2- Comme tous les camélidés, le lama crache lorsqu'il est irrité ou se sent menacé ; les lecteurs de Tintin se souviennent certainement des mésaventures du capitaine Haddock avec l'animal.

3- À l'endroit supposé où fut construite l'embarcation se trouve aujourd'hui un village appelé, en mémoire de cet épisode, El Barco (Le Bateau).

4- Titre militaire donné aux vice-rois et gouverneurs des colonies du Nouveau Monde, qui avaient le statut de « capitainerie générale » (capitainerie générale du Chili, capitainerie générale de Cuba, etc.).

5- « Rivière noire », en espagnol.

6- Jean Soublin, *in Histoire de l'Amazonie*, Payot, Paris, 2000.

Aguirre ou la fureur des maudits de la conquête

> « Ils sont partis pour mourir et cette décision les libère de la peur. »
>
> Jean-Luc Coudray[1]

C'EST maintenant à son tour d'apposer sa signature au bas du document. Il a attendu patiemment, immobile, silencieux, un peu à l'écart, que les onze autres conjurés le fassent avant lui. La plume crisse sur le papier. D'un geste rageur, il a écrit son nom, Aguirre, puis il a ajouté, dans le même mouvement : *le traître*. Son écriture bien dessinée montre qu'il est instruit, ce qui est rare chez les soldats de son rang. La plupart des autres signatures ressemblent à des gribouillis maladroits d'analphabètes.

Le document est une déposition collective qu'ils destinent à leur monarque, Philippe II d'Espagne, dans laquelle ils expliquent la raison qui les a conduits à assassiner en son nom, juste quelques heures auparavant, en pleine nuit et au plus profond de la jungle amazonienne, le chef de l'expédition, Pedro de Ursua, sous les yeux de sa maîtresse terrifiée, qui a cru un instant que le même sort lui serait réservé. Interloqués, ses complices lui demandent ce qui lui a pris : pourquoi « traître » ? Ils ont au contraire l'indéfectible conviction d'avoir fait preuve de loyauté envers la Couronne en donnant ces coups de poignard.

« Parce que, que vous le vouliez ou non, nous sommes des traîtres, leur répond-il en les dévisageant l'un après l'autre de ses petits yeux noirs profondément enfouis dans leur orbite. Quelle ignorance crasse est la vôtre si vous pensez qu'il vous sera pardonné d'avoir tué un gouverneur du roi,

quel qu'en fût le mobile ! N'ayez aucune illusion, ce bout de papier assorti de tous vos parafes, et du mien, ne vous vaudra pas la moindre indulgence. Ce n'est pas un assassinat que nous avons commis cette nuit, c'est un régicide par procuration. Des traîtres, voilà ce que nous sommes et resterons. Nos destins sont scellés... De clémence, désormais, nous ne pouvons attendre que divine. Nos têtes sont en sursis. »

C'est ainsi que, ce matin du 1er janvier 1541, sur une rive de l'Amazone, quelque part entre les Andes et l'Atlantique, sous un ciel encore de plomb mais dans une chaleur moite étouffante, est née la légende noire de Lope de Aguirre, présenté comme un des plus grands tueurs en série de l'histoire. On lui a attribué soixante-douze assassinats en dix mois, dont ceux de trois prêtres, quatre femmes et un Indien. Mais, comme dans toutes les légendes, la vérité y est quelque peu malmenée. Le film de Werner Herzog, *Aguirre ou la colère de Dieu*[2], est le dernier exemple, et le plus connu, de cette malédiction historique qui continue à le poursuivre, y compris de nos jours, même s'il y a eu quelques rares tentatives, et non des moindres, de réhabilitation.

Le regard halluciné de Klaus Kinski, qui tient le rôle d'Aguirre dans ce film, s'il dit la vérité sur l'acteur, ment effrontément à propos du personnage qu'il incarne. Le portrait que dresse Werner Herzog, dans le documentaire *Ennemis intimes*[3], de son acteur fétiche et complice fidèle, révèle que celui-ci était dans la vie quelque peu dérangé mentalement et encore plus durant le tournage. Dès lors, Klaus Kinski ne joue pas, mais s'abandonne ici à sa propre démence sans retenue. L'acteur ne se met pas au service du personnage, c'est le personnage au contraire qui s'efface au profit de la mégalomanie de l'acteur.

Mais voilà, contrairement à l'image qui en ressort, Lope de Aguirre n'était pas fou mais furieux, furieux de découvrir que l'histoire l'avait floué, lui et aussi toute la piétaille de la conquête. On l'a souvent décrit comme un individu froid, calculateur, déterminé et patient, sachant attendre le moment propice pour agir. Lope de Aguirre avait tout de suite pressenti que cette expédition partie à la recherche d'Eldorado n'était qu'une ruse ourdie par le vice-roi, Andres Hurtado de Mendoza. Le temps des conquistadors était révolu. Ils devaient désormais céder la place aux bureaucrates, aux colons et aux prêtres venus convertir les Indiens. S'il avait accepté de participer à cette nouvelle aventure, c'est parce qu'il n'avait pas eu d'autre choix. Il n'était que le soldat perdu d'une cause qu'il

avait cru sienne, abusé mais pas encore désabusé, réduit à la misère alors qu'une clique de profiteurs récemment arrivés se vautraient déjà dans le luxe et certains même dans la luxure. La future oligarchie péruvienne ne comptait que des usurpateurs : ils avaient beau aller à la messe, aux vêpres et se confesser, leur conduite n'en demeurait pas moins peu chrétienne. Maintenant que les conquistadors avaient fait le sale travail, soumettre l'Empire inca, on les congédiait, et pour se débarrasser d'eux on avait imaginé cette expédition impossible. Encore une fois, ils s'étaient laissés piéger par une illusion, lui compris, même s'il avait accueilli cette histoire d'Eldorado avec scepticisme dès qu'on lui en avait parlé.

Dans certaines scènes, Klaus Kinski laisse errer ses grands yeux bleus, exorbités, globuleux, haineux, inquiétants, puis brusquement les immobilise. Il regarde alors dans le vide, droit devant lui. Son désarroi semble implorer la clémence de Dieu. Or Lope de Aguirre n'était pas homme à solliciter la moindre pitié auprès de qui que ce soit, ni à l'accorder du reste. Son visage osseux, ses traits burinés par l'âge et par la dureté d'une vie de guerrier, son regard sombre, ne trahissaient jamais les dispositions de son âme. Lope de Aguirre avait tout simplement décidé de se venger, car ne pas se venger des affronts subis aurait été pour lui un déshonneur. Et il était avant tout homme d'honneur.

En le traitant de « tyran de la pire espèce et de tous les temps », d'« émissaire du diable », de « hyène impitoyable », de « soldat de l'infamie », comme une abondante littérature l'a fait, on le disqualifie devant l'histoire et, par la même occasion, on s'épargne l'effort de chercher à connaître et à comprendre les raisons de sa fureur. Un monstre n'a pas droit aux circonstances atténuantes. Ces condamnations sans appel se fondent sur deux uniques témoignages, à charge. Leurs auteurs, Francisco Vasquez et Pedrarias de Almesto[4], sont deux jeunes membres de l'expédition qui, appelés à rendre des comptes devant la justice sur leur participation aux assassinats en chaîne qui marquèrent cette quête de l'Eldorado, tentent, comme cela est fréquent, de se disculper en accablant leur chef. Mais une lecture attentive de ces deux textes suggère que les faits sont moins apocalyptiques et que Lope de Aguirre n'est pas tout à fait le dément sanguinaire que l'on persiste à décrire. Tout mensonge laisse suinter une part de vérité.

On a aussi vu dans Lope de Aguirre un Macbeth. Il est sûr que son destin ne manque pas d'analogies avec celui du héros shakespearien, monarque éphémère. Certes, comme lui, il aurait pu dire : *« Mieux vaut être celui qui détruit que vivre sa destruction dans une joie pleine de doute. »* Mais, en réalité, il a plutôt été le Spartacus de la conquête, cet esclave qui se révolta et entraîna dans son sillage les esclaves de l'Empire romain, héraut de toutes les révoltes contre l'injustice sociale, et le héros des révolutionnaires du début du XXe siècle. Le libérateur de l'Amérique latine, Simon Bolivar, un Basque comme Lope de Aguirre, l'a considéré comme son précurseur pour avoir défié la légitimité du roi sur ces territoires du Nouveau Monde, et l'écrivain vénézuélien Miguel Otero Silva l'a qualifié de « prince de la liberté ».

Fou de Dieu, brutal, sanguinaire, justicier sans remords, si Lope de Aguirre le fut, comme le soutient Werner Herzog, il ne le fut pas plus que son époque, ce que le réalisateur omet malignement de préciser. Malversation historique – ce qui ne retire rien à ses qualités esthétiques –, le film ajoute encore davantage à la confusion et noircit un tableau qui n'en a pas besoin en y mêlant deux histoires qui n'ont rien à voir l'une avec l'autre : celle de l'expédition de Gonzalo Pizarro et Francisco de Orellana[5], partie à la recherche du pays de la cannelle, et celle de Pedro de Ursua et Lope de Aguirre en route pour l'Eldorado. Vingt ans se sont écoulés entre la première expédition et la seconde, et leurs héros respectifs ne se sont jamais croisés.

Le film commence en effet sur un anachronisme incongru : Gonzalo Pizarro, mort douze ans plus tôt, la tête tranchée, déléguant solennellement son pouvoir à Pedro de Ursua pour qu'il poursuive l'expédition. À ses côtés se tient le père Gaspar de Carbajal[6]. Or, ni de près ni de loin, tout comme Gonzalo Pizarro qui n'était plus de ce monde à ce moment-là, l'auteur de la relation de la première descente de l'Amazone n'a eu quoi que ce soit à voir avec cette seconde expédition. Après son retour d'Amazonie, il s'est consacré exclusivement à sa charge et n'y a plus jamais remis les pieds. Nommé archevêque de Lima, il est mort à l'âge de 84 ans, totalement étranger à toutes ces turpitudes imputées à Aguirre.

Le cinéaste allemand est coutumier de ce genre de distorsion historique. Dans le deuxième film de sa courte saga amazonienne, *Fitzcarraldo,* il prend aussi ses aises avec la réalité. Jamais il n'a été question dans la vie du vrai Carlos Firmin Fiztcarrald, le plus gros producteur de caoutchouc

péruvien, de passion pour l’art lyrique et encore moins de construire à Iquitos, dans le but de la satisfaire, un opéra comme celui de Manaus. En bon affairiste, son seul souci était de vendre sa production de caoutchouc et de profiter le plus possible du boum que connaissait ce produit dans les pays industrialisés. La région d’où il extrayait le plus gros de sa récolte de sève d’hévéa n’avait pas d’accès fluvial au bassin de l’Amazone, unique voie par laquelle il était possible de l’exporter à un coût raisonnable vers l’Europe et les États-Unis, à bord des gros cargos qui remontaient jusqu’à Iquitos (sinon, il fallait la transporter à dos de mules, d’abord à travers la jungle, ensuite par des sentiers périlleux des Andes jusqu’à Cuzco, puis de là l’envoyer à Lima où on la chargeait sur des cargos à destination de Panama). Le surcoût était tel que son caoutchouc n’était pas compétitif par rapport à celui de ses concurrents boliviens et surtout brésiliens. Il conçut donc le projet titanesque de construire une ligne de chemin de fer de onze kilomètres en pleine jungle, qui franchirait l’isthme séparant le bassin de l’Amazone de celui du Madre de Dios. Mais pour amener son caoutchouc jusqu’au départ de la ligne, il lui fallait un bateau de gros tonnage qui naviguerait sur le Madre de Dios et ses affluents (à l’époque, on ignorait qu’il était possible par le Madre de Dios de gagner l’Amazone, un peu en aval de Manaus – en cette fin du XIXe siècle, l’Amazonie était à peine, et de manière très approximative, cartographiée).

Carlos Firmin Fitzcarrald décida donc de faire franchir l’isthme à un bateau qu’il venait d’acquérir, le *Contamana*, en ouvrant une large piste dans la forêt, qui serait ensuite empruntée par le train. La difficulté était que l’isthme formait en sa partie la plus étroite une colline haute de quatre cents mètres. L’obstacle ne le découragea pas. Il embaucha quelque mille Indiens et trois cents Européens pour ce chantier pharaonique qui débuta en juin 1894. On déboisa à tour de bras et l’on pourchassa à coups de fusil les quelques tribus qui tentaient de s’opposer à cette dévastation. Le *Contamana* fut désarmé puis sa coque vide hissée en la faisant rouler sur des troncs d’arbres et en la tirant avec des cordes. L’opération dura deux mois. Une fois de l’autre côté, le bateau fut réarmé et navigua sur le Madre de Dios. On ne compta pas les morts, c’était un détail. Mais quand vint le moment de construire la voie ferrée, le navire qui transportait les rails fut drossé contre des roches par les flots d’un rapide du fleuve Urubamba, et Carlos Firmin, qui avait plongé au secours d’un de ses associés tombé à l’eau, se noya, emporté par un courant trop fort. C’était le 9 juillet 1897. Le

projet de train fut abandonné et jamais on n’entendit résonner dans ces confins de l’Amazonie péruvienne le moindre air d’opéra. Aujourd’hui, l’isthme porte sur les cartes le nom d’Arche Fitzcarrald.

Aucun lieu en revanche, dans toute l’Amazonie, ne porte le nom d’Aguirre[7]. Il est pourtant à coup sûr le personnage le plus emblématique de la folle aventure que fut dès son origine l’exploration de l’Amazonie.

*

Avant son arrivée au Pérou en 1536 ou 1537, on sait peu de chose de Lope de Aguirre. On présume que son prénom était Juan, ou Pedro. On ignore quand et comment lui fut attribué le surnom de Lope qui lui tient lieu de prénom. *Lope* signifie « loup », en latin. Mais pourquoi a-t-on recouru au latin ? Est-ce à dire que le mot espagnol *lobo* n’était pas encore d’usage courant à l’époque ? Et pourquoi « loup » ? En tout cas, ce surnom ne lui vient pas de son enfance, car en basque loup se dit *ochoa*.

On pense qu’il est né entre 1510 et 1515 à Onate, dans la province basque espagnole de Guipuzcoa, probablement dans une famille de notaire, aisée mais pas riche, comme tendrait à le prouver le niveau d’instruction que révèlent le style de ses lettres et le délié de son écriture. Il était le deuxième enfant. L’implacable droit d’aînesse qui faisait en ce temps-là au Pays basque du premier-né, qu’il fût fille ou garçon, l’unique héritier, ne lui laissait d’autres options que d’entrer dans les ordres ou de s’en aller chercher fortune. Il choisit la seconde. Il partit à Séville, alors florissante cité commerciale, porte des Amériques, où il devint dresseur de chevaux. C’est à ce moment-là que revient du Pérou le frère de Francisco Pizarro, Hernando, avec la fabuleuse rançon de six tonnes d’or de l’Inca Atahualpa. De folles rumeurs, qui font du Pérou un pays de cocagne, parcourent la ville, enfiévrant les esprits des jeunes gens. À la première occasion, Aguirre s’embarque pour le Nouveau Monde. Il devait être dans sa vingt et unième année.

Quand il foule le sol péruvien, il n’a pas de chance. Un cycle de guerres civiles de presque vingt ans commence, auxquelles, par la force des choses, il ne peut que prendre part, d’abord dans les rangs loyalistes puis du côté des insurgés. Ce qui l’a fait passer d’un camp à l’autre, c’est une condamnation à cent coups de fouet sur la place publique infligée en 1551 par un juge de Potosi (à l’époque encore péruvienne), pour avoir enfreint les

nouvelles lois de protection des Indiens. Un comble pour lui qui, six ans auparavant, avait guerroyé dur en faveur de l'instauration de ces lois qui abolissaient en particulier l'esclavage et la déportation. Il implore le magistrat, à défaut de l'absoudre, de surseoir au moins, pour services anciens rendus à la Couronne, à l'application d'une sentence qu'il estime humiliante et indigne. Le fouet, c'est pour les vauriens, non pour les hidalgos, insiste-t-il. Mais Francisco de Esquivel, rigide et zélé serviteur du pouvoir, se montre intransigeant. Alors, en le regardant droit dans les yeux, le doigt pointé vers lui, Lope de Aguirre lance : « À compter de la première flagellation que je recevrai, vos jours, Votre Seigneurie, seront comptés. »

Ces guerres s'apparentent en vérité à des batailles rangées entre bandes rivales qui, à un signal donné, sur un vaste champ le plus dégagé possible, se ruent l'une vers l'autre. On se bat pratiquement au corps à corps. Elles opposent les premiers conquistadors, qui refusent de se laisser spolier de ce qu'ils estiment être le juste bénéfice de leurs sacrifices, à la monarchie, qui veut imposer un ordre nouveau. Lors de la découverte de l'Amérique, le roi Charles Quint avait en effet autorisé l'esclavage, mais, après une longue réflexion, il s'était ravisé et avait promulgué des dispositions l'abrogeant. Il avait fini par être sensible aux arguments du père Bartolomé de las Casas, qui plaidait pour que soit mis fin aux mauvais traitements infligés à l'Indien sous le prétexte qu'il n'était pas un humain, mais un être entre l'animal et l'homme. Ce débat sur la nature des populations autochtones est resté dans l'histoire comme la Controverse de Valladolid[8].

Soulever la question de savoir si l'Indien avait, comme en doutait le contradicteur du père de las Casas, le philosophe théologien italien Gines Sepulveda, une âme, question qui de nos jours paraît totalement incongrue, ne l'était certainement pas à l'époque, comme le souligne Tzvetan Todorov dans son livre *La Conquête de l'Amérique*[9]. D'ailleurs, l'Indien n'avait-il pas eu une réaction similaire en voyant dans les nouveaux arrivants des créatures divines ? Alors, comment pouvait-on ne pas s'interroger aussi de l'autre bord, au vu de mœurs si peu chrétiennes, à une époque où il n'y avait de vérité que révélée et chrétienne, émanant d'un seul « Dieu tout-puissant » ? Puisque ces êtres enterraient vivants l'épouse et les serviteurs d'un défunt, tuaient les enfants sans mère – au motif que tout enfant doit avoir une mère –, pratiquaient les sacrifices de leurs semblables lors de cérémonies rituelles étranges, et allaient jusqu'à manger leur chair, puisqu'ils portaient des pagnes à la place de la culotte, la question de savoir

si ces pratiques étaient bien celles d'humains ne paraissait pas a priori infondée.

La polémique fit rage. L'Église trancha définitivement en 1552, en faveur de la thèse du père de las Casas : l'Indien était bien un être humain et devait en conséquence être traité comme tel. Désormais considéré comme un individu libre, un enfant de Dieu qui s'ignorait, il fallait pour le salut de son âme – puisqu'il en avait une – le convertir au christianisme par la persuasion, pas par la force, puis respecter ses droits de chrétien. Contrairement à une opinion fausse très répandue, la conquête du Nouveau Monde n'a pas été accompagnée d'une politique délibérée d'extermination. Dès son début, deux lignes, entre lesquelles la Couronne espagnole a constamment louvoyé, se sont affrontées : l'une considérait l'Indien en égal, l'autre en inférieur. En fin de compte, en à peine un demi-siècle, c'est la vision humaniste qui s'est imposée, du moins dans les textes de loi. Quant à leur observation dans la pratique, ce fut une tout autre histoire.

*

En 1544, arrive au Pérou le premier vice-roi, Blasco Nunez Vela, avec la mission d'imposer et de faire respecter les nouveaux droits des Indiens. C'est un homme autoritaire et brutal, d'une maladresse politique insigne. Son ignorance des subtilités de l'art de la persuasion provoque le soulèvement de Gonzalo Pizarro et Francisco de Carbajal, le frère de Gaspar. Ils lèvent une puissante armée, qui met en déroute les troupes loyalistes dans lesquelles combat alors Lope de Aguirre. Le vice-roi est fait prisonnier. Avec son chef, Melchior Verdugo, Lope de Aguirre monte une opération pour le délivrer. Quand ils arrivent, le prisonnier a déjà fui, en soudoyant un de ses geôliers. Le vice-roi gagne alors le nord du Pérou, rassemble une armée de bric et de broc et repart en 1546 à l'offensive. La victoire n'est pas davantage au rendez-vous. Sa troupe a en face d'elle dix mille guerriers aguerris. Nunez Vela est à nouveau défait, mais cette fois Gonzalo Pizarro prend ses précautions pour éviter une autre fugue : il lui fait trancher la tête.

À ce moment-là, l'autorité de la Couronne vacille. Les insurgés auraient pu déclarer l'indépendance du Pérou, maintenant qu'ils en étaient les maîtres. Mais l'idée ne les effleure même pas. Il est encore trop tôt historiquement pour envisager semblable possibilité ; seul Lope de Aguirre

y pensera, quelques années plus tard. Se séparer de la Couronne était totalement inconcevable. Le concept de nation, qui ne se substituera qu'à la Révolution française à celui de royaume, était encore loin de naître.

S'étant retrouvé du côté des perdants, Lope de Aguirre n'a d'autre choix que la fuite. Il part au Nicaragua. En 1548, la monarchie espagnole reprend le pouvoir ; Gonzalo Pizarro a à son tour la tête tranchée et Francisco de Carbajal, qui s'était gagné le surnom de Démon des Andes pour avoir massacré trois cents soldats loyalistes, est pendu puis écartelé. Dans le même temps, sont découvertes à Potosi les fabuleuses mines d'argent. Lope de Aguirre revient alors au Pérou et s'installe dans cette ville. On ignore les faits exacts qui lui valurent sa condamnation au fouet. Il est possible qu'il se soit lancé dans l'activité minière et qu'il ait obligé des Indiens au travail forcé, la pratique étant, malgré tout, encore largement répandue. Toujours est-il qu'après avoir enduré son châtiment, il n'a plus qu'une idée fixe : se venger. Entre-temps, le magistrat, apeuré, a disparu. Pendant trois ans, Lope de Aguirre le traque, parcourant quelque six mille kilomètres à pied qui le conduiront jusqu'à Quito, et il finit par retrouver sa trace à Cuzco. C'est un lundi après-midi. Il s'introduit dans le manoir où réside le juge, qu'il trouve assoupi dans sa bibliothèque. D'un seul coup de poignard à la tempe, il le tue.

Une fois dehors, il s'aperçoit qu'il a oublié son chapeau. Il y retourne, et reprend son bien sans un regard de compassion pour sa victime, qui gît, avachie dans une mare de sang, sur sa table de travail. Dans la rue, Aguirre rencontre deux cavaliers de sa connaissance en qui il a confiance. Il leur raconte l'assassinat qu'il vient de commettre. Ceux-ci, qui sans doute n'avaient pas en grande estime le juge, une sorte de Torquemada du nouvel ordre à imposer, offrent de le cacher dans une ferme proche de la ville. Il y reste quarante jours, puis, déguisé en Noir, fuit à Tucuman, en Argentine. Mais pas pour longtemps. Durant son exil, il est condamné à mort par contumace.

De nouveaux troubles éclatent en 1552. Lope de Aguirre en profite pour revenir au Pérou, dans un seul but : se venger, se venger de ces cent coups de fouet qu'il ne peut oublier. Il a désormais un compte à régler avec la Couronne et ses valets. Il s'enrôle dans les rangs rebelles. Pendant ce soulèvement, il commet, si l'on peut dire, un crime de guerre. Dans une opération commando, il poignarde à mort le gouverneur de Cuzco, Pedro de Hinojosa, qui était sans défense. À la fin des hostilités, qui ont vu la victoire

des loyalistes, il est à nouveau condamné à la peine capitale, mais à titre collectif. Pour en finir une fois pour toutes avec ces insurrections successives, le vice-roi Antonio de Mendoza a décrété dans un grand élan purificateur la peine de mort contre tous les rebelles.

Pour échapper au billot, Lope de Aguirre se cache pendant plus d’un an dans une grotte, se nourrissant de racines et d’un peu de pain que quelques amis lui apportent de temps en temps, en prenant mille précautions pour ne pas être suivis. En 1554, une amnistie générale est proclamée par le nouveau vice-roi, pour tous les rebelles qui rejoindront les rangs de l’armée régulière ; Melchor Bravo de Saravia a compris que le recours à l’extermination de ces hommes n’était pas le meilleur moyen de parvenir à une pacification.

Aussitôt mis au courant, Lope de Aguirre abandonne sa cachette et demande à en bénéficier, ce qui lui est tout aussi promptement accordé. À peine enrôlé dans les forces régulières, il participe à la répression d’un autre soulèvement de ses anciens compagnons d’armes, avec une fureur telle qu’on le surnomme alors Aguirre le Fou. Lors d’une bataille, il est gravement brûlé aux deux mains par l’explosion de son arquebuse et au pied droit par une arme blanche. Celui-ci restera inerte, tordu comme un vieux morceau de cep de vigne. À partir de ce moment, il boite bas ; on l’affuble alors d’un nouveau surnom : le Boiteux de l’Ombre. Pourquoi « de l’ombre » ? On l’ignore. Peut-être à cause d’une propension à être volontaire pour se glisser dans les lignes ennemies et pratiquer les exécutions sommaires et sélectives qui déstabilisent l’adversaire.

Toutes ces guerres se terminent en 1556. Faute de chef qui la fédère et de projet qui la galvanise, la piétaille de la conquête n’a plus l’esprit à résister. Sans se l’avouer, elle a compris que l’histoire avait tourné en sa défaveur. Elle doit céder la place aux commerçants et aux fermiers. Pour autant, la situation demeure explosive. Ils sont des centaines, désœuvrés et sans le sou, à traîner dans Lima en ressassant leur amertume.

En 1556, Charles Quint abdique et se retire dans un couvent où il consacrera le reste de sa vie à la méditation. Son fils Philippe II lui succède. L’Espagne est au sommet de sa puissance et de sa splendeur. Son règne s’identifie au Siècle d’or, baptisé ainsi pas uniquement en raison du métal précieux qui arrive des Amériques par galions, mais aussi du fait du rayonnement de ses arts et lettres. Son Empire s’étend sur toute la planète, des Philippines, fraîchement conquises et baptisées de ce nom en son

honneur, au Nouveau Monde, à une grande partie de l’Europe et sur les deux grands océans.

Deux ans plus tard, un nouveau vice-roi, Andres Hurtado de Mendoza, débarque au Pérou, avec la mission de pacifier définitivement ce territoire qui n’a cessé d’être pour la Couronne, depuis sa découverte, une source de soucis. Pour le jeune monarque espagnol, le vice-roi est, comme l’avait défini son père Charles Quint, « un autre moi ». Andres Hurtado de Mendoza a donc carte blanche. Tout de suite, il comprend que toutes ces épées au chômage qui trompent leur ennui dans les tavernes, qui pullulent dans les rues adjacentes à son palais au bord de la rivière Rimac, à boire du mauvais vin, à se quereller, à jouer la nuit tombée aux malandrins et à dépenser ensuite leur éventuel butin dans les bordels qui prolifèrent, n’attendent que le moindre prétexte pour se soulever. Il faut s’en débarrasser au plus vite, les envoyer le plus loin possible de manière à ce qu’ils ne reviennent plus.

Justement, après la déception qu’avait provoquée l’échec de la recherche de la cannelle, une nouvelle rumeur se colporte et s’amplifie. Il y aurait bien au cœur de cette immense forêt, sur le territoire de la tribu que Francisco de Orellana a appelée Omagua, un prince au corps doré. Tous les matins, il se baigne dans un lac et en ressort recouvert de poudre d’or. Il se dit aussi que trois cents Indiens, venant de la côte de la Grande Mer du Nord, auraient débarqué récemment dans une bourgade au pied des Andes après avoir remonté en pirogue le grand fleuve et en auraient confirmé l’existence. Leur cacique aurait demandé à voir le vice-roi et lui aurait affirmé qu’il avait bien vu de ses propres yeux ce prince doré, El Dorado comme désormais on va le désigner.

Tout de suite, le vice-roi devine le parti qu’il peut en tirer. Il faut envoyer une expédition, qui rassemblera le plus gros de tous ces bons à rien qui traînent en ville, vérifier de quoi il en retourne exactement. Que ce prince existe ou pas, œuvre de salubrité publique aura en tout cas été accomplie en vidant Lima de leur présence. Il confie l’organisation de l’expédition à Pedro de Ursua. Celui-ci est arrivé au Pérou quelques années auparavant, précédé d’une solide réputation qui le désigne tout naturellement comme l’homme de la situation. Il ne manque pas, en effet, de références.

Basque de Navarre, né aux alentours de 1525 à Bozate, petit bourg de la vallée de Baztan, à quelques lieues de la frontière du royaume de France, dans une famille de petite noblesse, il a tout juste 20 ans quand son oncle, administrateur de Carthagène, l'appelle auprès de lui en Colombie, dénommée alors Nouvelle Grenade. C'est un jeune homme raffiné, courtois, cultivé, affable, délicat, à la silhouette fragile, presque efféminée. Les dames adorent sa compagnie. Mais derrière ces apparences de gentilhomme plus apte à jouer le courtisan qu'à guerroyer en terre inconnue, se dissimule un caractère qui ne s'encombre pas de scrupules.

En 1549, on le charge de pacifier les Indiens musos. Après une série d'âpres batailles, il se déclare prêt à pactiser et invite leurs chefs à une négociation. Ceux-ci acceptent, mais à peine se trouvent-ils en face de lui qu'il les fait égorger. À l'emplacement de la tuerie, il ordonne la construction d'une ville qu'il baptise Nouvelle Pampelune. Trois ans après, elle est brûlée par les Musos. À partir de ce moment, ils seront impitoyablement traqués. On lui confie ensuite une autre mission de pacification, celle des Indiens taironas, qu'il accomplit avec la même brutalité. Ces faits d'armes lui valent d'être appelé à Panama pour mater une révolte d'esclaves noirs. L'affaire est réglée promptement. Il invite leur chef et ses lieutenants à un banquet, et leur sert des mets empoisonnés. Aucun ne survivra. Sa renommée n'est plus à faire. Un an après, le vice-roi du Pérou, Pedro de la Gasca, confronté à des troubles politiques endémiques, sollicite ses services et le nomme général. Quand il arrive à Lima, la paix a été rétablie ; il décide néanmoins de rester.

Pour monter l'expédition qui vient de lui être confiée, la première décision que prend Pedro de Ursua est de convoquer Lope de Aguirre. Connaissant la réputation de son compatriote, il le veut à ses côtés. Ce sont des hommes de cette trempe qu'il lui faut pour entreprendre pareille aventure. Mais, depuis que la paix est revenue, on ne sait plus ce qu'il est advenu de Lope de Aguirre. Il le fait rechercher un peu partout. Enfin, on le trouve, vivant d'expédients et de quelques services pas très avouables rendus à des familles puissantes. Il partage un misérable logement au fin fond d'une cour avec sa fille unique, qu'il a eue avec une Indienne inconnue. Cette enfant est désormais tout pour lui. C'est une belle jeune fille qui va bientôt entrer dans sa quinzième année. Elle a deux grands yeux noirs, une peau légèrement cuivrée, une abondante chevelure ondulée

châtain clair. Il veille à ce qu'il ne lui manque rien et, surtout, à ce qu'aucun vaurien ne s'approche d'elle.

Pedro de Ursua dévisage longuement l'homme qu'on lui présente, avant de lui lancer :

« Egunon ! Zer moduz ?

— Ondo, eta zu, dena ontsa ?

— Ondo esan beharko[10]*. »*

Aguirre est petit, il a un corps bancal, ses mains présentent les stigmates d'une grave brûlure et sa jambe droite est, à partir du genou, toute racornie ; le pied, ne pouvant entrer dans aucune chaussure, est enveloppé dans une sorte de bourse de cuir ficelée à la hauteur de la cheville ; la peau de son visage est flétrie et sa barbe mal taillée ; ses vêtements sont sales, presque en loques, mais il porte une épée sur le côté droit et un poignard à gauche ; ses deux petits yeux pétillants attestent d'une énergie rentrée. Il a la cinquantaine, ce qui en fait presque un vieillard. L'entretien a lieu en basque, afin qu'aucune oreille indiscrète ne comprenne ce qu'ils vont se dire.

Pedro de Ursua lui explique que le vice-roi vient de lui confier la charge de monter une expédition qui requiert des hommes décidés. C'est pour cela qu'il a tout de suite pensé à lui, car ils sont, tous les deux, de la même terre, et sont, l'un comme l'autre, des soldats téméraires. Lope de Aguirre l'interrompt : « Pour aller où ? demande-t-il.

— Trouver l'Eldorado et s'emparer de ses richesses.

— Pour ce qui est des richesses, nous ferions mieux alors de prendre le Pérou.

— Mais ce serait un acte de félonie, rétorque Ursua un peu abasourdi, après un long silence.

— Oui, de la félonie, une forfaiture, une trahison, comme on veut, mais où serait le problème ? La Couronne ne s'est-elle pas moquée de nous ?

— Cette expédition, si elle réussit, vaudra toutes les réparations et compensations imaginables, toutes les médailles et tous les honneurs. Elle est notre chance. Il faut la saisir. »

Lope de Aguirre accepte. Que peut-il espérer d'autre, dans sa situation, que de courir encore une fois la chance, même s'il n'est pas très convaincu que l'Eldorado existe ? Il pose cependant une condition. Il souhaite emmener sa fille Elvire avec lui, car il ne veut pas la laisser seule à Lima où le péché rôde.

Cela tombe bien, lui aussi compte emmener sa maîtresse, lui répond Pedro de Ursua. Elle s'appelle Ines de Atienza. C'est une très belle métisse, qui chavire la tête de tous les hommes qui l'approchent. Elle est la fille de Blas de Atienza, une des grandes et respectables figures de la conquête, compagnon de Vasco Nunez de Balboa, le découvreur de la Grande Mer du Sud, qui a permis de découvrir le Pérou. Elle sera accompagnée de sa meilleure amie et de deux servantes. Elles tiendront donc compagnie à Elvire et s'occuperont d'elle. L'idée n'enchante pas Aguirre. Il n'a pas un grand respect pour ce genre de femmes, qu'il considère comme des putains. Une jeune fille pure ne peut les côtoyer. Mais il n'en dit mot.

Maintenant qu'il a accepté, Pedro de Ursua lui révèle ce qu'il attend de lui : recruter parmi ses congénères trois cents spadassins et arquebusiers, tandis que lui, de son côté, se charge de la logistique. Ils se serrent la main et échangent quelques tapes dans le dos.

« Laster arte.

— Ikusi arte eta mila esker.

— Huerrena arte, agur[11]*. »*

Les préparatifs ne se présentent pas sous les meilleurs auspices. Ils traînent en longueur, les relations se tendent et les règlements de comptes commencent. À cause des retards accumulés, le principal financier, le père Pedro Portillo, se rétracte. Qu'à cela ne tienne, Pedro de Ursua envoie ses hommes de main l'attendre un soir à la sortie de son église pour le rosser. Le religieux ne se fait soudain plus prier : il signe la promesse de prêt qu'on lui tend. En prime, on l'invite à signer une autre lettre de crédit, mais cette fois au nom de ses agresseurs. C'est leur rémunération. Le père se gardera d'aller se plaindre auprès des autorités. Il est vrai qu'on ignore l'origine de sa fortune. En échange de son investissement, il espérait être le vicaire de l'expédition et, peut-être, si l'Eldorado existait, en être le premier évêque. Mais, pour le soin des âmes, on lui a trouvé un remplaçant.

Dans les semaines qui suivent, pour une raison inconnue, Pedro de Ursua change de maître de camp, autrement dit de lieutenant. Il avait promis la fonction à son vieil ami et complice Francisco Diaz de Arles. Les hommes se connaissaient depuis l'Espagne. Ils étaient venus sur le même bateau et avaient été ensemble dans tous les coups tordus auxquels ils avaient participé. Francisco ne comprend pas la raison de cette disgrâce inattendue. Le trésorier, Diego de Frias, ressent lui aussi cette nomination comme une marque de défiance à son égard, car c'est au nouveau lieutenant

qu’il devra désormais rendre des comptes et non pas à son ami Diaz de Arles. Au lieu de demander une explication, les deux hommes décident d’employer la méthode la plus expéditive et radicale qui existe pour résoudre ce type de problème, à savoir liquider physiquement l’intrus.

Avec deux autres complices, quelque temps après, à la nuit tombée, ils le guettent et le transpercent de plusieurs coups de poignard. Le crime a lieu à proximité du pont qui enjambe le Rimac, à deux pas du palais du vice-roi. Ils se rendent ensuite chez Pedro de Ursua et lui expliquent qu’ils avaient appris que la victime, Pedro Ramiro, préparait un complot contre lui. Il fait mine de les croire. Mais, dès qu’ils ont tourné les talons, il les dénonce. Ils sont arrêtés, jugés sommairement et condamnés à mort. Bien qu’ils l’en aient imploré au nom de leur ancienne amitié, Pedro de Ursua ne fera rien pour surseoir à leur exécution. Lui aussi ignore la pitié. Ces morts étaient le signe avant-coureur de ce que serait bientôt l’expédition.

Enfin, après bien d’autres péripéties et ajournements, le 26 septembre 1560 au petit matin, l’expédition s’apprête à appareiller de Santa Cruz de Saposoa, une bourgade fondée trois ans auparavant au pied des Andes, sur la rive du Huallaga, un affluent de l’Amazone. Trois cents hommes en armes, douze femmes, dont la maîtresse d’Ursua et la fille d’Aguirre – accompagnée de deux chaperons, notamment une vieille revêche appelée La Torralba qui ne la quitte jamais des yeux –, trois ecclésiastiques, deux dizaines de rameurs esclaves noirs, embarquent à bord des trois brigantins construits par une équipe de charpentiers arrivée sur les lieux trois mois plus tôt. Une quarantaine de chevaux – sur les trois cents auxquels on avait fait franchir les Andes depuis Lima – prennent place sur douze radeaux. On abandonne les autres, ainsi qu’une grande partie du bétail (vaches, porcs...), faute d’espace. Les cages de volailles sont chargées sur les brigantins. Les quelque trois cents serviteurs indiens se répartissent sur les radeaux et dans une douzaine de pirogues amarrées en deux files les unes aux autres, elles-mêmes attachées aux deux radeaux de queue.

Le convoi s’ébranle lentement, dans une pagaïe indescriptible, et pendant plus d’un mois et demi se laisse descendre, poussé par le courant. Dans la journée, on fait quelques haltes quand la rive s’y prête et, à la tombée de la nuit, on s’amarre jusqu’au lever du jour. Les moustiques les assaillent. À raison d’au moins une centaine de personnes à bord de chaque navire, la pire promiscuité règne. Car, bien plutôt que des navires, les brigantins sont des embarcations sommaires de vingt mètres de long et tout

au plus dix de large, et l’abri dont ils disposent en leur milieu sert surtout à entasser le matériel. Les quelques tribus indiennes éparses qui voient le convoi passer ne doivent pourtant pas en croire leurs yeux, elles qui ne connaissent depuis la nuit des temps pour la navigation que leurs frêles et instables pirogues. D’où diable peuvent sortir ces étonnantes et, pour elles, gigantesques embarcations ?

Très vite, la nourriture commence à manquer, le mécontentement gronde ; des voix, parmi lesquelles celle d’Aguirre, osent évoquer l’éventualité d’un retour. Le vicaire Alonzo Henao, homme de confiance de Pedro de Ursua, menace d’excommunication quiconque commettra le moindre larcin. C’est la pire des punitions. Enfin, un jour, pour une raison qui n’est pas précisée, un soldat espagnol est condamné à ramer avec les esclaves noirs. C’est la pire des humiliations. On commence à parler de mutinerie, surtout que, de bouche à oreille, on chuchote que cette infamante punition a été dictée par Ines de Atienza. Elle paraît avoir pris l’ascendant sur son amant qui, lui, donne l’impression de se désintéresser totalement du sort de l’expédition, comme s’il ne croyait pas à cette histoire d’Eldorado.

Au début de décembre, le convoi arrive à un grand village appelé Mocomoco (quelque part entre les villes actuelles d’Iquitos et Leticia). Il se compose de grosses maisons rondes en terre, couvertes de feuilles de palme jusqu’au sol et dotées de deux portes. Les Indiens leur réservent un bon accueil, mais les relations entre les deux groupes ne tardent pas à dégénérer. Les expéditionnaires y restent cependant trente-trois jours, durant lesquels le mécontentement de la troupe désœuvrée et impatiente ne cesse de croître. Au lieu de se préoccuper de cette situation, qui se dégrade de jour en jour et devient explosive, Pedro de Ursua passe ses journées dans une hutte, enfermé avec sa maîtresse, vautré sur un matelas à faire l’amour.

Deux officiers, Juan Alonso de la Bandera et Lorenzo Saldueno, convoitent aussi cette femme, à l’insu l’un de l’autre, et aimeraient pouvoir, à défaut de la posséder, la partager de temps en temps avec son amant. Comme cette éventualité est exclue, chacun de son côté commence à penser que la meilleure solution serait tout bonnement d’éliminer Pedro de Ursua. Ils savent qu’une mutinerie couve. Sans se passer le mot, ils prennent langue, chacun de son côté, avec les futurs conjurés et les pressent à agir au plus tôt, se gardant bien de révéler le véritable mobile qui les a amenés à se rallier à eux.

Le 1er janvier, en fin d'après-midi, une messe est dite pour célébrer le Nouvel An. Après quoi, chacun vaque de son côté jusqu'à l'extinction des feux. Sur le coup de 3 heures du matin, alors qu'un gros nuage masque la lune, une douzaine d'ombres se dirigent furtivement vers la hutte du chef de l'expédition. Ils font irruption. Pedro de Ursua, qui dormait dans les bras de sa maîtresse, se réveille brusquement : « Qu'est-ce qui vous amène à cette heure-ci ? », s'écrie-t-il. En guise de réponse, on le larde de coups de poignard. Les conjurés ressortent en criant : « Liberté ! Liberté ! Vive le roi ! Le tyran est mort. » Son lieutenant général, Juan de Vargas, qui accourait à son secours, est égorgé à son tour.

On perce alors les dernières barriques de vin qui restaient – leur consommation était réservée à Pedro de Ursua et son entourage. Toute l'expédition réveillonne ainsi jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Dans la matinée, on donne une sépulture chrétienne aux deux victimes, sous le regard ébahi des serviteurs indiens et des esclaves noirs. Les Indiens de la tribu avaient abandonné leur village depuis pas mal de temps déjà, las de ce voisinage peu scrupuleux. Rien n'indique que Lope de Aguirre soit l'assassin, comme cela lui est systématiquement imputé. On sait seulement qu'il faisait partie du groupe qui a tué.

Le ou les meurtriers seraient plutôt à chercher du côté de ceux qui convoitaient la belle et sulfureuse métisse. Ils étaient les seuls à avoir un intérêt immédiat à ce que l'amant périsse. Il n'est même pas sûr que cette mort ait servi les visées de Lope de Aguirre, à savoir retourner à Lima et y prendre le pouvoir. Dans cette perspective, un Pedro de Ursua lui aurait été bien plus utile vif que mort. Il aurait pu en faire son allié. D'ailleurs, le peu d'intérêt qu'Ursua manifestait à la poursuite de l'expédition indiquait qu'il estimait avoir accompli le vrai but de la mission, éloigner de la capitale les potentiels fauteurs de trouble. L'Eldorado, visiblement, ne l'intéressait pas, parce qu'il n'y croyait pas, exactement comme Lope de Aguirre. Les deux hommes auraient fini par trouver un terrain d'entente.

Dans les heures qui suivent les funérailles, lestement expédiées, les douze conjurés rédigent leur déposition, celle que Lope de Aguirre signe en faisant suivre son nom du mot *traître*. Après s'être expliqué à ce sujet, il propose qu'au lieu de courir après une chimère ils s'en retournent, car les vraies richesses sont à Lima. Alonso de la Bandera lui réplique que Pedro de Ursua méritait la mort parce qu'il avait oublié quelle était sa véritable

mission. Tous les autres l'approuvent. Lope de Aguirre n'insiste pas, convaincu que le temps jouera de toutes les façons en sa faveur.

Vite remise de sa frayeur et de son chagrin, Ines de Atienza ne tarde pas à trouver un substitut à son défunt amant. Ce substitut n'est autre, justement, que Juan Alonso de la Bandera. Le deuil n'a jamais été chez elle une douleur de nature à réfréner ses ardeurs amoureuses. Avant de se mettre en ménage avec Pedro de Ursua, son mari et son amant de l'époque s'étaient battus en duel. Le mari ayant été tué, elle s'est aussitôt consolée de son veuvage auprès de l'amant, jusqu'à sa rencontre avec Pedro de Ursua. Une grande passion l'a probablement liée à ce dernier, puisqu'elle a vendu la propriété héritée de son mari pour financer l'expédition. Mais, l'amour, on ne le fait jamais avec un amant décédé, si ce n'est pendant le sommeil.

Fernando Guzman, un jeune Andalou falot, sans la moindre expérience du commandement, est désigné chef de l'expédition. On l'affuble du titre ronflant de « gouverneur du roi » et on lui assigne comme lieutenant, autrement dit son homme à tout faire, Lope de Aguirre. Mais l'homme fort, à ce moment-là, c'est un certain Juan Alonso de la Bandera ; Guzman lui octroie le titre de lieutenant général, qui consiste à avoir un œil sur tout et à ne rien faire.

Comme souvent avec les fantoches, le nouveau gouverneur se croit au contraire le réel maître du jeu. Pensant asseoir ainsi son pouvoir, il distribue une grande quantité de titres, qu'il invente au moment même où il les attribue. C'est ainsi qu'il désigne un amiral d'une illusoire flotte, un capitaine de la garde qui n'existe pas, des capitaines d'infanterie alors que l'expédition ne dispose que de trois cents arquebuses et d'une poignée de canons inutilisables, un capitaine de chevaux alors que la plupart de la quarantaine embarqués ont péri, et un chef des juges alors que la plupart des hommes ne savent ni de près ni de loin ce qu'est un tribunal. Enfin, il impose à tous ces gradés la même coupe de barbe. Le détail peut paraître grotesque, mais, dans les faits, il est d'une grande utilité. Il est destiné à ce qu'on puisse distinguer ceux-ci de la troupe – remplaçant ainsi les galons. Du moins Guzman en est-il convaincu. Il réunit aussi un conseil de guerre formé de tous ces gradés et leur fait une déclaration solennelle, leur rappelant que le but de l'expédition demeure la recherche de l'Eldorado. Lope de Aguirre l'écoute d'une oreille distraite et amusée.

Cinq jours après l'assassinat, l'expédition repart ; mais, au terme d'une seule journée de navigation, elle refait escale. Deux des trois brigantins sont

défectueux. Ils ont été construits un peu n'importe comment et commencent à se démantibuler, à faire eau et à prendre de la gîte. Poursuivre, c'est courir au naufrage. Il faut les remplacer, en y mettant, cette fois-ci, un peu plus d'application. Le chef des charpentiers, Garcia de Arze, qui est jugé responsable de ce contretemps et qui était, circonstance accablante, un ami de Pedro de Ursua, est étranglé.

À partir de ce moment-là, la chronologie des événements devient particulièrement floue. On peut déduire des deux seules chroniques de l'expédition dont on dispose, rédigées à partir des souvenirs très sélectifs de leurs auteurs, que la construction des nouveaux brigantins se serait éternisée plus de trois mois. C'est durant ce long séjour, qui tourne au huis clos oppressant et donc forcément explosif, que tout se joue et que Lope de Aguirre bascule dans la sédition et défie Philippe II, à qui il dénie la légitimité de régner sur ces terres.

Tandis que l'entourage de Fernando Guzman joue à ce qu'il n'est pas, que Juan Alonso de la Bandera tire les ficelles et consacre une grande partie de son temps à cajoler sa maîtresse, Lope de Aguirre, avec la dizaine de vieux compagnons d'armes qu'il avait convaincus de le suivre dans cette aventure, tous aussi teigneux et roublards que lui, tisse son réseau à la fois de renseignement et d'influence. Le gros de la troupe lui est très vite acquis. Il vit comme elle, partageant les mêmes privations, le même ennui, la même lassitude. Il dort peu, seulement quelques heures, et encore d'un seul œil. Il se déplace toujours armé de son arquebuse, de son épée et de son poignard, et ne retire jamais, malgré la chaleur, son casque et sa cotte de mailles.

Poussé par l'ambition de s'imposer comme le chef suprême de l'expédition, Juan Alonso de la Bandera commet peu de temps après l'erreur qui lui sera fatale. Il convainc Fernando Guzman de destituer Lope de Aguirre de son titre de maître de camp et de le lui attribuer. Le gouverneur s'exécute et rétrograde Lope de Aguirre à la fonction de capitaine des chevaux ; en compensation, il propose de marier, au retour, Elvire à son frère. L'affront n'ébranle pas Lope de Aguirre car, maintenant qu'il a des yeux et des oreilles partout, il sait tout, et plus particulièrement que cette mesure est la première étape d'un complot monté par Juan Alonso de la Bandera visant à renverser – en réalité à tuer – le gouverneur fantoche.

Il laisse passer quelques jours, puis il en informe ce dernier. Pour le déjouer, les deux hommes conviennent d'une solution simple. On invite Juan Alonso de la Bandera un soir à une partie de cartes en petit comité,

dans la hutte du gouverneur. La distribution de la première donne n'est pas terminée que la lame brillante d'un poignard acéré, surgie de l'ombre dans le dos du comploteur, lui tranche d'un trait la gorge.

De ce second malheur qui la frappe en si peu de temps, la pauvre Ines de Atienza se remet promptement. Dès le lendemain soir, Lorenzo Saldueno occupe la place laissée vacante dans le lit de l'ardente métisse. Saldueno avait déjà une maîtresse, Maria de Sotomayor, avec laquelle il avait deux enfants. Celle-ci l'avait suivi dans cette expédition et elle était devenue la meilleure amie de sa nouvelle maîtresse. Apparemment, ils résolurent le problème en formant un ménage à trois et partagèrent la même hutte.

Les semaines passent, la construction des deux nouveaux brigantins n'avance pas. L'approvisionnement en nourriture est toujours aussi aléatoire, même si des tribus voisines s'initient au troc en leur fournissant du manioc, des bananes ou du poisson et autres chiches denrées contre des babioles. Lope de Aguirre mûrit son projet. Ils sont des hors-la-loi qui ne peuvent compter sur aucune indulgence. Dès lors, leur chance de survie est de prendre le pouvoir à Lima et de se séparer de l'Espagne, ressasse-t-il auprès de l'un ou de l'autre. Ils sont de plus en plus nombreux à partager cette opinion. Le 23 mars 1561, il franchit le pas. Avec le groupe de ses plus fidèles compagnons, il se présente devant Fernando Guzman et lui annonce qu'il le déclare, au nom de Dieu, prince de la Terre ferme, du Pérou et du Chili (la « Terre ferme » désignait à l'époque le reste de l'Amérique du Sud, à l'exclusion des territoires portugais).

« Tous ces chevaliers et moi-même, nous t'avons choisi pour être notre prince et notre roi, proclame-t-il. En conséquence, nous te promettons obéissance, et autorise, Excellence, que nous baisions ta main en espérant ton acquiescement. » L'acquiescement est immédiat. Sur le champ, un décret commençant par *« Don Fernando de Guzman, par la grâce de Dieu Prince de la Terre ferme [...] exerce à compter de ce jour l'entière et exclusive autorité qui est dévolue au titre qui lui est conféré »* est pris et lu aux cent quatre-vingt-six expéditionnaires qui ont survécu aux fièvres et à la faim, rassemblés devant la hutte du frais émoulu monarque. Ils accueillent la nouvelle par des « Vive le Roi ! »

De même qu'il s'était pris pour le réel gouverneur, Fernando, non plus Guzman mais *de* Guzman, ne tarde pas à se prendre pour un authentique monarque de droit divin. Son règne sera néanmoins de très courte durée, mais cela il ne peut s'en douter.

À compter de ce jour, il n’est plus question de s’attarder dans ces contrées et de gaspiller son temps à rechercher ce fichu Eldorado. Il faut d’urgence gagner Lima en descendant l’Amazone – le remonter serait désormais trop long –, se diriger vers Panama, franchir l’isthme et s’embarquer à destination du siège de la vice-royauté en ralliant en cours de route le plus d’hommes possible à la cause, puis, une fois arrivés, proclamer depuis une des fenêtres du palais du vice-roi la fin de l’assujettissement de la colonie à Philippe II. Lope de Aguirre presse l’achèvement de la construction des bateaux. Au début d’avril, ils sont enfin prêts. Certains indices incitent à penser qu’Aguirre aurait émancipé les esclaves noirs, mais hésité sur le statut à donner aux serviteurs indiens survivants. De son passé de conquistador, il conservait une certaine défiance à leur endroit.

Au moment des préparatifs du départ, Lorenzo Saldueno souhaite embarquer deux matelas afin que ses deux amantes puissent dormir à leur aise. Lope de Aguirre s’y oppose, arguant que l’époque des privilèges, des passe-droits et autres exceptions est terminée. Il n’y a pas d’espace pour s’encombrer de ces matelas ; elles dormiront à même le sol, comme tout le monde, comme sa propre fille. L’ère de l’égalité a commencé.

Furieux, Saldueno retourne à sa hutte, où les deux femmes l’attendent. Il brandit une lance et vocifère : « Maudit Aguirre, tôt ou tard, tu m’en rendras compte ! Nous n’avons pas besoin de toi ! » Et, d’un geste rageur, il jette la lance à terre. On rapporte la scène à Lope de Aguirre. Dans les jours qui suivent, une servante d’Ines de Atienza succombe à une fièvre. À son enterrement, la belle métisse marmonne : « Que Dieu te pardonne, ma fille, mais d’ici peu tu auras de la compagnie. » Bien entendu, ces propos parviennent à l’oreille de Lope de Aguirre. Pas de doute, ils projettent de l’assassiner. Leur sort à tous les deux est dès lors scellé.

Juste pour l’entretenir dans sa croyance qu’il exerce réellement un pouvoir, il informe le monarque novice de son intention de supprimer sans tarder le couple. Celui-ci tente de s’y opposer en invoquant sa vaine autorité. Lope de Aguirre ne lui prête aucune attention. En sa présence, il ordonne à sa garde rapprochée – un Portugais, Anton Llamoso, et un métis, Francisco Carrion – d’exécuter la besogne qu’il vient de leur assigner. Ils se saisissent chacun d’un poignard. Quelques instants plus tard, les corps encore chauds des deux amants sont enterrés.

Arrive enfin le moment du départ. Entre morts naturelles et violentes, l’expédition abandonne derrière elle de très nombreuses tombes, que le

temps emportera peu à peu. Quelques jours plus tard, lors d'une escale sur une île, Lope de Aguirre a vent d'une conspiration fomentée par des proches de Fernando Guzman, dont le vicaire Alonzo Henao, contre lui. Le religieux sera le premier à le payer de sa vie. Lope de Aguirre ne lui a pas donné le temps de l'excommunier comme il projetait de le faire. Les autres conspirateurs ne tardent pas à y passer. Quand le faux monarque s'inquiète de ces exécutions expéditives, sans jugement, sans qu'on l'en ait cette fois seulement averti, Lope de Aguirre le rassure : « Ce n'est rien, ne vous inquiétez pas, mon roi, lui dit-il. C'était contre vous qu'ils complotaient. Je suis là pour vous protéger. Tant que je serai là, à vos côtés, comme cette nuit, il ne pourra rien vous arriver. Mais venez donc dehors. Nous avons à discuter du cours des choses. Il fait trop chaud à l'intérieur de cette hutte. »

Les deux hommes sortent. Lope de Aguirre installe une torche auprès du banc sur lequel ils s'assoient. Leurs silhouettes se détachent très distinctement de l'obscurité environnante. On ne peut pas les confondre. Deux coups de feu d'arquebuses retentissent. Le roi s'effondre, mortellement touché. Aux premières lueurs du jour, Lope de Aguirre se proclame « chef suprême de la Terre ferme, du Pérou et du Chili ». Il est acclamé. Il s'adresse alors à ce qui reste de l'expédition, probablement en ces termes : « Une grande cause nous unit, une grande cause nous attend. Notre fraternité sera notre force. Il ne peut y avoir de traîtres ni de lâches parmi nous. Le roi était un de ceux-là. Il était à la tête du complot pour me tuer. Tous unis, nous serons les maîtres de ces terres, qui sont nôtres. Un destin meilleur s'ouvre à nous. Et à Dieu, je dis : "Si tu dois me faire quelque bien, fais-le tout de suite ; quant à ta gloire, tu peux la garder pour tes saints." Si nous sommes vaincus, nous serons d'infâmes Judas ; on nous maudira et honnira ; nous restons comme les êtres les plus pervers que le monde aura accouchés. » Il baptise ses hommes les « costauds du Maranon » (Maranon est le nom qu'on donnait à l'époque à l'Amazone).

Désormais, a-t-on dit, il interdit de parler à voix basse, de se tenir à la poupe des embarcations pour se soustraire à la vue des autres, de n'être jamais moins de trois (quand on est plus de deux, il y a toujours une chance d'introduire un délateur) ; si quelqu'un riait, il le tuait, si un autre était triste également. « On m'a fait beaucoup souffrir quand j'étais un misérable, lui fait dire Pio Baroja, qui a pourtant de la sympathie pour lui. Maintenant que je suis puissant, c'est à mon tour de faire souffrir les autres. La bonté est un

privilège de nanti. Tout le monde ne peut pas être un saint, tout le monde ne peut être bon. »

En clair, on a fait de Lope de Aguirre le tyran parfait. Cette vision ne correspond pas à la réalité. Il est impossible que lui et son entourage proche aient terrorisé cette bande de guerriers, qui étaient loin d'être des poltrons et que la mort n'effrayait pas. Il leur aurait été facile de passer Lope de Aguirre et sa poignée de sbires au fil de l'épée s'ils l'avaient souhaité. En fait, il a été un chef charismatique, de la race de ceux qu'on a appelés par la suite en Amérique latine les caudillos populistes parce qu'en phase avec les ressentiments de leur peuple et sachant les exprimer.

La présumée tyrannie de Lope de Aguirre soulève une question taboue : un dictateur qui a le soutien d'une très large majorité du peuple est-il encore un dictateur ? La principale différence, dit-on, entre une dictature et une démocratie, c'est qu'en démocratie, la minorité, autrement dit les opposants, est respectée et peut s'exprimer et se manifester librement. Ce qui n'est jamais, en principe, le cas sous une dictature. Mais, du temps de Lope de Aguirre, la notion de majorité et de minorité n'existait pas. Le pouvoir était d'essence divine et son fondement ne se discutait pas. Or, c'est justement ce que Lope de Aguirre avait eu l'insolence d'oser remettre en cause : le fondement de la monarchie. C'est sûrement ce qu'on ne lui a pas pardonné.

*

L'expédition poursuit sa descente de l'Amazone, avec un seul but : arriver le plus tôt possible à la mer. Certains auteurs prétendent qu'en réalité elle aurait remonté le Rio Negro, trouvé le canal de Casiquiare, rejoint l'Orénoque et gagné la mer par l'embouchure de ce dernier. Cette hypothèse est totalement improbable. Pour remonter le Rio Negro, il aurait été nécessaire de ramer pendant des milliers de kilomètres à contre-courant, sans savoir où ce fleuve aux eaux noir d'encre conduisait. Les embarcations, trop lourdes et mal conçues, ne s'y prêtaient pas. Ensuite, comment auraient-ils pu imaginer que ce canal de Casiquiare, qui ressemble à n'importe quel autre affluent, reliait les deux fleuves ? Cette singularité géographique[12] ne sera découverte qu'en 1744.

Les jours passant, les Indiens survivants deviennent une charge. Lope de Aguirre doute qu'à la différence des esclaves noirs, une fois au Pérou, ils

participent à la conquête du pouvoir. Alors, il décide de les abandonner à leur sort sur une rive. Combien étaient-ils, qu'est-il advenu d'eux, ont-ils fondé une communauté sur place ou ont-ils tenté de regagner eux aussi le Pérou ? On l'ignore. En cours de route, il avait aussi fait exécuter quelques hommes qu'il soupçonnait de félonie.

L'embouchure de l'Amazone est finalement atteinte et, le 1er juillet 1561, l'armada de gueux se retrouve en pleine mer. Vingt jours plus tard, elle arrive à Margarita, une île proche de la côte de l'actuel Venezuela, juste à l'ouest de Trinidad. Margarita est peuplée d'Espagnols qui forment une colonie paisible et prospère. Quand ils s'échouent sur la plage d'une baie qui porte aujourd'hui le nom de « baie du Traître », le gouverneur et le maire accourent les accueillir. Ceux-ci sont faits prisonniers sur le champ et exécutés peu de temps après. Pour Lope de Aguirre, la guerre de reconquête a commencé et il n'hésite plus à supprimer quiconque lui résiste. Il s'empare de l'île et rédige une lettre incendiaire à Philippe II, qu'il remet à un père dominicain pour qu'il la lui fasse parvenir. C'est cette lettre qui lui vaudra sa gloire posthume et contribuera à la naissance de la légende noire. Elle constitue une véritable déclaration de guerre et ses propos sont une offense au monarque, ce que jusqu'alors l'époque n'avait pu concevoir. Jamais, en aucun lieu ni en aucun temps, quiconque n'avait qualifié un roi d'*« ingrat et cruel »*, de *« mineur en âge »*. L'outrecuidance des termes employés dans cette missive ne pouvait qu'être la conséquence d'un esprit dérangé.

« Moi et mes compagnons, en reniant notre patrie, [...] avons juré de te faire, dans ce pays, une guerre acharnée [...] car [...] tu as violé ta foi et tes serments, dénonce-t-il. *[...] Je suis certain que peu de rois vont en enfer parce qu'ils sont en petit nombre ; si vous étiez nombreux, aucun ne pourrait aller au ciel, car je pense que vous seriez pires que des démons, vous dont la soif, la faim et l'ambition ne sont satisfaites que par le sang humain. »* Et, avant de conclure en lui disant qu'il sera *« rebelle jusqu'à la mort à cause de ton ingratitude »*, il lui recommande de ne jamais envoyer une flotte *« suivre le cours d'un fleuve aussi maudit »*. Il n'y a, ajoute-t-il, tout au long de l'Amazone *« que des sujets de désespoir »*. Il se livre aussi à une critique en règle et implacable de la colonisation du Nouveau Monde et de l'Église, qui désormais en est le principal agent. Il accuse les prêtres de se conduire en *« ennemis des pauvres, avares, ambitieux, gloutons et*

orgueilleux, de sorte que quelque inférieur que soit un moine il a la prétention de régir et gouverner ».

La nouvelle de ce qui n'est considéré encore à ce moment-là que comme une jacquerie parvient aux autorités, qui envoient un bateau. Celui-ci s'en retourne chercher des renforts sans avoir osé tenter un débarquement. Mais Lope de Aguirre, à la tête de ce qui lui reste d'hommes, prend les devants. Le 31 août, il gagne le continent et marche sur la ville de Barquisimeto, qu'il investit. Contrairement à ce qu'il escomptait, le soulèvement populaire ne se produit pas. La ville est assiégée ; les désertions dans les rangs des insurgés se multiplient ; et, comme il se doit, les déserteurs racontent les pires horreurs sur ce qui s'est passé durant cette seconde descente de l'Amazone. « C'est un fou, un monstre sanguinaire ; il veut être roi du Pérou », disent-ils.

Très vite, Lope de Aguirre comprend qu'il est perdu. Alors, il s'approche de sa fille vénérée et, d'un geste, l'égorge en lui disant : « Ainsi tu ne serviras pas de paillasse à ces gredins et ne subiras pas la honte d'être la progéniture d'un traître fier de l'avoir été. » Ce n'est pas un acte cruel et immonde qu'a commis Lope de Aguirre, mais un acte d'amour éternel total. Il a offert à son Elvire le paradis, alors que la vie qui l'attendait aurait été un enfer.

À côté de lui, se trouve son très fidèle Anton Llamoso, le Portugais, l'homme des sales besognes, qui lui dit : « En vie, j'ai été votre ami ; dans la mort, je le resterai. » Lope de Aguirre sort alors, l'épée à la main, suivi de ce dernier, pour livrer son ultime et inutile combat, de manière à mourir en hidalgo. Du petit groupe qui lui est resté fidèle, un coup d'arquebuse retentit. Le projectile l'atteint à une jambe. « Raté », s'écrie-t-il. Un autre coup est tiré aussitôt qui l'atteint en pleine poitrine, à la hauteur du cœur. « Touché », soupire-t-il avant de s'effondrer, mort. C'était le lundi 27 octobre 1561. Sa lettre n'était pas encore parvenue à son destinataire.

On décapite son cadavre ; la tête est envoyée à Tocuyo, la ville voisine, où elle restera exposée pendant des décennies. Sa main droite est tranchée et envoyée à Valencia, une autre ville proche ; la gauche aussi est coupée et expédiée à Merida, pour y être, comme la première, exhibée. Quant au corps, il est jeté aux chiens. Elvire sera enterrée dans le cimetière de Barquisimeto. Anton Llamoso parvient à s'enfuir, mais il est vite rattrapé et on lui tranche la tête. Le reste des fidèles qui refusent de l'accabler sont

exécutés. Certains, dit une légende, auraient cependant réussi à s'échapper pour disparaître en Amazonie.

*

Fou, Lope de Aguirre ? Monstre ? Assassin ? Sûrement. Mais, comparé aux mœurs de son temps où l'on se trucidait prestement, il ne le fut pas plus que d'innombrables autres. En vérité, Lope de Aguirre était un précurseur. Sa lettre à Philippe II annonce l'avènement encore lointain de la république. Elle annonce aussi l'aspiration à l'indépendance des colonies. Elle est porteuse de l'idée de nation. Aguirre fut surtout l'inventeur de la politique moderne.

Avant lui, la politique était une activité qui se limitait à intriguer pour s'attirer les faveurs du prince et obtenir les prébendes qui les accompagnaient. Avec lui, la politique est devenue ce qu'elle est essentiellement aujourd'hui : l'art de la conquête du pouvoir. Sans forcer le trait, Lope de Aguirre fut l'expression de l'émergence d'un malaise qui allait conduire au Siècle des lumières.

Mais toutes les turpitudes qui ont marqué cette expédition – assassinats, intrigues, coups d'État, vénalité des uns, lâcheté des autres, futilité des élites, désinvolture des dirigeants, marginalisation du plus grand nombre... – ont surtout préfiguré ce que serait l'histoire tourmentée de l'Amérique latine.

1- Auteur de l'ouvrage *Les Deux Îles de Robinson*, Bleu autour, 2006.

2- 1972.

3- Documentaire, 1999.

4- *Jornada de Omagua y dorado ; Cronica de Lope de Aguirre*, Miraguano Ediciones, Madrid, 1986. Voir aussi *Noticias historiales de Venezuela*, du père Pedro Simon, publié en 1626, Edición de la Academia Nacional de Historia, Caracas, 1993.

5- Voir chapitre précédent.

6- Idem.

7- Des gorges sur le fleuve péruvien Huallaga portent le nom d'Aguirre, mais elles sont situées dans la partie andine et non amazonienne de son cours.

8- Voir *La Controverse de Valladolid*, de Jean-Claude Carrière, Pocket, Paris, 1993.

9- *La Conquête de l'Amérique, la question de l'autre*, « Points » Seuil, Paris, 1991.

10- « Bonjour, comment allez-vous ? – Bien, et toi, tout va bien ? – Ça va... »

11- « À bientôt. – Au revoir et merci. – À la prochaine, salut. »

12- Le Casiquiare est un bras de l'Orénoque qui se jette dans le Rio Negro.

Walter Raleigh, dandy de l'Eldorado mais prophète de l'Empire britannique

« Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit. »

La Rochefoucauld

IL AVAIT demandé qu'on lui serve le même copieux petit déjeuner que les autres jours. Ce n'était pas parce qu'on allait lui trancher la tête dans l'heure suivante qu'il devait en perdre l'appétit. Après avoir déjà subi treize années d'emprisonnement – de 1603 à 1616 – à attendre chaque jour cet instant, il avait acquis un détachement certain à l'égard des contingences inéluctables de la vie. Donc, l'événement étant prévu, mais porté à sa connaissance seulement la veille, il ne trouva aucune raison majeure à déroger à son habitude.

En ce début du XVIIe siècle, où le thé et le café étaient encore des curiosités qui laissaient les gastronomes dubitatifs, les viennoiseries inconnues et le lait destiné avant tout à être transformé en fromage, les petits déjeuners étaient de véritables repas, lourds, certes, mais qui permettaient de tenir jusqu'au soir. On ignore ce qu'on lui servit dans sa cellule de Gatehouse, district londonien de Westminster, où il avait passé sa dernière nuit, mais on l'imagine aisément.

Comme il fut l'introducteur de la pomme de terre en Grande-Bretagne, il est probable qu'on eut l'attention de lui préparer pour cette ultime collation une soupe de légumes au lard contenant une bonne quantité de ce tubercule venu du Nouveau Monde que les courtisans maniérés s'entêtèrent longtemps après à appeler « fleur bleue des Andes » et non patate[1]. C'était un mets prisé des classes supérieures, les classes inférieures préférant

encore les produits de la terre autochtones tels que le navet, le chou, le poireau, la carotte, et, bien entendu, le gruau d'avoine ou la miche de pain. Comme il n'était pas un condamné à la décapitation quelconque, on y ajouta aussi sûrement quelques saucisses, un plat de mouton à la menthe, une panse de brebis farcie, du boudin, et, très certainement, des harengs fumés. Ayant eu le monopole de la vente du vin dans tout le royaume et ayant pris goût à en consommer durant sa jeunesse, au temps où il guerroyait dans les rangs des huguenots français dans la région de La Rochelle, un pichet de claret[2] accompagna forcément les mets dont il se régala. La détention lui avait enseigné à trouver du plaisir à manger. Vu les circonstances, ce jour-là, sa jouissance buccale fut décuplée.

Maintenant qu'il était repu, il émit un rot prolongé et s'adossa à la chaise en rejetant sa tête en arrière. Les bras ballants, il contempla le plafond, l'esprit vide. À cet instant de sa vie, il savait que toute pensée était vaine ; remords et amertume étant des sentiments dont il ignorait l'existence, il se garda en conséquence de s'interroger sur les raisons de son malheur. Il se savait innocent ; cela lui suffisait. Alors, à quoi bon se livrer à une introspection qui n'aurait été qu'un passage en revue d'occasions manquées et des regrets qui les accompagnent ? Son destin ne lui appartenait plus depuis si longtemps. Oui, à quoi bon penser au passé quand on n'a plus de futur ?

Ce dont on est sûr, c'est qu'après avoir rompu aussi gloutonnement son jeûne nocturne, il eut droit à une pipe de tabac. Il en avait aussi été l'introducteur. À la cour de la reine Elizabeth I[3], la mode avait viré à la folie dès après le dîner où il en avait fait la démonstration, et depuis la manie ne cessait de se répandre, dans tout le royaume et dans tous les milieux, jusqu'aux paysans qui s'adonnaient à cette pratique récente et fulgurante, le soir, au coin du feu. On raconte qu'un jour, voyant de la fumée s'échapper du nez et de la bouche de son maître, un de ses valets, pas encore averti de cette nouvelle habitude, se précipita pour lui verser une cruche d'eau sur la tête et éteindre ainsi l'incendie qui paraissait couver.

Il fuma sa pipe avec lenteur et application, comme il l'avait recommandé à ses pairs lorsqu'il les avait initiés. Plus on prenait son temps, plus le plaisir du tabac se prolongeait, leur disait-il. Une fois celle-ci consumée, conformément à une tradition instaurée quelques décennies auparavant, on lui porta le verre du condamné, une coupe d'étain remplie à ras bord d'une gnôle à faire dresser les cheveux sur la tête d'un trépassé.

C’était cette même gnôle qu’on versait précisément dans le gosier du défunt, lorsqu’il y avait un doute, afin de vérifier s’il avait bien quitté ce monde pour l’au-delà. S’il ne poussait aucun rugissement et ne se dressait pas brusquement sur son séant, on établissait l’acte de décès, celui-ci étant désormais considéré avéré ; et s’il avait quelques biens, la procédure en héritage était engagée sur-le-champ. Il but cul sec. Le geôlier qui lui présenta la coupe s’enquit s’il l’avait trouvée à son goût. Il répondit : « Excellente, la meilleure que j’aie jamais bue ; je n’ai qu’un regret, c’est qu’on m’ait fait attendre si longtemps pour la déguster, et si chichement. » Discrètement, le geôlier lui versa une autre rasade qu’il avala d’un seul geste, ce qui le fit toussoter.

Le pasteur Robert Tounson, dont le ministère était exclusivement consacré à assister les condamnés en ce tournant difficile de leur existence, lui administra les derniers sacrements. *« Lorsque je commençai à le préparer à la mort,* écrira des années plus tard le religieux, futur évêque de Salisbury, *il se montra si tranquille sur ce point que j’en fus étonné. Lui ayant dit que des serviteurs de Dieu, dans une meilleure cause, avaient tremblé, il m’avoua que, lui aussi, mourait avec répugnance, mais que, Dieu merci, il ne craignait pas la mort ; car cela ne dépend que de l’imagination. »* Jamais, ajouta l’homme d’Église, il ne vit quelqu’un dans l’antichambre de l’échafaud aussi *« grand et ferme, quoique humble et religieux ».*

*

Sa femme, Elizabeth Throgmorton – Bess comme il l’appelait dans l’intimité –, qu’il avait passionnément et tendrement aimée, et à qui il était resté indéfectiblement fidèle malgré un pouvoir de séduction auquel toutes les femmes auraient été disposées à succomber s’il l’avait souhaité, ne l’avait quitté qu’au douzième coup de minuit sonné. À la lueur d’une chandelle, estimant qu’une ultime nuit de sommeil était superflue quand la vie vous est comptée, il lui écrivit une lettre, sans doute parmi les plus troublantes de l’art épistolaire amoureux. *« Je vous prie,* écrit-il, *de ne pas vous condamner à une longue retraite [...]. Votre deuil ne peut m’être utile, à moi qui ne suis que cendre. [...] Si vous pouvez vivre exempte de besoins, ne désirez pas davantage. Le reste n’est que vanité. Aimez Dieu [...]. Apprenez à votre fils à l’aimer de bonne heure ; Dieu sera pour vous un*

époux, pour lui un père... époux et père qu'on ne vous enlèvera pas. [...] Je ne parle pas ainsi (Dieu le sait !) pour vous déconseiller le mariage ; c'est le parti le meilleur pour vous [...]. Quant à moi, je ne suis plus vôtre, vous n'êtes plus mienne. » Il conclut par ces mots : « *Le temps et la mort m'appellent... [...] Celui qui fut à vous et qui n'est plus à lui*[4]. »

Après sa mort, son épouse, bien qu'encore jeune et désirable, lui resta fidèle contrairement au conseil de se remarier qu'il lui prodiguait, et porta son deuil tout le restant de son existence. Elle s'éteignit vingt-neuf ans plus tard, dans la solitude et le silence du manoir qu'il lui avait légué, loin de l'agitation de la cour qu'elle avait connue durant sa jeunesse.

La nuit se traînait. Se retrouvant seul dans le silence opaque et ténébreux de Gatehouse, la prison du dernier jour, il fut pris d'une soudaine inspiration – ultime réveil peut-être de celle qui l'avait habité dans sa jeunesse, quand il était un poète apprécié et honoré[5] –, et griffonna ses derniers vers sur un bout de papier qu'il abandonna sciemment sur sa table de travail :

À quoi bon conserver cette mèche obscurcie
Un reste de lumière, un lumignon fumeux ?
Le lâche craint la mort ; l'homme brave aime mieux
Éteindre d'un seul coup sa splendeur et sa vie
Puis il éteignit la lumière et se coucha[6].

C'est ce qu'il fit à son tour. Allongé sur son lit, il attendit les yeux ouverts qu'on lui apportât son petit déjeuner. Pas très loin, à chaque heure, une cloche sonnait.

On lui avait dit que depuis la veille au soir une foule nombreuse se pressait sur le parvis du palais de Westminster où avait été dressé l'échafaud, confirmant que sa renommée était encore vivace et faisait recette. Il savait aussi que le Tout-Londres, ses amis et ses ennemis, ne raterait pour rien au monde son exécution, qu'il y aurait parmi eux la jeune garde des disciples de William Shakespeare, en quête d'un argument pour une future pièce. Les jours précédents, il avait pris lui-même le soin d'envoyer une invitation à tous ceux à qui il avait envie de faire un cadeau, afin de récompenser la haine ou l'estime qu'ils lui avaient accordées. Il ne pouvait se présenter à eux qu'élégamment vêtu, pour être fidèle à sa réputation d'homme de bon goût.

La belle prestance avait été sa grande faiblesse, en dépit d'une foi protestante dont le premier précepte est l'austérité, l'humilité et

l'effacement. Au faîte de sa gloire et de sa fortune, il avait porté avec ostentation des manteaux de soie brodée et des escarpins illuminés de diamants. Mais la solennité de l'événement lui imposait une tenue sobre. Il revêtit donc un pourpoint de satin brun, un gilet de soie noire broché d'argent, des bas de soie gris perle et un manteau de velours noir également broché d'argent. Sur sa tête, il posa un chapeau à large bord. Il se poudra le visage et se parfuma avec générosité. Ce n'est qu'alors que, se tournant vers le pasteur Tounson, il dit : « Je crois que le moment est venu. »

Prenant congé de ses gardiens, qui masquaient difficilement leur chagrin d'avoir à se séparer d'un condamné qui avait été pour eux d'une compagnie plaisante, il ajouta : « Je crois qu'une rude journée m'attend. » Puis, aux deux huissiers qui l'attendaient dans la pièce voisine pour le conduire jusqu'au bourreau, il adressa un « Messieurs, notre rencontre n'est pas fortuite. Nous sommes attendus, alors allons-y ».

On était le 29 octobre 1618. Il avait 66 ans. C'était une journée grise typique d'un automne anglais, un peu froide et légèrement pluvieuse. Le jour venait de se lever lorsqu'il se présenta au pied de l'échafaud. Il portait beau. Sa démarche était assurée, presque altière, son regard vif. Il était accompagné des juges du tribunal qui avait prononcé sa condamnation. Tout autour de l'échafaud, au premier rang, se tenaient tous les hauts personnages du royaume, et parmi eux les quelques rares amis qui lui étaient restés fidèles. Il salua chacun d'eux, en inclinant la tête. Ce trait d'ironie les fit sourire. C'était bien dans son style. Un peu en retrait, il aperçut un pauvre homme, âgé et chauve. Il l'interpella : « Qu'êtes-vous venu faire ici si tôt et par pareil temps ?

— Vous connaître et prier pour vous », fut la réponse. Le condamné lui lança alors son chapeau, en lui disant : « Il vous sera désormais plus utile qu'à moi. »

Alors qu'il gravissait les marches de l'échafaud, une salve d'applaudissements monta de la foule. Elle le reconnaissait comme son héros. Elle s'identifiait à ses aventures de conquérant du Nouveau Monde. Il était celui qui avait osé défier la toute-puissance hispanique. Ces applaudissements étaient la première manifestation connue et publique de l'esprit impérial anglais naissant. Ses détracteurs se plaisaient à dire qu'il avait « tout osé, tout envahi, tout manqué ». Sa mort était sa revanche. Elle annonçait l'ère nouvelle d'une Angleterre conquérante des mers et du monde, le début du lent déclin de l'Espagne.

Il fit un geste réclamant le silence et s’adressa brièvement au public : « J’ai marché dans la route de l’orgueil, ayant été successivement, et souvent à la fois, homme de cour, soldat, capitaine, amiral, général et marin, tous états où les vices abondent. » Après un silence, il ajouta : « Je prends congé de vous. » Il demanda alors qu’on lui montre la hache, ce que s’empressa de faire le bourreau. Il passa son doigt sur le tranchant et eut ce commentaire : « Voilà, assurément, un remède efficace qui guérit de tous les maux. » Il refusa qu’on lui bandât les yeux : « La hache ne me fait pas peur, ce n’est pas son ombre qui va m’effrayer. » Il salua chaleureusement le bourreau, lui tapota l’épaule et le pria de frapper à son signal. Il ajouta : « Pressons-nous, j’ai eu hier une crise de paludisme. Une autre pourrait me surprendre. Je ne voudrais pas que mes ennemis prennent ces frissons de fièvre pour de la peur. »

Il dégagea son cou lui-même, puis le posa sur le billot. À ce moment, un assistant lui demanda de tourner la tête vers l’est et non dans la direction du bourreau qui s’apprêtait à lever la hache. Il répondit : « Que mon corps soit tourné vers l’est ou l’ouest, mon âme fera le voyage. » Cependant il obéit, et une fois qu’il eut bien calé son cou, il cria : « Vas-y, frappe maintenant. ». La hache s’abattit, un jet de sang jaillit, son corps eut quelques brefs spasmes. Conformément à la tradition, le bourreau montra sa tête en la tenant par la chevelure. Le public resta coi. Lui aussi demeura silencieux et ne vociféra pas la phrase rituelle qui suivait une décapitation : « Que Dieu protège le roi[7] ! »

Dans les pubs alentour, on commenta longtemps cette exécution qui, disait-on, avait atteint le sublime en raison du comportement désinvolte du condamné jusqu’au dernier instant. Certains affirmèrent même qu’ils l’avaient vu faire un clin d’œil à l’instant précis où la hache avait séparé sa tête du reste du corps. Selon l’usage, celle-ci fut embaumée et remise à sa femme, qui la transporta désormais toujours avec elle, dans un sac de velours bleu, où qu’elle allât. Le soir, elle la posait sur un meuble de la chambre à coucher, en face de son lit. Elle ne s’en sépara que bien des années plus tard, quand aucun parfum, même déversé en abondance, ne fut plus assez fort pour dissiper une puanteur devenue insupportable. Elle se résigna alors à la laisser rejoindre le reste du corps dans la tombe du cimetière de l’église St. Margaret, à Westminster, que ses admirateurs visitent encore aujourd’hui en grand nombre, considérant son hôte comme

le plus grand élisabéthain, le symbole de la gloire de l'Empire dont il fut le premier prophète.

Sir Walter Raleigh est mort comme il avait vécu, en parfait dandy. Son principe de vie était : « Grave avec tout ce qui est léger et léger avec tout ce qui est grave ». Il n'y dérogea jamais. Son scrupuleux respect lui en coûta la vie. La tête lui fut coupée, juste quatre-vingts jours après son retour d'expédition, parce qu'il s'était engagé à trouver l'Eldorado et ne l'avait pas trouvé. Avant lui, l'Eldorado n'était qu'une vague rumeur, circonscrite au seul milieu restreint des conquistadors ainsi qu'à l'entourage immédiat du roi d'Espagne. Avec lui, il devint un mythe universel.

*

La croyance en l'existence d'un territoire regorgeant d'or trouve son origine dans un présumé rituel. Les Indiens de la tribu Chibcha, habitant une région montagneuse de savane au bord du lac Guatavita (au nord-est de l'emplacement actuel de Bogota), intronisaient, a-t-on prétendu, leur nouveau chef en l'enduisant de poudre d'or. Puis il montait dans une barque pleine d'offrandes au Soleil en métaux précieux et pierres précieuses, qui étaient déversées au milieu du lac, et il plongeait pour laver son corps de la poussière aurifère qui le recouvrait. Le récit de cette cérémonie qu'on colportait laissait supposer qu'il existait d'importantes mines d'or dans le nord de l'Amérique du Sud. La rumeur sur l'existence de cette tribu avait commencé à circuler dès le milieu des années 1520.

Contrairement à une idée acquise, les Espagnols ne furent pas les premiers, ni les plus ardents, chercheurs de l'Eldorado. En vérité, ils ne montrèrent jamais un très vif intérêt à le trouver. La quête de l'Eldorado fut à ses débuts une affaire strictement allemande, plus précisément celle d'une banque. Le premier qui partit à sa recherche fut en effet Ambrosius Ehinger, le représentant à Madrid de la puissante banque germanique Welser.

Le roi espagnol Charles de Habsbourg, né à Gand, plus connu sous son nom de Charles Quint, empereur du Saint Empire romain germanique, était un monarque dispendieux aux multiples couronnes : Charles Ier en Espagne, Charles IV roi de Sicile, Charles II duc du Brabant, et Charles V en Allemagne. Seul son fils Philippe II[8], dit le Prudent, le surpassa en la matière. Pour s'asseoir sur le trône d'Espagne, Charles Quint s'était gravement endetté auprès de cette banque et ne pouvait pas la rembourser.

En gage, il lui donna en 1528 en « concession à perpétuité » une grande partie du littoral de l'actuel Venezuela, appelée alors Nouvelle Andalousie. Le Pérou et ses fabuleuses réserves d'or et d'argent n'avait pas encore été conquis.

Dès l'année suivante, la banque y créa sa propre colonie – formellement sous souveraineté hispanique, mais en réalité sous son administration exclusive – et elle y fonda la ville de Santa Ana de Coro, sur la péninsule de Paraguana, à la sortie est du golfe du Venezuela, une région dépeuplée. La possession d'un territoire n'étant pas la vocation première d'une banque, elle ordonna à Ambrosius Ehinger, très proche de l'Église réformée de Martin Luther (certainement un des motifs de la rupture de l'Espagne catholique avec la banque Welser), qu'elle avait nommé gouverneur de sa colonie, de monter le plus tôt possible une expédition pour trouver ce territoire autrement plus intéressant dont elle avait eu incidemment connaissance à Madrid et qui, s'il existait, serait une aubaine pour elle. Ses réserves en métal précieux, la référence monétaire de l'époque, seraient alors inépuisables.

En 1531, après avoir découvert l'année précédente le lac de Maracaibo (l'actuel « eldorado » pétrolier du Venezuela), il part vers l'ouest, à la tête d'une colonne de deux cents hommes. L'expédition dure deux ans et deux mois et ne trouve rien. Sur le chemin du retour, accompagné de la poignée de survivants, il tombe dans une embuscade et est atteint par une flèche empoisonnée. Il meurt après une agonie de quatre jours. Les Indiens s'étaient vengés. Il s'était montré d'une rare brutalité à leur égard tout au long de son voyage.

Deux ans se sont écoulés quand deux autres expéditions allemandes partent, pratiquement au même moment, de Santa Ana de Coro, à la recherche de ce territoire qu'on n'appelle pas encore Eldorado. À la tête de quatre cents hommes, le successeur d'Ambrosius Ehinger, Georg Hohermuth, prend la direction de l'ouest à travers une vaste savane. Il erre en vain pendant trois ans. À son retour, avec les quatre-vingt-dix-huit survivants, il apprend que son adjoint Nikolaus Federmann a profité de son absence pour monter, dans les onze jours qui ont suivi son départ, sa propre expédition. La fièvre de l'Eldorado avait commencé à faire perdre la tête à certains.

La dernière expédition commanditée par la banque Welser est conduite par Philipp von Hutten. Il quitte Santa Ana de Coro en août 1541. Six mois

auparavant, Francisco de Orellana et Gonzalo Pizarro étaient partis eux aussi, mais à la recherche du pays de la cannelle, celle de l'Eldorado n'étant qu'accessoire pour leur expédition[9]. À l'instar de ses trois prédécesseurs, von Hutten revient bredouille, en 1545. Entre-temps, l'Espagne a repris le contrôle du territoire. Avec la découverte de l'or du Pérou, elle a désormais les moyens de faire face à ses obligations. Elle suspend puis résilie la concession, qui avait fait grand scandale en Espagne. La vague de protestations indignées qu'elle avait suscitées avait failli virer à la fronde. Les origines germaniques de Charles Quint étaient assez mal perçues, et l'attribution de cette concession avait été ressentie comme une trahison.

À son retour, Philipp von Hutten est arrêté. Le nouveau gouverneur espagnol le condamne à mort. Sans doute pour sauver sa tête, von Hutten assure qu'il a vu « des riches villes avec de splendides maisons », qui ne peuvent qu'être le royaume de l'Eldorado. Il est le seul à en connaître la localisation. L'argument n'infléchit pas la décision du gouverneur ; il ne veut plus d'intrus sur ces terres qui, de droit divin, reviennent à l'Espagne : le pape Jules II l'a confirmé quarante ans plus tôt, menaçant d'excommunication tout étranger qui tenterait de se les approprier.

Ce n'est qu'en 1536 que deux expéditions espagnoles, parties chacune de son côté et ignorant l'existence l'une de l'autre, s'étaient préoccupées pour la première fois de cette rumeur. Ce n'était pourtant pas leur objectif prioritaire. Leur but était de prendre possession de l'intérieur du continent et de commencer à installer des colonies de peuplement. Mais les tribus qu'elles croisent sur leur route ne cessent de leur répéter, dans le but très certainement d'éloigner ces étrangers barbus et casqués de leur territoire, qu'il y a en effet plus loin, là-bas sur les hauts plateaux, une tribu qui possède de l'or à profusion, donnant ainsi foi à la rumeur qu'ils avaient déjà entendue.

La première de ces expéditions, conduite par Gonzalo Jimenez de Quesada, est partie de Santa Marta, sur la côte de la mer des Caraïbes de l'actuelle Colombie, a remonté le fleuve Magdalena, gravi les contreforts des Andes et atteint le plateau où se trouve aujourd'hui Bogota, un an mois pour mois après son départ. Le lieu lui paraît propice à l'installation d'une ville (qui deviendra la capitale de la Colombie) et favorable au développement d'une agriculture prospère. Peu après, à sa surprise, Jimenez de Quesada est rejoint par l'autre expédition, conduite par Sebastian Belalcazar, le conquérant du Nicaragua et gouverneur de l'Équateur, rival

de Francisco Pizarro. Belalcazar était parti de Quito, ville qu’il avait fondée peu auparavant. Puis, à nouveau par pur hasard, arrive Nikolaus Federmann, qui ignorait l’existence des deux autres. Ces trois expéditions, qui se sont retrouvées par une extraordinaire coïncidence au même moment en un même lieu inexploré jusqu’alors, ne peuvent que constater que les Chibchas ne sont que des commerçants. L’or qu’ils possèdent – en quantité modeste par rapport à la rumeur qui les concernait et à ce que leur avaient laissé entendre les autres tribus –, ils le tirent du négoce du sel et de la toile. Ce constat d’échec ne va pas pour autant définitivement dissiper la croyance en l’existence de l’Eldorado.

En 1580, pour en avoir vraiment le cœur net, un conquistador, Antonio de Sepulveda, tentera d’assécher le lac Guatavita. Pendant des mois, un millier d’Indiens creusent un canal de dérivation, tandis qu’un même nombre forme une noria. Munis de récipients, ils écopent l’eau du lac. Le niveau finit par baisser d’une vingtaine de mètres, suffisamment pour constater qu’il ne contient aucun trésor. À partir de ce moment, le doute gagnera sur l’existence de ce royaume qui a, en réalité, plus fait rêver que provoqué une ruée et enfiévré les esprits comme on a tendance à le croire de nos jours.

Bien qu’ils n’y aient pas trouvé la moindre once de métal précieux, les trois conquistadors se disputent la possession de cette nouvelle contrée. Ils choisissent de laisser sur place une partie de leurs hommes, pour peupler la ville qu’avait décidé de fonder Gonzalo Jimenez de Quesada à son arrivée, et partent à Madrid afin que le roi tranche leur différend. Charles Quint se prononce en faveur de Jimenez de Quesada, arrivé le premier : en toute logique, le mérite de la découverte lui revient. Par ailleurs, la banque Welser, qui n’est plus en odeur de sainteté auprès du souverain, n’avait jamais reçu mandat pour se lancer à la découverte de terres nouvelles ; celui-ci se limitait strictement à la mise en valeur du territoire dont elle avait obtenu la concession. Par conséquent, en entreprenant son expédition, Nikolaus Federmann a commis un grave acte de désobéissance. À l’issue d’un procès sommaire, il est jeté en prison à Valladolid, où il meurt peu après, en 1542. De son côté, Sebastian Belalcazar retourne en Équateur et reprend sa mission de colonisateur ; il fondera plusieurs autres villes, qui se trouvent aujourd’hui en territoire colombien.

C’est à l’occasion de cette confrontation des trois hommes devant le roi que le nom *Eldorado* aurait été employé, semble-t-il, pour la première fois,

par Sebastian Belalcazar. Seulement à partir de ce moment, son usage se serait peu à peu imposé, au fur et à mesure que, paradoxalement, sa réalité devenait de moins en moins probable. Jusqu'alors, pour désigner ce territoire introuvable, on se contentait de dire le « royaume du prince doré ».

Désormais gouverneur de la Nouvelle Grenade, Gonzalo Jimenez de Quesada reste néanmoins hanté par cette histoire. Trente ans plus tard, en 1569, alors qu'il a 60 ans et n'exerce plus sa charge de gouverneur, il décide de repartir à la recherche de ce royaume et d'y consacrer l'enviable fortune qu'il a amassée. Il recrute quatre cents hidalgos, mille cinq cents Indiens, achète mille cent chevaux, et s'adjoint pour le salut des âmes, lui-même étant très pieux, huit prêtres. Sa conviction est que l'Eldorado se trouve à l'est de Bogota, vers la Guyane, caché quelque part dans la jungle. Sur quelle base s'est-il forgé cette conviction ? On l'ignore. Toujours est-il que l'expédition s'ébranle en avril de cette année-là. Elle aussi va errer en vain, ratissant une vaste région connue aujourd'hui au Venezuela sous le nom de Los Llanos[10], à la limite de la forêt amazonienne. En décembre 1572, elle est de retour. Elle ne compte plus que soixante-quatre hidalgos, quatre Indiens (un grand nombre d'entre eux ont très certainement déserté), dix-huit chevaux et deux prêtres. L'échec est cuisant, mais n'est pas de nature à décourager le vieillard.

Sans enfant, avant de décéder en 1579, il lègue toute sa fortune à une nièce, dona Maria de Oruna ; à une condition toutefois : que son mari, Antonio de Berrio, un vétéran des guerres d'Italie et de Flandres de Charles Quint, l'emploie exclusivement à trouver l'Eldorado. Il demande au nouveau monarque Philippe II de nommer Antonio de Berrio, par anticipation, gouverneur de l'Eldorado. Le monarque s'exécute. C'est ainsi qu'avant même d'avoir été découvert, l'Eldorado eut son gouverneur, et un gouverneur qui ne s'avéra pas fantoche.

Tenant une des mains du mourant dans les siennes, Antonio de Berrio lui fait le serment de respecter sa dernière volonté ; étonnamment, à une époque où la trahison était monnaie courante, il tint parole. Dès lors, dans l'indifférence générale, il consacre sa vie à la recherche de l'Eldorado, à un moment où plus grand monde n'est convaincu de son existence. Avec l'argent de l'héritage, il monte trois expéditions, pratiquement les unes après les autres, en 1584-1585, 1587-1588 et 1589-1591, toutes parties de

Bogota à destination de la Guyane, aussi infructueuses et désastreuses les unes que les autres.

Cependant, les témoignages qu'elles lui permettent de recueillir auprès des tribus l'incitent à croire que l'Eldorado existe bel et bien et qu'il se situe dans les parages du fleuve Caroni, un affluent de l'Orénoque, sur sa rive droite, proche du delta de celui-ci. Alors, il colonise en 1592 l'île de Trinidad – elle lui servira de base arrière – et fonde la ville de San Juan de Oruna (aujourd'hui Port of Spain). Philippe II officialise sa nomination au titre de gouverneur de Trinidad « et de l'Eldorado ». L'année suivante, Antonio de Berrio envoie son lieutenant, Domingo de Vera, remonter le Caroni. Celui-ci revient bredouille, mais avec la certitude que l'Eldorado se trouve proche de la source dudit fleuve. Pendant ce temps, le témoignage d'un certain Juan Martinez, qui affirme avoir séjourné dans une ville extraordinaire, très vaste, très belle, où tout est en or, s'appelant Manoa, lui serait parvenu depuis San Juan de Porto Rico. Elle se situerait sur la rive d'un lac appelé Parima, non loin précisément, semble-t-il, de la source du Caroni.

Antonio de Berrio sent qu'il brûle, que l'Eldorado est là, tout proche, presque à portée de main. Le doute n'est plus possible. Mais il lui faut d'importants moyens, que ses finances ne lui permettent plus d'obtenir. Il n'y a pas d'autre solution que de convaincre le roi de s'associer à cette expédition, qui ne peut qu'être couronnée de succès. Il rédige un long et circonstancié rapport sur ses douze années de recherche de ce territoire qui, assure-t-il, se révélera beaucoup plus riche que le Pérou. Il aurait ajouté comme preuve de son existence le témoignage détaillé de ce mystérieux Juan Martinez.

Mais voilà, pour son malheur, le galion à qui il a confié ce dossier ultraconfidentiel est arraisonné en 1594 par un pirate anglais, George Popham. Popham est un ami de Walter Raleigh, à qui il remet le dossier en main propre dès son retour à Londres. Excellent connaisseur du castillan, Raleigh lit attentivement chaque pièce et plus particulièrement le témoignage de ce Juan Martinez.

Ainsi, se dit-il, les Espagnols sont sur la piste d'un autre Pérou qu'ils ne parviennent pas à trouver... Tout de suite, il voit le parti qu'il peut en tirer, lui qui a déjà tenté à deux reprises d'installer sans succès deux colonies britanniques sur la partie nord du Nouveau Monde, que les Espagnols n'occupent pas (devenues aujourd'hui les États-Unis). S'il trouve, se dit-il,

ce territoire fabuleux dont personne, hormis les conquistadors, n'a jamais entendu parler jusqu'alors, il pourra disputer à la Couronne hispanique sa suprématie sur ces terres au profit du Royaume-Uni, voire la bouter hors de ce continent découvert il y a juste un siècle. Par la même occasion, une chance inespérée s'offre à lui de reconquérir les faveurs de la reine Elizabeth, auprès de laquelle il est tombé en disgrâce après avoir été son courtisan favori (euphémisme employé dans toutes ses biographies pour ne pas dire « gigolo préféré »). Bien que dite vierge parce qu'elle ne s'était jamais mariée, la reine raffolait de la compagnie des jeunes gens bien de leur personne, surtout les années passant, et s'en cachait à peine. Quel plus extraordinaire présent pourrait-il lui faire que de lui offrir sa première possession en terre lointaine, qui plus est une possession où l'or abonde ? Sa puissance surpasserait celle de Philippe II, dont elle a refusé avec dédain la demande en mariage, comme elle a rejeté celle du tsar de Russie. Il pourrait enfin avoir à nouveau ses entrées à la cour, après en avoir été chassé piteusement, et retrouver le chemin de son lit.

Davantage que protestant, Walter Raleigh est un anticatholique fanatique. Avec l'Eldorado, se dit-il dans son for intérieur, il tient enfin la possibilité d'en découdre avec cette Espagne qu'il hait, mais surtout de s'attaquer indirectement à cette papauté qu'il exècre par-dessus tout. Une défaite de la première équivaudrait à une débâcle de la seconde.

Né en 1552 dans une famille de petite noblesse du Devon, de confession anglicane, très respectueuse des dogmes de son Église, Raleigh avait eu comme premier métier celui de soldat de fortune à la solde des huguenots français. À 17 ans, il avait abandonné ses études à Oxford pour participer à la bataille de Jarnac, le 13 mars 1569. Certains biographes, sans pouvoir l'affirmer à coup sûr, pensent qu'il se trouvait à Paris lors du massacre des protestants la nuit de la Saint-Barthélemy, du 23 au 24 août 1572. Après une absence de six ans au cours desquels il a appris le français et le castillan, il rentre en Angleterre et s'engage en 1578 dans une expédition de corsaires, activité qui était à ses tout débuts, organisée par son demi-frère Humphrey Gilbert. Gilbert a obtenu de la reine une lettre patente l'autorisant à *« découvrir et conquérir des terres lointaines et barbares »*, en fait un prétexte, destiné à masquer le vrai but de l'expédition : arraisonner et piller les galions espagnols en mer des Caraïbes. Elle tourne court dès la première tentative d'abordage. La flotte hispanique, beaucoup

plus nombreuse et mieux armée, repousse l'assaut sans difficulté. Le *Falcon* que commandait Walter Raleigh est coulé. La fuite fut leur salut.

Se retrouvant sans le sou, Raleigh s'engage, avec le grade de capitaine, dans une compagnie qui est envoyée en 1580 en Irlande pour mater la révolte du Desmond, dans le comté de Munster. Il s'y distingue en perpétrant un horrible massacre de quelque six cents soldats espagnols et italiens, envoyés par le pape pour prêter main forte aux catholiques irlandais révoltés contre l'occupant anglican. Après avoir été assiégés pendant cinq jours à Smerwick, dans le sud-ouest de l'île, ils s'étaient rendus sans condition. Au lieu d'en faire des prisonniers de guerre, le commandant de la troupe anglaise, lord Arthur Grey, ordonne qu'on les passe au fil de l'épée et charge Walter Raleigh de la tâche. Celui-ci s'en acquitte docilement, même s'il en éprouve une certaine répugnance. Quelques années après, il exprima à un ami, le comte de Leicester, le malaise que lui avait provoqué cette manière de servir la « chose publique ou plutôt le malheur public ». Pendant son séjour irlandais, il fait la connaissance du poète Edmund Spencer, lui aussi un fanatique anticatholique qui prônait l'extermination des papistes. Il était le secrétaire de lord Arthur Grey. Sous son influence, il se met à écrire des vers, faisant preuve d'un talent certain.

À la fin des hostilités, en 1581, un litige dont on ignore sur quoi il portait oppose Walter Raleigh à son commandant, lord Grey, qui les oblige à comparaître devant le conseil privé de la reine, en sa présence. C'est la chance de sa vie. La reine, déjà âgée de 48 ans, ne s'est jamais mariée, par crainte que son époux ne lui confisque son pouvoir, et préfère collectionner des amants dociles et dévoués. Elle est immédiatement séduite par cet homme de 29 ans, à l'abord agréable, grand et élancé, au bouc taillé en pointe avec soin, à la moustache aux extrémités gentiment retroussées vers le haut en accent circonflexe, si élégamment vêtu, et surtout s'exprimant avec tant de grâce, qui se tient devant elle. Durant toute l'audition, elle ne le quitte pas des yeux. Quand leurs regards se croisent, il ne peut y avoir de malentendu entre eux. Les présents comprennent aussi que le sort de Walter Raleigh vient de se jouer. Un destin de courtisan riche et dispendieux s'ouvre à lui, qui le conduira à être, tour à tour ou simultanément, explorateur, historien, amiral, général, corsaire, parlementaire et gouverneur de Jersey.

Raleigh se montre d'une galanterie intrépide qui ravit la reine. Un jour, au moment où celle-ci s'apprête à descendre de son carrosse, il jette sa somptueuse cape de soie à ses pieds sur une flaque de boue pour éviter qu'elle ne souille ses souliers. Le geste devint légendaire. De temps à autre, il grave en catimini sur les vitres du château avec la pointe d'un diamant un vers qui émeut la reine lorsqu'elle le découvre. Il se retrouve donc dans son lit. Ses talents amoureux fougueux et tendres lui valent une ascension fulgurante et une fortune rapide qui ne manquent pas de susciter jalousie et inimitié.

La reine lui offre un domaine en Irlande, justement dans le comté de Munster, théâtre de son massacre ; quarante mille acres qui font de lui un des plus gros propriétaires terriens de l'Irlande. Ce sera sa principale source de revenus. C'est là qu'il plantera, vers 1588, pour la première fois en Europe, des pommes de terre. Elle lui donne aussi un manoir sur le sol anglais dans le Dorset, lui attribue, grâce aux connaissances vinicoles qu'il a acquises en France pendant les guerres de religion, le monopole du négoce du vin, ainsi que le « gardiennage » comme on disait alors – en fait la gestion et les bénéfices qui en résultent – des mines de Cornouailles et du Devon, et le promeut chevalier en 1585. Deux ans après, il est capitaine de sa garde personnelle, un poste de haute confiance qui l'oblige à être en permanence à ses côtés. Il sera élevé au titre de vice-amiral chargé de la protection des côtes du Devon lors de la bataille navale qui, en 1588, verra la déroute de l'Invincible Armada.

S'il sacrifie aux futilités de la cour, bien éloignées de l'éthique protestante dont tous pourtant se réclament, à ses intrigues, à ses jeux, à ses voluptés et ses fêtes, à son luxe ostentatoire, Walter Raleigh poursuit néanmoins une autre ambition. Sous le courtisan, se niche le conquérant. Pendant ces années folles d'apparente insouciance, il s'emploie en catimini et avec ses propres deniers à monter les deux premières tentatives anglaises d'implantation en Amérique du Nord. En 1584, il envoie deux galions en reconnaissance. Ils prennent symboliquement possession d'un territoire qui est baptisé Virginie (actuelle Caroline du Nord) en hommage à la prétendue virginité d'Elizabeth I. Un an plus tard, sept navires et cent huit colons quittent l'Angleterre pour s'installer sur ce territoire ; ils choisissent de le faire au nord de l'île de Roanoke, à l'embouchure de l'estuaire de la rivière Choman, et non pas sur le continent, par mesure de sécurité. Mais les relations avec les populations autochtones se dégradent très rapidement, ce

qui les oblige à quitter le lieu au bout d'un an et à revenir en Angleterre. L'échec ne décourage pas Walter Raleigh. L'année suivante, il organise et finance, toujours avec son argent, une nouvelle tentative ; elle est restée dans l'histoire sous le nom de la « colonie perdue ». Il arme trois bateaux, qui appareillent le 8 mai 1587 de Plymouth, emportant cent cinquante colons dont des femmes et des enfants qu'il a recrutés, à destination de Roanoke. Ils s'installent dans les petites maisons déjà envahies par les herbes qu'avaient bâties leurs prédécesseurs. Le sort de ces nouveaux colons est un mystère.

Très vite, ils sont à court de provisions ; la flotte qui les a amenés repart le 27 août pour l'Angleterre avec l'intention de revenir au plus tôt. Quand elle touche les côtes britanniques, l'Europe est en pleine convulsion. La guerre entre l'Angleterre et l'Espagne est imminente. Pour faire face à la menace de l'Invincible Armada, tout ce qui flotte est réquisitionné. Les trois bateaux affrétés par Raleigh ne peuvent s'en retourner avec leur cargaison. Les hostilités tournent à l'avantage de Londres après l'imprévisible débâcle de la flotte hispanique, mais la situation demeure précaire et tendue. Walter Raleigh se heurte à d'énormes difficultés pour réarmer ses navires. Le temps passe en vaines et épuisantes démarches. Découragé, il vend la société qu'il avait montée à cette fin – baptisée la Virginienne, toujours en allusion à la reine. Ses repreneurs ne sont guère plus chanceux. Finalement, celui qui avait été désigné comme gouverneur de la première colonie, John White, trouve un navire et, résigné, prend la mer le 20 mars 1590, sans les provisions et le matériel attendus, et avec seulement une poignée de marins. Quand il débarque au matin du 16 août sur l'île, il ne découvre pas âme qui vive. Les colons ont disparu. On ne saura jamais ce qu'il est advenu d'eux. Ils n'ont laissé aucun message, aucun signe de détresse : il avait été convenu qu'ils graveraient une croix de Malte sur un arbre s'ils étaient confrontés à une menace. Les maisons sont effondrées, comme si on avait tenté de les démonter avant de partir de manière à emporter une partie des matériaux. Une palissade de bois a été dressée tout autour d'elles, comme pour en faire un fort. On trouve seulement, écrit au couteau en lettres capitales sur un arbre, le mot *Croatan*, nom d'une île voisine. White s'y rend et n'y rencontre pas la moindre trace de présence humaine.

Malgré ce double insuccès, Walter Raleigh est considéré comme l'initiateur de l'Empire britannique, celui qui a donné l'impulsion initiale et

l’exemple qui inocula l’esprit de conquête *« en terre lointaine et barbare »* à l’Angleterre. Son prestige auprès de la reine n’en souffrit pas. Il était, peut-on déduire, sa grande passion et elle lui pardonnait volontiers ce genre de petite erreur qu’il lui arrivait de commettre.

Mais, alors qu’il est au faîte de sa gloire et de sa puissance, il commet en 1591 une erreur cette fois impardonnable qui lui sera fatale, cause de son inexorable chute. À près de 40 ans, il découvre un jour le grand amour, l’amour fou, celui qui pousse à commettre n’importe quelle imprudence pour le satisfaire : il s’éprend d’une demoiselle de compagnie de la reine, Elizabeth Throgmorton, de onze ans plus jeune que lui. On ne sait rien d’elle, sauf qu’une passion réciproque, exclusive et dévorante, va la lier à lui. Elle lui restera fidèle après sa mort à une époque où les veuves, en dépit du puritanisme prôné et rabâché par la religion, s’empressaient d’abandonner cet état à la première occasion – qui ne tardait jamais, surtout si elles avaient hérité de quelques biens ou fortune. Ils se marient en secret et celui-ci sera jalousement gardé pendant un an.

L’année suivante, probablement dans le but de s’éloigner de la vie de la cour qui ne l’amuse plus, et de la reine – il ne sait trop comment mettre un terme à leur liaison –, Walter Raleigh monte une importante expédition de corsaires dont il a décidé d’assumer personnellement le commandement. À la tête d’une flotte d’une dizaine de navires de différents gabarits, il appareille le 6 mai 1592 de Plymouth. Le lendemain, alors qu’il a encore les côtes anglaises en vue, il est rattrapé par un messager, Martin Frobisher (un marin aguerri lui aussi, qui s’est fait connaître en recherchant le fameux et introuvable « passage du nord-ouest » entre le Canada et l’Arctique), qui lui remet une lettre de la reine. Celle-ci exige qu’il revienne immédiatement. Il n’y prête aucune attention et poursuit sa navigation.

Le 11 mai, alors qu’elle se trouve au large du cap Finisterre, la flotte est surprise par une très violente tempête qui la disperse. C’est alors qu’il décide d’obéir à l’injonction royale. Une fois le calme revenu, les bateaux se rassemblent. Raleigh prend la décision de diviser son expédition en deux escadres. Il donne le commandement de l’une à Martin Frobisher, qui est un de ses amis, et l’autre à John Burgh, son second. Lui rebrousse chemin. À peine pose-t-il le pied à terre à Plymouth que la garde personnelle d’Elizabeth lui met la main au collet et le conduit aussi sec à la Tour de Londres où une cellule l’attend. La reine a découvert incidemment son mariage secret et piqué la pire colère de jalousie de sa vie.

Bien que déjà sexagénaire, elle a trépigné comme une adolescente qui vient de perdre son premier amour qu'elle croyait éternel, pleuré à chaudes larmes et hurlé l'ordre : « Qu'on s'empare de lui, qu'on le jette dans le plus sombre des cachots et que je n'entende plus prononcer son nom ! » Non seulement elle se sent trahie, mais elle en éprouve une terrible humiliation. Comment, oui, vraiment, comment peut-on préférer une courtisane même beaucoup plus jeune et fraîche à une reine ? Malgré tout, elle saura être magnanime envers lui. En lieu et place du sombre cachot qu'elle lui a promis, il aura droit à tout le confort que lui vaut son rang, dans une cellule spécialement aménagée. On est entre gens de bien et de bonne compagnie. La rancune ne peut faire oublier les bonnes manières.

Pour autant, la chance ne l'a pas totalement abandonné. Sa détention est de courte durée. Le 7 septembre, une partie de sa flotte revient avec le galion espagnol *Madre de Dios*, la plus grosse prise jamais réalisée par des corsaires anglais. La reine en est ravie ; sa quote-part sera substantielle. La coutume voulant que le commanditaire de l'expédition ayant réalisé l'arraisonnement soit présent au moment du partage, elle ne tarde pas à envisager de donner l'ordre d'élargir Walter Raleigh. Entre-temps, en habile manipulateur de l'âme féminine, celui-ci s'est débrouillé pour écrire une lettre à un de ses ministres, lord Robert Cecil, un de ses amis, sûr qu'il s'empressera de la lui communiquer ; il y proclame son amour pour la reine. Il connaît sa faiblesse. Derrière son apparence de femme à poigne, elle a un besoin irrépressible de tendresse et surtout de se sentir désirée.

Il écrit à son ami qu'il souffre cruellement de ne plus pouvoir l'approcher, tellement il continue et persistera à l'aimer. Lord Robert Cecil montre la lettre à la reine. Quand elle lit qu'elle a été l'*« objet de [son] ardent amour »*, elle ne peut réprimer quelques larmes. Son cœur chavire quand il la compare à *« Vénus, lorsque le souffle de l'ouest faisait voltiger ses cheveux sur ses joues, fraîches comme celles d'une nymphe. [...] Toutes les passions s'affaiblissent, mais ce que l'on a ressenti pour une telle femme ne s'efface jamais. »* Il conclut par un cri : *« Elle est partie, elle est partie, celle en qui j'espérais ! [...] Eh bien ! Qu'il m'arrive ce qu'il voudra, je suis las de la vie ! D'autres attendent ma mort avec impatience. Si j'avais pu mourir pour elle, qui maintenant me fait mourir, mon bonheur eût été parfait*[11] *! »*

Avec ces dernières paroles, c'est comme s'il se jetait à ses pieds et implorait son pardon. Elle ferme les yeux et le voit, la tête posée sur ses

genoux. « Faites-le relâcher, murmure-t-elle alors à l'oreille du complaisant ministre, et hâtez le partage. Mais je ne veux plus le voir à la cour. » Sa libération est d'autant plus urgente que les querelles à propos du partage du butin espagnol ne cessent de se multiplier. La reine en a eu vent et craint d'être lésée. Elle sait que Raleigh sera le meilleur représentant de ses intérêts.

À partir de ce moment, Walter Raleigh vit replié loin de Londres, dans son manoir du Dorset, avec son épouse qui attend leur premier enfant, un garçon qu'on prénommera Walter, comme son père. Un jour se présente au portail d'entrée le flibustier George Popham, que Raleigh n'a pas revu depuis presque un lustre. Il a un paquet à lui remettre en main propre. Intrigué, Walter Raleigh s'empresse de le recevoir. Après l'échange de quelques propos cordiaux et s'être enquis de leurs santé et moral réciproques dans la pièce qui lui sert de cabinet de travail, le flibustier lui tend une liasse en lui disant : « Je comprends mal cette langue de barbares, mais je sais que toi tu la lis et la parles couramment. La seule chose que je sais, c'est que cette paperasse contient un secret. » Walter Raleigh parcourt rapidement les différents feuillets et s'arrête sur le témoignage de Juan Martinez. Il le lit, le relit, se lève, va jusqu'à la fenêtre, relit encore ces lignes, s'assoit en face de son vieil ami le flibustier et lui dit : « Je crois que tu m'as apporté la clé de la gloire et de la puissance de notre chère Angleterre. » Les deux hommes boivent un whisky et se séparent en promettant de se revoir.

Dans les jours qui suivent, Walter Raleigh tourne en rond, ruminant sans cesse ce que prétend avoir vu ce Juan Martinez et réfléchissant à ce que dit cet Antonio de Berrio qui a sacrifié une grande partie de sa fortune à chercher cet Eldorado. Les deux hommes existent-ils seulement ? Qui est ce gouverneur de Trinidad et de l'Eldorado ? Il faut qu'il en ait le cœur net. Il décide d'envoyer une expédition, qui prend la mer en 1594 sous le commandement du capitaine Jacob Whiddon, un de ses hommes de confiance. Tout cela doit, pour le moment, rester secret.

On ne sait pas au juste qui est ce Juan Martinez, au nom si commun et banal en Espagne qu'il ne peut que faire douter de son existence réelle. Certaines versions le présentent comme l'unique survivant de l'expédition portugaise de Pedro Malaver da Silva qui explora en 1530 la côte comprise entre la rivière Essequibo et l'Oyapock et qu'on ne revit plus jamais ; elle

avait sans doute fait naufrage. D'autres affirment qu'il faisait partie de l'expédition de Diego de Ordaz qui découvrit l'année suivante le delta inextricable de l'Orénoque : Juan Martinez était le marin en charge de la surveillance de la poudre à canon qui était stockée dans la soute d'un galion. À la suite d'une imprudence de sa part, celle-ci explosa et faillit détruire l'ensemble de la flotte. Pour le punir, pratique courante dans la marine à l'époque, on l'embarqua sur une pirogue et on l'abandonna à son sort sans eau ni nourriture, en plein delta, le vouant autrement dit à une mort certaine. Naufragé ou abandonné, dans un cas comme dans l'autre, les deux versions concordent : une tribu indienne l'a recueilli dans les parages proches de là où le Caroni se jette dans l'Orénoque.

« Les indigènes me bandèrent les yeux, aurait-il confié à un prêtre à l'instant où celui-ci lui donnait l'extrême onction. Nous entreprîmes une marche forcée de quinze jours à travers la jungle. Une fois arrivé, on me retira le bandeau et je n'en crus pas mes yeux. Aussi loin que pouvait porter ma vue, il n'y avait que des maisons faites en or et pierres précieuses. Nous reprîmes la marche pendant toute une journée à travers les rues de cette ville qui s'appelait Manoa et scintillait de mille éclats au soleil. Elle était située en bordure d'un lac à l'eau salée, mais un peu moins que celle d'une mer. Nous arrivâmes au palais de leur roi, Eldorado. Il recouvrait son corps d'une fine couche de poudre d'or quand il allait prendre son bain dans le lac à bord d'une barque tout ornée de parures d'or et de diamants. Il se parfumait de fragrances d'épices et d'herbes. Il ordonna qu'on me traitât avec tous les égards que l'on devait à un étranger[12]. »

Juan Martinez aurait affirmé qu'il avait séjourné sept mois dans ce paradis où il mena une vie mirifique. Puis le prince lui aurait donné le choix de rester auprès de lui ou de regagner sa patrie. Il préféra finalement partir, mais s'engagea à ne rien dire sur l'existence de ce royaume extraordinaire. Le prince lui prêta deux guides qui le conduisirent jusqu'à l'Orénoque et lui fit cadeau d'une grande quantité d'or et de pierres précieuses. Arrivé au fleuve, il s'embarqua dans une pirogue qui se trouvait là et il entamait sa descente de l'Orénoque vers la mer quand il fut attaqué par des indigènes hostiles à la tribu de l'Eldorado, les Orenocoponi. Naturellement, ils le délestèrent de tous ses présents, qui étaient l'unique preuve de ses dires. Les assaillants ne lui laissèrent que deux petites calebasses qui leur parurent sans valeur mais qui, en réalité, contenaient des perles d'or. Bien que gravement blessé, il parvint à s'échapper et à atteindre l'île Margarita, où il

fut recueilli par la petite colonie espagnole en cours de formation. De là il aurait gagné Porto Rico, où il passa le restant de sa vie à l'abri du besoin grâce justement aux deux petites calebasses. Une fois la révélation faite, Juan Martinez rendit son dernier souffle. Le père lui ferma les yeux et repartit avec les deux calebasses et ce qu'il restait d'or ; le défunt lui en avait fait don pour ses œuvres.

De ce véritable conte de fées, qui n'a été connu que par la version qu'en donna Walter Raleigh à partir du présumé récit d'Antonio de Berrio, il se dégage une impression d'étrange connivence entre deux fieffés menteurs. On peut se demander si l'un ne l'a pas inventé de toutes pièces dans le but de persuader le roi de s'engager dans cette aventure qui était devenue son obsession, et l'autre feint d'y croire pour mieux parvenir à son but : convaincre ses compatriotes que l'heure était venue de doter l'Angleterre d'une colonie dans cette partie de l'Amérique du Sud que l'Espagnol n'occupait pas encore, la Guyane. Une question se pose : comment se fait-il, si Juan Martinez a livré cette révélation sous le secret de la confession, que le prêtre qui l'a recueillie n'ait pas respecté cette sacro-sainte règle de l'Église catholique ? Et si elle n'a pas été faite sous le secret de la confession, comment se fait-il que seul Antonio de Berrio en ait eu connaissance ? Le père, dont on ignore l'identité, aurait-il fait le voyage de Porto Rico à Trinidad, ou lui aurait-il envoyé un émissaire, spécialement pour lui révéler ce secret qui lui donnait raison de persister à rechercher l'Eldorado à un moment où les convaincus de son existence se raréfiaient ? Qui a jamais vu les deux calebasses, l'unique preuve éventuelle de la véracité de ce témoignage ?

*

Le capitaine Jacob Whiddon revient en Angleterre avec des nouvelles qui confirmeraient les documents saisis. Le gouverneur de Trinidad et de l'Eldorado existe bien. Il lui a même emprisonné huit de ses hommes, qui se montraient un peu trop curieux auprès de la population locale avec leurs questions sur une ville appelée Manoa. Il n'a obtenu leur libération qu'après une longue et tortueuse négociation. Il n'en faut pas plus à Walter Raleigh. Toujours en possession d'une ancienne lettre de patente pour aller *« en terre lointaine et barbare »*, il monte une impressionnante armada de onze navires qui met le cap sur Trinidad le 6 février 1595. Seules deux unités

arrivent à destination, le 22 mars. Deux autres ont coulé en cours de route et les sept restantes, sous le commandement du corsaire Amyas Preston, ont préféré l'abandonner pour s'en aller mettre à sac Caracas et faire les pirates dans les Caraïbes.

À peine parvenu à Trinidad, Walter Raleigh capture Antonio de Berrio. Il va le garder prisonnier à bord d'un de ses bateaux pendant près de trois mois, au cours desquels il tentera, du moins durant les premières semaines, de le faire parler en le saoulant tous les soirs. Au début, le vieux conquistador essaie de le dissuader, lui disant que l'entreprise est dangereuse, la nature malsaine et les populations hostiles. Rien n'y fait, Walter Raleigh ne veut savoir qu'une chose : où est l'Eldorado ? Face à cette insistance, Antonio de Berrio lui donne quelques pistes, qu'il ne peut préciser car il ne sait pas identifier les points cardinaux. Ainsi n'est-il pas en mesure de dire s'il faut prendre vers l'est ou vers le sud... De guerre lasse, Walter Raleigh finit par armer une grosse galère et trois chaloupes, pourvues d'un mois de nourriture, à bord desquelles prend place une centaine d'hommes, et il part à la recherche de cet Eldorado, laissant au reste de l'expédition la garde des deux galions et de leur prisonnier. Pour dissuader les Indiens de prendre éventuellement pendant son absence le parti des Espagnols dans cette guéguerre, il n'hésite pas à en torturer quelques-uns. Pour leur enseigner la neutralité, il leur taillade le corps en public et verse dans les plaies de l'huile bouillante ou du plomb fondu. Il va sans dire que les Indiens qui assistèrent à la démonstration se tinrent à une distance prudente des deux camps.

Pendant un mois, Raleigh et ses hommes vont naviguer dans l'immense dédale inextricable d'îles couvertes d'arbres touffus que forme le delta de l'Orénoque, sous une chaleur moite écrasante. Dès la tombée de la nuit, un brouillard qui ne se dissipe que bien après l'aube enveloppe le paysage. Au crépuscule, les moustiques passent à l'offensive. La vie à bord est singulièrement pénible. *« Aucun abri ne protégeait de la pluie et du soleil brûlant les hommes contraints de se coucher à même les planches, de préparer la nourriture à bord et de transporter toutes sortes d'équipement*, écrira-t-il plus tard. *Avec ces hommes pressés les uns contre les autres, malodorants dans leurs vêtements trempés ou sous la chaleur du soleil, et se nourrissant essentiellement de poisson, j'ose dire qu'il n'y eut jamais en Angleterre de prison aussi inconfortable et répugnante, tout*

particulièrement pour moi qui ai connu durant tant d'années un régime et des attentions d'une qualité différente. »

Finalement, ils trouvent le cours majeur. Il semble qu'ils l'aient remonté jusqu'au Caroni. Ils ont quelques contacts avec de rares tribus, qui ignorent tout de ce que ces étrangers recherchent. Ne débusquant aucune piste conduisant vers l'Eldorado, Walter Raleigh décide de regagner Trinidad avec l'intention de revenir un an plus tard, mieux préparé, et de reprendre l'exploration. À cette fin, en échange de quelques Indiens qu'il va ramener en Angleterre dans le but de les former et qui lui serviront d'agents à son retour, il laisse dans une tribu deux hommes qui de leur côté doivent apprendre les langues indigènes, se renseigner sur la localisation de l'Eldorado, et dresser une carte de la région. Le premier, Francis Sparrey, ou Sparrow (selon les auteurs, on trouve l'une ou l'autre orthographe), sera capturé par les Espagnols peu après et renvoyé en Angleterre après un séjour prolongé dans une prison madrilène ; il publiera un récit de son aventure. Le second, Hugh Goodwin, vivra dans une tribu jusqu'à l'arrivée, vingt-deux ans plus tard, de la seconde expédition de Walter Raleigh. Il est sans doute le premier Européen à avoir vécu pareille aventure. Il serait en somme le premier « roi blanc » d'une tribu indienne de l'histoire.

De retour à Londres, Walter Raleigh s'empresse d'écrire, sous le titre « La Découverte du grand, riche et bel Empire de Guyane[13] », le récit de son voyage. Ce n'est qu'un invraisemblable tissu d'affabulations, mais il connaît, à peine publié, en 1596, un succès foudroyant à travers toute l'Europe. Raleigh n'a rien vu, mais il décrit avec une telle conviction ce qu'il n'a pas vu qu'on a l'impression qu'il l'a réellement vu : *« Jamais mes yeux n'ont vu paysage plus beau, ni ai-je contemplé d'aussi majestueuses perspectives : des collines s'élèvent, dispersées dans les vallées. [...] Sur de vastes plaines, couvertes de verts pâturages, se croisent les chevreuils, telles de fugaces étoiles, et chantent, en innombrables orchestres, les oiseaux : hérons et cigognes, les uns blancs, d'autres vermeils ou rosés [...] et au milieu de tout cela, chaque pierre nous promet des magasins d'or et d'argent. »* Ce métal affleure de partout, à telle enseigne que les Espagnols, dit-il, appellent cette contrée la « mère de l'or ». Le paysage qu'il décrit c'est l'Arcadie et il n'est pas sans similitude, mais en plus bucolique, avec celui décrit par Gaspar de Carbajal à la fin de son récit, quand l'expédition de Francisco de Orellana s'approche enfin de la mer[14].

Raleigh réaffirme l’existence des Amazones et précise à leur sujet que, contrairement à ce que l’on croit, *« il n’était pas exact qu’elles se coupaient le sein droit »* comme, souligne-t-il, *« j’ai pu le constater »*. Des chemins empierrés sans doute pour faire plus vrai, relient leurs villes entourées de grasses prairies – alors qu’en réalité tout n’est que jungle et vide de vie humaine dans le territoire qu’on leur prête. Il apporte aussi la précision qu’elles *« ne connaissent la compagnie des hommes qu’une fois l’an, et pour une durée d’un mois, en avril d’après les renseignements que j’ai obtenus »*.

Comme si l’existence de ces femmes guerrières ne suffisait pas, il en rajoute en rapportant l’existence de deux tribus étranges : celle des hommes acéphales, les Ewaipanoma, qui ont les yeux à la hauteur des pectoraux, la bouche au niveau du nombril, et les cheveux très longs implantés sur le dos, et celle des hommes vivant au sommet des arbres, les Tivitivas, parce que leur territoire est inondé une grande partie de l’année. *« En été ils logent dans des maisons bâties sur le sol, mais en hiver ils demeurent sur les arbres dans des villages très habilement construits. »* C’est un peuple *« de très belle apparence et de très grand courage,* précise-t-il. *Ils ont le parler le plus viril et le plus réfléchi que j’aie jamais entendu où que ce soit. »* Il parle aussi d’indigènes trois fois plus grands que les hommes communs. Il rencontre aussi un vieux cacique de 110 ans, toujours très alerte, parcourant chaque jour dix miles à pied, qui lui confie que la région est semée de mines de pierres précieuses.

Mais surtout, son livre immédiatement traduit en plusieurs langues – mais pas en espagnol – révèle à l’Europe entière, qui n’en avait jamais entendu parler avant cette fin de XVIe siècle, l’existence de l’Eldorado, faisant du même coup de Walter Raleigh le véritable fondateur de ce mythe, le seul authentique mythe que l’Amazonie a intrinsèquement généré (tous les autres qui lui sont liés, comme les Amazones, ont peu ou prou des références antiques). Ainsi, on peut dire que l’Eldorado est un mythe anglais et non espagnol. Pour les conquistadors, l’Eldorado n’était, comme nous l’avons déjà dit, qu’une rumeur à laquelle, malgré leur cupidité, ils ne prêtèrent dans leur ensemble qu’une attention distraite.

Mais l’Eldorado de Walter Raleigh n’est pas celui de la rumeur. La ville de Manoa, sur le bord du lac Parima, n’est autre, pour lui, que le Grand Païtiti, la ville mystérieuse et introuvable qu’aurait fondée le fils cadet du dernier Inca, Huayna Capac, après avoir fui avec des milliers de soldats

l’avancée des conquistadors en emportant tout l’or de l’Empire. Pour le prétendu Juan Martinez et pour Antonio de Berrio, Manoa n’était pas un Pérou en exil mais un autre Pérou, beaucoup plus riche que le premier.

La croyance en l’existence du Grand Païtiti est encore très vivante de nos jours. Il ne se passe pas deux ou trois ans, depuis la fin des années 1960, sans qu’une expédition ne parte à sa recherche dans les confins des Andes amazoniennes du Pérou. Toujours en vain, convient-il de préciser. Mais cela ne dissuade pas ceux qui y croient, comme le jeune Français Thierry Jamin.

Walter Raleigh ne s’est pas rendu sur place, explique-t-il, parce qu’au moment où il s’apprêtait à le faire, un vieux cacique dont il était devenu l’ami et le confident, répondant au nom de Topiawari, l’en dissuada. Quand il lui demanda, écrit-il, comment il pouvait accéder à cette ville, *« il me répondit d’abord qu’il ne pensait pas que je puisse envisager de poursuivre mon voyage jusqu’à la ville de Manoa, car la saison ne s’y prêtait pas et, à son avis, je ne disposais pas d’hommes en nombre suffisant pour mener à bien une telle entreprise. Il ajouta que si je persistais j’y périrais avec toute ma compagnie, car la puissance de l’empereur était telle que même une troupe plusieurs fois plus nombreuse serait insuffisante*. » Dans ces conditions, on comprend qu’il ait renoncé, bien que très près du but, à apporter la preuve de l’existence de ce royaume et qu’il s’en remette à une prochaine fois. Dans toutes les affabulations, c’est presque toujours un motif similaire de dernière minute qui empêche l’administration de la preuve, qu’on s’engage bien sûr à apporter... une prochaine fois.

S’il n’a donc pas vu personnellement l’Eldorado, dont, souligne-t-il à maintes reprises, l’empereur est un descendant de l’Inca, il apporte des témoignages, à défaut de preuves irréfutables sur son existence. Par exemple celui d’un vieux cacique indien qui lui jure que c’est un peuple très civilisé, portant habits, possédant de grandes richesses, notamment des plaques d’or. On y trouve des idoles, des temples, des coupoles et des obélisques en or pur[15]. Raleigh s’est approché lui-même d’une montagne, également d’or pur, que lui avait signalée le cacique. Malheureusement, elle était à demi submergée. *« Elle avait la forme d’une tour, et me parut plutôt blanche que jaune*, écrit-il. *Un torrent qui s’en précipitait, encore gonflé par les pluies, faisait un bruit formidable qu’on entendait de plusieurs lieues.* » Ce détail d’aucune utilité n’a d’autre fonction que d’accréditer qu’il s’est bien rendu sur place. L’époque était crédule, on le crut donc.

À partir de la publication de son livre, toutes les cartes de l'Amérique du Sud mentionneront, au sud de l'Équateur, une vaste mer intérieure, grande comme la Caspienne. Il faudra attendre le voyage d'Alexander Humboldt pour qu'elle disparaisse et que l'Eldorado soit définitivement classé dans la catégorie des mythes et croyances populaires.

Walter Raleigh prophétise que *« le prince qui possédera cette terre sera le maître de plus d'or et d'un Empire plus magnifique et d'un nombre plus grand de villes et de gens que n'en possèdent le roi d'Espagne et le Grand Turc »*, Soliman le magnifique. Curieusement, une fois de retour en Angleterre après cette expédition inachevée, Raleigh ne manifeste aucun empressement à repartir à la découverte de ce territoire *« plein de temples et trésors »*. Il reprend sa vie normale un moment, loin de la cour. Les années passent sans qu'il ne pense plus à l'Eldorado, alors que tout le monde désormais en parle. Il reprend son métier de soldat et participe à la prise de Cadix en 1596 et de l'île Faial, dans l'archipel des Açores, sous les ordres de celui qui a maintenant les faveurs de la reine, le comte d'Essex. À la suite de ces deux campagnes, dans lesquelles il s'est illustré, la reine lui rend son titre de capitaine de sa garde et, à partir de cet instant, il s'applique à ourdir la chute de son rival. S'il « entre dans le boudoir aussi hardiment qu'autrefois », il a peu de chance cependant à 47 ans de se retrouver dans le même lit que la souveraine, celle-ci préférant la jeunesse et la vigueur du jeune comte. Ses intrigues aboutiront. Le 8 février 1601, Robert Devereux, comte d'Essex, rejoint la longue liste des décapités. Il a été condamné à la peine capitale pour trahison. Il avait pris langue avec des insurgés irlandais et l'on s'était empressé de le dénoncer. Rien n'indique que le délateur fut Walter Raleigh. Le bourreau dut se reprendre à trois fois avant que sa hache ne sépare la tête du reste du corps ; on ignore s'il a conservé par la suite son emploi. Walter Raleigh est nommé pour sa part gouverneur de Jersey. Il s'active à doter l'île anglo-normande, avant-poste contre les catholiques, de solides fortifications, jusqu'en 1603, où il est arrêté et renvoyé à la Tour de Londres.

Ce qui ne devait pas manquer de survenir un jour survient le 24 mars de cette année-là. Elizabeth I d'Angleterre, pas encore tout à fait âgée de 70 ans, décède. Lui succède sur le trône Jacques Ier, roi d'Écosse, fils de Marie Stuart, qui s'empresse de signer la paix avec l'Espagne. Il est partisan du pouvoir absolu de droit divin et consacre toute son énergie à

consolider celui-ci. Les ambitions internationales d'Elizabeth ne sont pas sa priorité.

La même année, un complot républicain visant à le renverser est éventé. Parmi les conjurés arrêtés se trouve Walter Raleigh, qui était en outre depuis longtemps soupçonné d'athéisme. Bien que son implication ne soit pas prouvée au cours du procès expéditif qu'on lui fait, il est condamné à mort. La faute de preuve embarrasse le roi, qui oubliera de faire appliquer la condamnation, mais il se gardera de la commuer ou mieux de le gracier. Détenu à la Tour de Londres, Raleigh va vivre pendant treize ans dans l'attente qu'on vienne le chercher un soir pour le conduire à Gatehouse, l'antichambre de l'échafaud. Sa dévouée et passionnée épouse obtient de partager sa vie de reclus et s'installe avec lui dans sa cellule confortablement aménagée. Alors qu'il est civilement mort, ils conçoivent leur deuxième enfant. Walter Raleigh occupe son temps à écrire une monumentale *Histoire du monde* qui est considérée comme un modèle du genre, annonçant la conception moderne de l'histoire. L'Eldorado paraît bien loin de ses pensées, jusqu'en 1616.

Il recouvre alors sa liberté après avoir payé une substantielle rançon de mille cinq cents livres à un nouveau ministre, particulièrement vénal, George Villiers, duc de Buckingham, un des très proches du roi. Il demande à rencontrer Jacques Ier, à qui il propose de repartir à la recherche de l'Eldorado et d'installer, s'il le trouve, une colonie de peuplement, première étape de la conquête d'un territoire en Amérique du Sud. Le roi accepte, mais à une condition : que Walter Raleigh n'attaque aucune position espagnole ; il tient particulièrement à la paix avec ce pays. Walter Raleigh le lui promet. C'est un engagement entre hypocrites. L'un et l'autre savent que jamais l'Espagne ne tolérera qu'une autre puissance prenne possession de terres qui sont siennes, et qu'elle ripostera à toute tentative d'incursion par les armes.

Le 12 juin 1617, vingt-deux ans donc après sa première expédition, Walter Raleigh, à la tête d'une armada de treize navires et d'un millier d'hommes, repart à la recherche de l'Eldorado. Mais il est contraint de revenir au port pour cause de très mauvais temps. Deux autres tentatives d'appareillage connaissent le même sort. Le vrai départ a finalement lieu le 19 août, de Cork, en Irlande. Comme la fois précédente, à peine sont-ils en pleine mer que le plus gros de l'escadre, sous les ordres du capitaine Bayley, lui fausse compagnie pour se livrer à la piraterie, plus attirés par les

galions espagnols que par cet hypothétique pays où tout serait d'or. Comme cela était prévisible, d'autres embarcations coulent. Les fièvres et les maladies font leur œuvre funèbre. Quand il se présente, le 14 novembre, devant Trinidad, sa flotte est au moins réduite de moitié. Son fils aîné, Walter, l'accompagne, et son second est Lawrence Keymis qui avait fait partie de la première expédition. Ce sont ses hommes de confiance.

Il les envoie remonter le Caroni avec un détachement de plusieurs centaines d'hommes, pendant que lui restera au mouillage à proximité des côtes de Trinidad. Pendant toutes ces années, les Espagnols ont renforcé leurs positions dans cette contrée. Ils ont érigé un fort et fondé une ville, San Tomas de Guyana, à l'entrée du Caroni, fermant ainsi la route vers l'Eldorado. Celui-ci n'est plus dans l'esprit des Anglais la ville fabuleuse de Manoa. Avec le temps, il s'est réduit à une mine d'or gigantesque, comme on n'en avait jamais vu.

Lawrence Keymis, qui commande le détachement, décide d'attaquer le fort qui leur barre la route. Durant l'assaut, qui sera repoussé, le fils de Walter Raleigh est tué d'une balle en plein front. Il avait 22 ans. Sachant que la douleur du père sera inconsolable, Keymis juge que l'unique chose qui pourrait l'apaiser serait qu'il trouve ce diable d'Eldorado. Avec ses hommes, il va errer pendant trois mois dans cette contrée insalubre et hostile. Il retrouve par hasard Hugh Goodwin, le marin qui avait été laissé sur place lors de la première expédition. Il prend des otages, les torture pour qu'ils avouent où se cache cette sacrée mine, mais n'obtient rien. Alors, il se résigne ; il fait demi-tour et annonce au père la terrible nouvelle. De rage, celui-ci attaque San Juan de Oruna. Pendant quelques mois, Walter Raleigh va s'échiner à trouver le chemin du gisement imaginaire, en vain. Ni Eldorado, ni colonie, comme il l'avait promis ; il pressent qu'un triste sort l'attend à son retour. Il connaît trop bien les us et coutumes politiques de son époque, surtout à l'égard des perdants.

Avant de remettre le cap sur l'Angleterre, il fait avec véhémence le reproche du désastre à Lawrence Keymis. Le galion a repris le large. On entend un coup de feu provenant de la cabine de ce dernier. On se précipite : il n'est que blessé ; il dit que le coup est parti pendant qu'il nettoyait son pistolet. On le laisse seul. Il se plante alors un couteau en plein cœur et meurt sans pousser un cri.

Alerté par son gouvernement de ces actes, l'ambassadeur d'Espagne à Londres, Diego Sarmiento de Acuna, comte de Gondomar, dit le

« Machiavel hispanique », se précipite au palais royal. « De la piraterie ! Rien que de la piraterie ! Des actes inadmissibles en temps de paix, et même de guerre ! » vocifère-t-il en descendant de son carrosse, faisant fi des règles du protocole. On s'empresse de l'introduire auprès du roi. Il l'informe de ce qui s'est passé dans la lointaine Guyane et Trinidad et réclame qu'on lui livre ce pirate de Walter Raleigh dès son arrivée. Le roi lui assure que ces agissements de soudard ne resteront pas impunis.

Raleigh est encore en mer. Il jette l'ancre à Plymouth le 10 août 1618. Il est immédiatement arrêté et reconduit à la Tour de Londres. Lui faire un procès pour ces faits serait gênant. Il s'est lancé dans cette aventure avec l'autorisation du roi et de ses ministres. Comment étouffer ce scandale qui va mettre hors d'elle la Couronne espagnole ? C'est alors qu'on se souvient que Walter Raleigh fait toujours l'objet d'une condamnation à mort. La solution est toute trouvée : il ne reste plus qu'à réparer cet oubli. Cela fut fait le 29 octobre.

*

Dans cette incroyable aventure, ce n'est pas tant l'or que recherchait Walter Raleigh que l'avenir de l'Angleterre. Il a été le premier de son temps à comprendre que la grandeur d'un pays allait désormais venir de la conquête de terres. Il lui fallait un prétexte pour convaincre et faire rêver ses contemporains. Il le trouva dans l'Eldorado. Y crut-il lui-même, ou l'inventa-t-il à partir de presque rien ? Bien qu'il ait échoué à annexer le moindre territoire à l'Angleterre, bon nombre d'historiens britanniques lui délivrent le titre de fondateur de l'Empire britannique. L'Eldorado en fut le déclic.

1- Dérivé du mot quechua *papa* ; les plants de pommes de terre donnent une fleur bleue à maturité, raison pour laquelle la pomme de terre fut aussi appelée un temps « fleur bleue des Andes ».

2- Mot par lequel les Anglais désignent les vins de Bordeaux.

3- (1533-1603). Dernière représentante de la dynastie des Tudor. Régna sur l'Angleterre et l'Irlande de 1558 à sa mort.

4- Lettre citée par Philarète Chasles (1798-1873), écrivain et critique français, spécialiste de littérature anglaise, dans son article consacré à Walter Raleigh, publié dans *La Revue des deux mondes*, en 1840.

5- Il avait été membre du groupe « École de la nuit », groupe soupçonné d'athéisme à une époque où cela relevait du blasphème, qui résistait à l'influence de la Renaissance italienne et à sa préciosité.

6- Cité également par Philarète Chasles, *op. cit.*

7- D'après *Sir Walter Raleigh : a biography*, de William Stebbing, The Clarendon Press, Oxford, 1899. Plus de trente biographies en anglais ont été consacrées à Walter Raleigh, qui a longtemps fasciné les Britanniques. Dans les jours qui suivirent son exécution, des centaines de chansons à sa gloire furent composées et chantées un peu partout dans le royaume.

8- (1527-1598).

9- Voir chapitre 4 : La découverte.

10- Vaste région inondable au nord de la rive gauche de l’Orénoque.

11- Cité par Philarète Chasles, *op. cit.*

12- D’après le livre de Walter Raleigh *Eldorado*, Utz, Paris, 1993.

13- Traduit en français sous le titre *Eldorado* (Utz, Paris, 1993).

14- Voir chapitre 4 : La découverte.

15- Ce qui est absolument impossible, puisque la principale propriété de l’or est sa ductilité, autrement dit il est mou et très malléable. C’est la raison pour laquelle il n’est utilisé, surtout en bijouterie, que sous forme d’alliage.

Postface : L’arbre qui a changé la face du monde

SANS l’Amazonie, notre monde ne serait pas ce qu’il est, nos villes et nos campagnes ne ressembleraient pas à ce qu’elles sont. Sans un arbre qui en est originaire, le vélo, la moto, l’auto et l’avion n’auraient en effet jamais pu exister. Cet arbre, c’est l’hévéa, dont on extrait le caoutchouc ; et c’est grâce au caoutchouc que le vélo, la moto, l’auto et l’avion peuvent rouler à vive allure, décoller et atterrir.

Même si aujourd’hui on est en mesure de produire un caoutchouc synthétique, dans bien des domaines de la science et de la technique on n’a pas trouvé de substitut au caoutchouc végétal, notamment pour les trains d’atterrissage, les roues géantes des engins miniers, les gants chirurgicaux, les préservatifs, les coussins qui permettent d’absorber les tremblements des ponts suspendus modernes ou des tours antisismiques. Il n’y a pas de moteur, quel que soit l’engin, qui ne repose sur des absorbeurs de vibrations en caoutchouc. C’est le seul matériau qui soit élastique et robuste, étanche à l’air, à l’eau, au bruit, qui adhère sans coller, toutes qualités indispensables à la confection du pneu et de la chambre à air. Il est tellement omniprésent et indispensable dans notre société qu’on le côtoie sans le voir. L’hévéa est bien l’arbre qui a changé la face du monde en permettant l’avènement de la société motorisée.

La découverte et l’exploitation de ses vertus par les Macintosh, Hancock, Goodyear, Michelin et Dunlop, suscitèrent à partir de 1850 une explosion de la demande internationale. L’Amazonie, qui en avait le monopole, connut alors son âge d’or et aussi une des pires tragédies humaines de l’histoire. La récolte de la sève blanche de l’hévéa coûta des milliers de vies humaines. Elle inaugura aussi l’ère des réalisations inutiles.

Afin de permettre à la Bolivie enclavée d'exporter son caoutchouc, on construisit en territoire brésilien, en pleine forêt, une ligne de chemin de fer de trois cent soixante-dix kilomètres, partant de nulle part pour aller nulle part, entre les fleuves Madeira et Mamoré (entre les villes actuelles de Porto Velho et Guajara-Mirin), de manière à contourner une série de rapides qui les rendaient innavigables. Cette réalisation fut le grand festin anthropophagique de l'Amazonie. Sept kilomètres de rails installés coûtaient la vie de cinq cents hommes. Le pire, c'est que ce train, à peine inauguré, s'est révélé inutile ; ce qui lui valut d'être baptisé « Train du diable ». La demande en caoutchouc s'était soudain effondrée en 1910, victime du premier acte de biopiraterie à grande échelle de l'histoire.

Un botaniste anglais, Henry Wickham, avait en effet réussi à envoyer en contrebande à son pays quelque soixante-dix mille graines d'hévéa qui avaient, une fois acclimatées, donné naissance aux premières plantations de Malaisie. Le caoutchouc était désormais produit industriellement, provoquant la faillite des exploitations brésiliennes qui en étaient restées au stade de la cueillette à travers la jungle. La fragile économie amazonienne s'effondra, mettant fin à la débauche, au luxe, à la folie de l'opéra qui avaient fait la renommée mondiale de Manaos, Eldorado éphémère. Le mot *caoutchouc* résonna soudain de tout son sens quechua : l'« arbre qui pleure ».

À partir de ce moment, l'Amazonie brésilienne se mua en une sorte de cimetière de projets pharaoniques. Le plus dérisoire d'entre eux est la ligne télégraphique construite à peu près à cette époque par le maréchal Candido Rondon, le père de la politique de protection et d'intégration des Indiens, entre Cuiaba et la ville actuelle de Porto Velho (qui existait à peine à l'époque), sur le fleuve Madeira. Lui-même métis, adepte du positivisme comme la plupart des militaires brésiliens de l'époque, il avait imaginé que la meilleure manière de relier à la collectivité nationale les tribus indiennes était de les doter du télégraphe. *« Imaginez,* écrit dans *Tristes tropiques* Claude Lévi-Strauss à son sujet, *un territoire grand comme la France et aux trois quarts inexploré ; parcouru seulement par des petites bandes d'indigènes nomades, qui sont parmi les plus primitifs qu'on puisse rencontrer dans le monde ; et traversé de bout en bout par une ligne télégraphique. »* Comme le train Madeira-Mamoré, à peine inaugurée, cette ligne était obsolète : on venait d'inventer la radio. Aujourd'hui, ne subsiste de ce rêve d'intégration qu'une vague cicatrice dans la forêt, qui a repris ses

droits, comme elle a repris ses droits sur une grande partie du tracé de la route transamazonienne, autre chimère intégrationniste.

Ces aventures insensées, qui supposaient que l'on pouvait vaincre l'impossible, feront peut-être l'objet d'un prochain livre où je ferai revivre les destins encore plus fous qui y sont liés. Celui du vingt-sixième président des États-Unis, Theodore Roosevelt, qui s'est lancé en 1913 dans l'exploration de la rivière du Doute (ainsi appelée parce qu'on ignorait son tracé et dans quel fleuve elle débouchait), exploration dont il rapporta une grave maladie qui lui coûta la vie quelques années plus tard ; on se demande toujours, un siècle plus tard, ce qui a bien pu le pousser en Amazonie. Celui de deux naturalistes français, Jules Crevaux et Henri Coudreau, également tragique : le premier fut victime d'Indiens anthropophages dans le Chaco, et le second emporté par la fièvre alors qu'il naviguait sur l'Amazone. Et, plus près de nous, celui d'un jeune Français, Richard Chapelle, reparti en 1967 sur les traces de Raymond Maufrais qui, même s'il s'était préparé pour sa part avec minutie, faillit connaître la même fin et ne se remit jamais vraiment de l'effroi qu'il lui avait été donné d'éprouver. Lui aussi s'était vu mourir comme un animal au milieu d'une végétation foncièrement hostile à l'homme.

Et d'autres encore, qui ont en commun d'avoir entrevu ce que peut être l'enfer si celui-ci existe.

